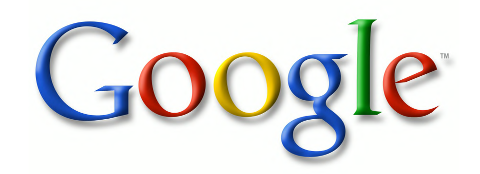
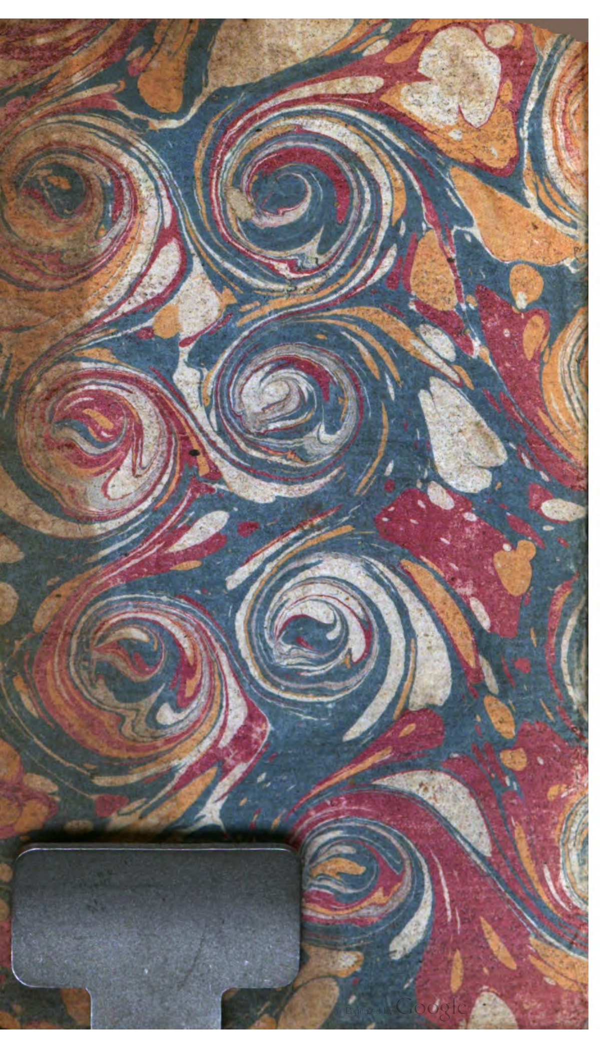


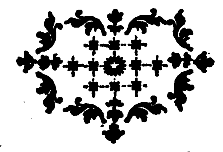






<36625615370011

FABLIAUX
ET
CONTES
DES POETES
FRANÇOIS
DES
XII, XIII, XIV & XVes Siécles,
Tirés des meilleurs Auteurs.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

M DCC LVI.
Avec Approbation & Privilège du Roi

AVIS DU LIBRAIRE.

L'*AUTEUR de ce* Recueil des Poëtes, &c. *m'a remis son Manuscrit entiérement fini, d'un nouveau Trésor de Borel, ou Dictionnaire de tous les termes de l'ancienne Langue Françoise usitée dans les XII, XIII, XIV, XV, & XVIes siécles, pouvant servir de supplément au Dictionnaire universel de Trévoux, du Dictionnaire François de Ducange, de Recueil complet de tous les Glossaires de cette ancienne Langue, &c.* en deux Volumes in-folio. *L'utilité de cet Ouvrage pour l'intelligence tant des anciens Manuscrits, que des Titres & Archives, des Contrats, &c. se fait assez sentir. On y verra les variations de notre Langue, l'Auteur ayant eu soin de marquer les différens siécles où les Auteurs qu'il cite ont écrit. On y trouvera aussi des étymologies certaines & démontrées des anciens mots François. On donnera enfin, dans la Préface, des modéles sur les différentes écritures de chaque siécle, pour faciliter la lecture des Ecri-*

vains de ces siècles. Le tout recueilli des meilleurs Manuscrits de la Bibliotheque du Roi, de celle de l'Eglise de Paris, de celle de Sorbonne, &c.

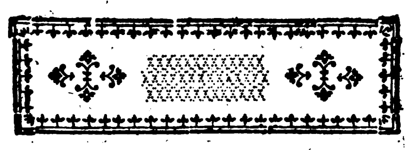
*Plusieurs sçavans * qui connoissent cet Ouvrage lui ont donné leur approbation, & en ont reconnu la nécessité. Je souhaiterois être en état de répondre au désir qu'ils ont de le voir imprimé, & je contribuerai autant qu'il sera en moi à sa prompte & parfaite exécution; mais j'ai besoin de l'appui d'un nombre assuré de sçavans & de curieux en ce genre, pour m'enhardir dans une entreprise aussi considérable.*

Je prie donc les personnes à qui cet Ouvrage pourra convenir, de vouloir me donner leurs noms, je les regarderai d'avance comme autant de souscripteurs certains.

Les Particuliers qui souhaiteront avoir une idée plus parfaite de cet Ouvrage, pourront en voir le Manuscrit, prêt à être imprimé, chez le Libraire.

---

* M. Joly de Fleury, ancien Procureur Général, M. le Comte de Caylus, M. de Bombarde, M. l'Abbé de Fleury, M. l'Abbé Sallier, M. Ladvocat, M. Melot, &c.



PRÉFACE.

LA Poësie, qui n'est que l'imitation de la nature, & l'expression de ses sentimens, est aussi ancienne qu'elle. Le don qui a été accordé à l'homme d'exprimer ses pensées par des sons articulés, l'a conduit naturellement à chanter, & le principe qui l'a fait chanter lui a fait faire des vers; c'est pourquoi l'on trouve des Poësies dans les tems les plus reculés, chez tous les peuples, & dans toutes les langues. Les François ne sont point exceptés, & dans tous les tems ils ont dû avoir leurs Poëtes. Leur caractere, dont le fond a

toujours été le même que celui qui les distingue aujourd'hui, les engageoit encore plus que les autres à s'exercer dans ce genre de composition; & il nous autorise à penser que leur Poësie est aussi ancienne que leur langue. Il est vrai que leurs productions ne sont point parvenues jusqu'à nous; mais est-on en droit d'en conclure qu'il n'y en a point eu?

Le Roman du Brut fait dans le douzieme siécle par Maître Wistace, que nous nommerions aujourd'hui Eustache, n'est point, comme on le croit assez communément, ce qui nous reste de plus ancien en vers françois. Ce Roman contient la Chronologie des Rois d'Angleterre, que l'Auteur croit descendre de Brutus fils d'Enée, qu'il fait aborder dans cette isle, & dont il nous donne

la suite jusqu'à son tems. La date de sa composition est marquée par ces vers qui se lisent à la fin.

Puis que Dieu incarnation
Prist, pour nostre redemption,
M. C. L. & cinq ans
Fist Maistre Wistace cest Romans.

Le manuscrit des Cordeliers de Paris, contenant une traduction françoise des quatre livres des Rois, nous présente des vers encore plus anciens que ceux du Roman du Brut; car quoique ce manuscrit ne soit que du douzieme siécle, il n'est que la copie d'un autre manuscrit plus ancien; & la version qu'il renferme est de beaucoup antérieure à ce siécle. Le mêlange qu'on y trouve de vers & de prose prouve que la Poësie n'étoit point nouvelle chez

les François, & qu'il falloit que l'art de faire des vers fût connu depuis long-tems parmi eux, puisqu'ils les mêloient indifféremment avec la prose dans de simples traductions. La version contenue dans ce manuscrit est en différens endroits & très-fréquemment entremêlée de Poësie; mais les vers n'y sont point distingués, & sont écrits de suite comme la prose. Le Cantique d'Anne mere de Samuel, qui se lit au second chapitre du premier livre, s'y trouve traduit de cette maniere. Quelques versets le sont en vers, & les autres le sont en prose.

* Li arcs des forz est surmuntez,
E li fieble sunt efforciez.
Ki primes furent saziez,

* Versets 4 & 5.

Or ſe ſunt pur pain luez,
E li fameilleux ſunt aſaſiez,
Puis que la baraigne pluſurs enfantad;
E cele ki mulz out enfans aſébliad.

C'eſt-à-dire : *L'arc des forts eſt briſé, & les foibles ſont remplis de force ; ceux qui auparavant étoient raſſaſiés ſe ſont loués pour avoir du pain ; & ceux qui étoient affamés ont été raſſaſiés, depuis que la femme ſtérile a eu pluſieurs enfans, & que celle qui avoit beaucoup d'enfans a été affoiblie, c'eſt-à-dire, les a perdus.*

Les verſets 6 & 7 ſont en proſe, mais le huitieme eſt en vers.

Le mezaize eſdreſce del pudrier,
Le poure ſache del fumier,
Od les Princes le fait ſedeir,
Chaire de glore li fait aveir.

C'eſt-à-dire : *Il tire l'indigent de la pouſſiere, il fait lever le pauvre du fumier, le fait aſſeoir avec les Princes, & lui fait avoir une chaire, ou un trône de gloire.*

Ce n'eſt pas ſeulement dans les Cantiques que les vers ſont ainſi mêlés avec la proſe, on en trouve auſſi dans les récits hiſtoriques. La réprimande que fit le grand Prêtre Heli à ſes enfans, & le peu d'égard qu'ils y eurent, ſont traduits ainſi :

* Voſtre fame ne m'eſt mie ſeine,
Kar à mal le pople meine.
Ne faites mais tel vueraine,
Dunt le ſacreſiſe remaigne.

---

* Verſets 24 & 25.

Si hom peche vers altre, à Deu se purad
acorder,
E s'il peche vers Deu, ki purad pur lui
preier ?
Tant tendrement les fils ama
Que reddement les chastia,
Par bel les reprist & par amur,
Nient par destresce, ne par reddur,
Cume apent à mestre e à pastur.
Li fol Proveire ne receurent le chastie-
ment,
Kar Deus les volt occire, e faire ven-
gement.

C'est-à-dire : *Votre réputation me fait de la peine, car elle porte le peuple au mal; ne commettez plus telle iniquité, dont le sacrifice reste, c'est-à-dire, pour l'expiation de laquelle il n'y a point de sacrifice. Si un homme péche*

contre un autre, il pourra se réconcilier avec Dieu; mais s'il péche contre Dieu, qui pourra prier pour lui? (Heli) aima ses enfans si tendrement, qu'il les châtia avec force. Il les reprit doucement & par amour, non par colere, ni avec dureté, comme auroit pu faire un Maître ou un Pasteur. Les Prêtres insensés ne reçurent point la correction, parce que Dieu vouloit les faire mourir & tirer vengeance.

Ces vers, comme tous ceux qui se lisent dans cette traduction, sont antérieurs au douzieme siécle; & parmi les Fabliaux, dont nous présentons le recueil au Public, il en est quelques-uns qui remontent visiblement encore plus haut. Ainsi quoique nous ne puissions point donner l'époque précise de la Poësie françoise, nous pouvons

du moins assurer par les monumens qui nous restent, qu'elle étoit en honneur chez nos Peres dans les dixieme & onzieme siécles.

Nos anciens Poëtes François ne se bornoient point à un seul genre de Poëme ; ils en composoient de différentes especes. Il nous reste encore des Poëmes de leur façon, auxquels nous pouvons donner le nom d'Epiques, quoiqu'ils ne soient point faits selon les regles prescrites par Aristote, qui paroissent leur avoir été inconnues. Tels sont le Poëme de la vie d'Alexandre, composé par Lambert li Cors, & par Alexandre de Paris ; celui de la vie du Connétable Duguesclin, fait par Cuvelier ; & celui de la conquête de Jerusalem, dont Renax est Auteur. Chacun de ces Poemes con-

tient environ dix-huit à vingt mille vers.

Nous ne trouvons point, dans leurs Ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous, de Poësies dramatiques semblables à celles qui se représentent aujourd'hui sur nos Théâtres; mais les moralités à personnages en tenoient lieu. Les Mysteres & les Histoires aussi à personnages ont succédé dans le quinzieme siécle à ces Moralités. Ces Mysteres & ces Histoires sont divisés en trois, ou en cinq journées, comme nos Tragédies & nos Comédies le sont en trois ou en cinq actes; mais ils different de ces sortes de pieces en ce qu'il y a tels de ces Poëmes qui contiennent vingt à vingt-deux mille vers, & que la représentation ne se faisoit point de suite, ni dans un même jour. Il s'en déclamoit

dans une journée plus de quatre mille vers, dont la récitation étoit interrompue par différens entre-actes dans lesquels un fol, c'est-à-dire un baladin, paroissoit sur la scene, disoit de lui-même tout ce qui lui venoit à l'esprit, & faisoit diverses sortes de tours. Ces entre-actes sont marqués en marge par ces mots : *Hîc stultus loquitur. Ici le fol parle.* Le reste se déclamoit de même les jours suivans. Toutes les actions se représentoient alors sur le Théatre. S'agissoit-il de bâtir une ville, une tour, une maison ? Les maçons, les charpentiers & les autres ouvriers la construisoient sur la scene. On y voyoit les assauts, les combats, les chasses, les festins, &c. C'est pourquoi un grand nombre de personnages étoit nécessaire pour la représentation de ces sortes

de Pieces, & il y en a où l'on en trouve jusqu'à cent cinquante.

Ces mêmes Poëtes nous ont laissé d'autres Pieces d'une moindre étendue qu'ils nommoient Dits, Lais, & Complaintes.

Le Dit ou Ditié étoit une piece de Poësie qui contenoit un enseignement, une instruction, ou le récit d'un fait, c'est-à-dire, d'une belle, ou d'une mauvaise action.

Les Lais étoient aussi des récits d'avantures, dont le but étoit ordinairement de louer quelqu'un, ou de le blâmer, dans la vue de le corriger.

Les Complaintes avoient pour objet quelque triste avanture, & servoient à témoigner les regrets de la mort de quelqu'un, ou à déplorer son triste sort.

Mais les Pieces les plus communes, & vraisemblablement les

plus anciennes, étoient les Chanſons & les Contes. Les François naturellement-gais, légers & badins ſaiſirent ce genre de compoſition avec plus d'avidité que les autres nations, & ils en communiquerent le goût à leurs voiſins. Il devoit y avoir parmi eux un grand nombre de Pieces de cette ſorte, puiſque dans toutes les compagnies où l'on ſe trouvoit, l'uſage étoit que chacun chantât une Chanſon, ou récitât un Conte; comme on le voit par la fin du Fabliau du *Preſtre qui ot mere à force*, où on lit ces vers :

A ceſt mots feniſt cis Fabliaux
Que nous avons en rime mis,
Pour conter devant vos amis.

Et par le témoignage de Jean li Chapelain, qui dans ſon Dit du

Segretain, où Sacristain de Clugny atteste que de son tems la coutume étoit de défrayer son hôte par une Chanson, ou par un Conte.

> Usage est en Normandie,
> Que qui hebergiez est, qu'il die
> Fable ou Chanson die à son oste.
> Ceste costume pas n'en oste
> Sire Jehans li Chapelains.

Les Chansons fort en vogue, surtout dans le treizieme siécle, étoient de diverses sortes, & portoient différens noms. Il y en avoit de pieuses, d'amoureuses & de badines.

Les Sonez fort différens de nos Sonnets d'aujourd'hui, étoient une de ces especes de Chansons.

Dans le quatorzieme siécle, il y avoit des Virelais, des Balades & des Serventois.

Les Virelais étoient composés de trois couplets, ou strophes, & presque toujours d'un refrain à la fin de chaque couplet.

Les Balades ne différoient en rien du Virelai, suivant Eustache Morel, surnommé Deschamps, Poëte qui vivoit dans le quatorzieme siécle, & qui a donné un Ouvrage intitulé : l'Art de faire Chansons, Balades, Virelais & Servantois.

Les Servantois, ou Sorvantois, étoient des especes de Chansons suppliantes, & ce caractere particulier leur avoit fait donner ce nom. Il y en avoit de pieuses adressées à la sainte Vierge, & d'autres amoureuses.

Les sottes Chansons étoient comme les Servantois, à l'exception qu'elles étoient satyriques.

Les Contes ou récits d'avantu-

res gaies, vraies ou fausses, pour divertir & amuser, se nommoient Fabel, Fablel, ou Fabliau. C'est de cette derniere espece de Poësie que nous présentons le recueil au Public. Quoique nous ne les annoncions que pour des productions des douzieme, treizieme & quatorzieme siécles, parce que les manuscrits dont ils sont extraits sont de ces tems, il s'en trouve quelques-uns parmi eux qui sont d'une datte plus ancienne, comme on peut en juger par la différence du langage. A l'égard des autres especes de Poësie, nous en donnerons des exemples dans le Glossaire que nous proposerons incessamment au Public, à la tête duquel le Lecteur trouvera une liste de tous les Poëtes François non imprimés, & un catalogue de leurs Ouvrages.

Ces anciens Poëtes François employoient dans leurs compositions des vers de différentes mesures, comme les modernes. On en trouve de six pieds, de cinq, de quatre & de deux pieds & demi ; mais dans leurs grands vers de dix ou douze sillabes, c'est-à-dire, de cinq ou six pieds, ils n'étoient pas fort exacts observateurs de la césure, c'est-à-dire, de ce repos qui coupe un vers en deux parties.

Leurs vers sont rimés, comme ceux d'aujourd'hui ; mais leurs rimes ne sont ni riches, ni exactes. Tout rimoit dans ces siécles reculés, ou du moins les Poëtes se donnoient la licence de faire tout rimer en corrompant, suivant le besoin, la terminaison des mots. Ils faisoient rimer Pierre avec pardon, en disant Pierron, Charles avec repos, en corrompant ce pre-

mier mot, & le prononçant Challos, ou Charlot, comme dans le Fabliau de Charlot le Juif. La corruption des noms, surtout de Baptême, qui regne encore aujourd'hui dans bien des Provinces, & même dans le commun à Paris, doit probablement son origine à cette licence de nos Poëtes. Ce n'étoit point à l'égard des noms seuls qu'ils se donnoient cette liberté; ils la prenoient indifféremment dans tous les autres mots, dont ils ne se faisoient aucun scrupule de changer & d'altérer la terminaison pour l'ajuster à leur rime. Ainsi Jean de Mehun dans son Romain de la Rose a fait rimer *aime* avec *vilain*, en changeant le premier mot en *ain*.

Gentillesse est noble, & si l'ain
Qu'elle n'entre pas au cœur vilain.

Cette licence priſe ſans aucune modération par nos anciens Poëtes, ne contribue pas peu à les rendre difficiles à entendre. Ceux qui ont fait des Poëmes épiques en vers Alexandrins, le ſont encore plus que les autres, parce qu'ayant voulu quelquefois faire juſqu'à cinquante ou ſoixante vers de la même rime, ils ſe ſont mis dans la néceſſité d'uſer plus ſouvent de cette licence.

Ils ne diſtinguoient point, comme aujourd'hui, les rimes maſculine & féminine. Cette diſtinction eſt nouvelle dans notre Poëſie. Marot qui a vécu fort avant dans le ſeizieme ſiécle, ne l'a point connue; & ce n'eſt que dans le dix-ſeptieme ſiécle qu'elle a été admiſe.

Ils connoiſſoient trois ſortes de rimes, la Leonime, la Con-

ſonante, & la rime croiſée.

La Leonime étoit regardée comme la plus parfaite, & c'étoit ce que nous appellons aujourd'hui rime riche. Pierre Fabri Curé de Meray en Berry, Auteur des Vigiles de Charles VIII, dit que la rime Leonime eſt la plus belle, comme le lion eſt le plus beau des animaux. En s'exprimant ainſi il veut faire entendre que l'étimologie de Leonime vient de *Leo.* Il cite ces quatre vers pour exemple de la richeſſe de cette rime :

Glorieuſe Vierge & pucelle,
Qui es de Dieu mere & ancelle,
Pardonne-moi tous mes péchiez
Deſquels je ſuis ſi entechiez.

L'Art de Rhétorique imprimé en 1493 dit que la rime eſt Leonime, lorſque deux dictions ſont ſemblables

ſemblables & de pareilles ſyllabes, comme ces deux vers extraits du Roman de la Roſe :

Preudes femes, par ſaint Denis,
Autant en eſt que de fenis.

La Conſonante eſt une rime moins riche. Il ſuffiſoit qu'elle ſonnât à l'oreille, quoique le mot ne rimât pas par lui-même, mais ſeulement par la corruption ou le changement de ſa terminaiſon, comme dans ces vers déja cités du Roman de la Roſe :

Gentilleſſe eſt noble, & ſi l'ain
Qu'elle n'entre pas au cœur vilain.

Et dans ceux-ci du Poëme de la conquête du Royaume de Jeruſalem par Renax, où cet Auteur fait rimer Royaume avec maiſon :

Quel maisnie a li Dus o lui en sa
maison ?
Par ma foi, Sire, à l'ore que fus en
son Roion
Estoient bien o lui dix mile compaignon.

La rime croisée en usage dans le treizieme siécle, se faisoit en entremêlant dans les vers une rime avec une autre. Le Reclus de Moliens a fait usage de cette rime dans son Roman de Charité, & dans son *Miserere*. Strophe 230 de ce dernier Poëme :

Hom enten par un court sermon,
A peur d'infer te semon,
Par une proueche que fist
Un preudom de jadis, qui non
L'Escriture apele Zenon.

Labeur d'esrer & fain soupriſt
Cheſt preudom tant qu'il s'aſiſt
Pres d'un gardin, ſes cuers li diſt:
Prens de chel fruit, & il diſt: non,
Du fruit prendre ne s'en hardiſt,
Paours d'infer l'acouardiſt,
Car en infer vont li larron.

L'oubli dans lequel ſont tombées les différentes productions de ces anciens Poëtes, vient en partie de la prévention, & en partie de la difficulté de les entendre. On les a négligées & même mépriſées, parce que l'on s'eſt perſuadé qu'elles étoient groſſieres, ſans invention, ſans imagination & ſans conduite. Quoique les Auteurs ne paroiſſent point s'être formés ſur les beaux modéles de l'antiquité, on retrouve néanmoins dans quelques-uns de leurs Ouvrages, des traces

des Anciens; & dans ce dont ils ne sont redevables qu'à leur propre fond, il y a des traits qui feroient honneur à notre siécle. Guyot de Provins, par exemple, a composé dans le douzieme siécle une Satyre contre tous les états, connue sous le titre de la Bible Guyot, c'est-à-dire, du livre de Guyot, dont le manuscrit se trouve dans la Bibliotheque de l'Eglise de Paris cotté E n° 6, in 4°. Le début de cet Auteur est beau; son Ouvrage se soutient, sa Satyre est fine & délicate en certains endroits, dans d'autres à la vérité elle est trop mordante, ses comparaisons sont heureuses & justes. Son début ne paroîtra point, à ceux qui le comprendront, être indigne de nos meilleurs Poëtes modernes.

Dou siecle puant & orrible
M'estuet comencier une bible,

Por poindre & por aguilloner,
Et por grant essample mostrer.
Ce n'iert pas bible lozangiere,
Mes fine, voire & droituriere:
Mireors iert à toutes gens
Ceste bible, or ne argent
Esloigner de rien ne me puet,
Que de Deu & de reson muet
Ce que je veuil conter & dire;
Et sans felonie & sans ire
Voldrai le siecle moult reprendre,
Et assaillir à reson rendre,
Et dis & essamples mostrer,
Que tuit cil se porront mirer
Qui entendu & créance ont:
Que touttes Ordres * qui sont
Se porront mirer és bons dis:
Et és biauz moz que j'ai écris

* Ordres Monastiques.

Se mirent cil qui bien entendent,
Et li prodome s'i amendent.

Peut-on trouver une comparaison plus ingénieuse & plus juste que celle qu'il fait au vers 611, lorsqu'il dit qu'il seroit à souhaiter gue l'Apostoille, c'est-à-dire, le Pape, & tous les Chefs de l'Eglise ressemblassent à la *tresmointaigne*, c'est-à-dire, à l'étoile du nord qui est immuable ; que le Pape & les Evêques fussent à ceux de la conduite desquels ils sont chargés, ce que cette étoile est aux mariniers ? Elle guide ceux qui navigent & les conduit dans la droite voie, parce qu'elle ne change point de place ; il en est de même des Chefs ; tant qu'ils donnent bon exemple, tout est bien conduit.

Mais puisque l'Apostoile ne voit,
Et il ne fait ce que il doit,
Chéoir devons & acorper,
Et lois cheoir & remuer.

Rutebeuf qui vivoit sous saint Louis & sous Philippe le Hardi, est Auteur d'un grand nombre de Pieces tant Fabliaux que Vies des Saints, & autres Pieces morales, parmi lesquelles il y en a beaucoup où il régne une grande justesse, & même du sublime. Je me contenterai de citer quelques fragmens d'un de ses Ouvrages intitulé: le Dit d'Aristote. Ce sont des enseignemens pour un Roi.

Sur la maniere de rendre la justice.

Se tu i es de quereles juges,
Garde que tu si à droit juges,

Que tu n'en faces à reprendre.
Jüges le droit, sans l'autrui prendre.
Juges qui prent n'est pas jugeres,
Ains est jugiez à estre lerres.

Sur la maniere de donner.

Et se il te convient donner,
Je ne te vueil plus semoner.
Au doner done en tele maniere
Que miex vaille la bele chiere
Que feras au donner le don,
Que li dons; car ce fait preudon.

Sur l'avantage d'être libéral.

Murs ne arme ne puet deffendre
Roy qu'à donner ne wet entendre,
Rois n'at mestier de forteresse,
Qui a le cuer plein de largesse.
Hauz hom ne puet avoir nul vice,
Qui tant le Griet comme avarice.

Mais c'eſt dans leurs Fabliaux ſurtout qu'ils font paroître plus de génie. On y trouve une heureuſe ſimplicité, des narrés intéreſſans, des images vives, des penſées fines, des réflexions juſtes, des expreſſions énergiques, une agréable variété, de la conduite & de l'ordonnance. Monſieur le Comte de Caylus, dont le goût exquis, ainſi que l'amour des Sciences & des beaux Arts, ſont connus de tout le monde, a prouvé dans un Mémoire qu'il a lu à l'Académie des Inſcriptions au mois de Juillet 1746, & qui eſt inſéré dans les Mémoires de cette Compagnie, Tom. XX, pag. 352, qu'il n'y a aucune partie néceſſaire à la perfection d'un Ouvrage de cette nature qui n'ait été rendue dans les Fabliaux de nos anciens Poëtes d'une maniere à ſervir de modele.

Les Grands Hommes des deux derniers ſiécles en ont porté le même jugement. Non ſeulement ils les ont lus, mais ils n'ont pas dédaigné de les copier quelquefois, ou du moins d'emprunter d'eux le fond de leurs plus ingénieuſes productions. Bocace qui, lorſqu'il étudioit dans l'Univerſité de Paris, avoit été à portée de les lire, a ſçu en tirer profit. Son Décaméron renferme plus de dix Nouvelles abſolument ſemblables, ou preſque toutes compoſées des ſeuls Fabliaux qui ſe liſent dans le manuſcrit de l'Abbaye de S. Germain-des-Prés, indépendamment de mille détails que tout Lecteur ſentira en comparant les textes. La ſainte Leocade du même manuſcrit & le Fabliau de Charlot le Juif, n'ont point été inconnus à Rabelais. L'un & l'autre lui ont fourni,

ſelon toutes les apparences, ſes longues & fréquentes tirades ſur les Papelards; & ſur membrer, remembrer & démembrer. On ne peut douter que Moliere n'ait lu le même manuſcrit & le Roman des Sept Sages de Rome, & qu'il ne s'en ſoit ſervi pour compoſer une de ſes principales Scenes de ſon Georges Dandin, qui eſt celle de la femme qui feint de vouloir ſe tuer, pour exciter ſon mari à lui ouvrir la porte, afin de n'être point trouvée pendant la nuit hors de ſa maiſon. En liſant le Fabliau du Vilain Mire qui eſt le premier de ce recueil, on aura de la peine à ſe perſuader qu'il ne lui ait point ſervi pour compoſer ſa Comédie du Médecin malgré lui; & ce ne ſeroit pas trop hazarder que de dire que c'étoit la lecture de la Bible Guyot de Provins qui lui

avoit donné ce goût décidé pour critiquer les Médecins. La Fontaine a pris le fond de ses Contes dans Bocace & dans la Reine de Navarre ; mais il a aussi puisé des exemples & des modéles dans nos anciens Poëtes. Ses Contes des Remois, du Cuvier, & du Berceau, ne sont pour ainsi dire que des traductions faites mot à mot des Fabliaux de Constant Duhamel, du Cuvier, de Gombert & des deux Clercs, qu'on trouvera dans ce recueil. En lisant le Fabliau De deux Dames qui trouverent un Anel, on croira aisément que Despreaux l'avoit vu, & que c'est ce qui lui a fait faire sa fable de l'Huitre. Mademoiselle de Lussan avoit certainement lu le manuscrit de la Bibliotheque du Roi n° 7218, ou celui de l'Eglise de Paris cotté N. n° 2, ou quel-

que autre ſemblable, lorſqu'elle a donné ſon Roman de la Comteſſe de Vergi, parce qu'il y eſt mot à mot. J'en dis autant de l'Auteur du Roman du Comte de Ponthieu, qui ſe retrouve auſſi mot à mot dans le manuſcrit de l'Egliſe de Paris cotté M. nº 7. Les Contes d'Ouville ſont en grande partie tirés d'une Piece intitulée : le Caſtoiement, c'eſt-à-dire, les inſtructions d'un pere à ſon fils, qui eſt parmi les Fabliaux de S. Germain-des-Prés, nº 1830. Renard, célébre par ſon beau comique, ne pourroit-il pas auſſi avoir lu le Fabliau des Chevaliers, des Clers & des Vilains, que l'on trouvera dans ce Recueil, pour compoſer ſon Sonnet ſur un beau jardin, qui finit ainſi :

Dans le charmant réduit de tant d'ai-

mables lieux,
Moins faits pour les mortels qu'ils ne
font pour les Dieux,
Qu'il eft doux à loifir de pouffer une
felle !

Il n'y a de différence qu'en ce que Renard décrit un jardin, où il admire l'art, au lieu que l'Auteur du Fabliau fait la defcription d'un bois & admire la nature, Renard déguife le mot, & l'Auteur du Fabliau parle comme on parloit dans fon fiécle.

L'ufage où étoient nos anciens Poëtes de nommer toutes les chofes naturelles par des termes que la politeffe a bannis depuis du langage, les fait paffer pour groffiers & obfcenes; mais on ne fait point attention que cet ufage ne leur étoit point particulier, & que ces mêmes

termes qu'on leur reproche étoient employés ſans ſcrupule par les perſonnes les plus graves & les plus polies. On s'exprimoit ainſi dans les ſiécles éloignés de nous. On n'étoit point ſandaliſé des mots, ni des choſes qu'ils ſignifioient; on ne ſe ſcandaliſoit que du mauvais uſage que l'on en faiſoit, & des mauvaiſes actions qui indiquoient la corruption du cœur. On étoit alors plus ſimple, & par conſéquent moins mauvais. Si le Lecteur veut s'en convaincre, il peut conſulter un manuſcrit de la Bibliotheque du Roi, n° 7601, qui contient une traduction littérale de la Bible. Il y verra qu'au v. 14. du chap. xvj de la Geneſe : *Maſculus cujus præputii caro non fuerit circumciſa*, &c. le traducteur rend le mot *præputii* par un terme françois que nous n'oſons plus pronon-

cer. De même au verſet 22 du chap. xxx : *Recordatus Dominus Rachelis aperuit vulvam ejus*, le mot *vulvam* eſt traduit par un autre dont il n'eſt plus permis de ſe ſervir. Ce n'eſt pas ſeulement dans ces deux endroits que je viens de citer, mais preſque par-tout, qu'il pourra faire la même remarque. Ne ſeroit-on pas étrangement ſurpris, ſi l'on entendoit aujourd'hui un Prédicateur s'exprimer comme le fit un Orateur ancien dans un Sermon ſur l'humilité, qui ſe trouve dans un manuſcrit de la Bibliotheque de S. Germain-des-Prés, nº 2343 ? Cet Orateur ſe diſpoſant à paraphraſer le Cantique évangélique *Magnificat*, cita ce vers latin : *Laus mea ſordet eo quod ſit in ore meo* ; & le traduiſit ainſi : *Ma loenge n'eſt que merde & conchiure, parce qu'elle eſt faite de*

ma bouche. Gautier de Coincy Religieux de l'Ordre de S. Benoît dans l'Abbaye de S. Médard de Soiſſons, a compoſé un volume conſidérable des miracles de Notre-Dame de Soiſſons. Au liv. 22 chap. 20, il en rapporte un d'une fille qui avoit voué ſa virginité à la Vierge. Ses parens la marierent malgré ce vœu, mais le mariage par miracle ne put être conſommé. Il s'exprime tout naturellement; mais avant que de le faire, il s'excuſe ainſi :

Un petitet trop plengement
Ici en droit parler m'eſtuet,
Mais autrement eſtre ne puet,
Se les miracles vueil retraire,
Si com la lettre me deſclaire.
S'aucune fois chaſtes oreilles
S'eſmerveillent de tiex merveilles,

Raiſon depri que me deffende,
Car dire eſtuet ſi qu'on l'entende.

Je penſe que l'on ne ſera pas fâché de ſçavoir comment cet Auteur s'eſt exprimé contre les Sodomites.

* La Grammaire *hic* à *hic* acouple,
Mais nature maudit la couple,
La mort perpétuelle engenre
Cil qui aime maſculin genre
Plus que le féminin ne face,
Et Diex de ſon livre l'efface.
Nature rit, ſi com moi ſemble,
Quant *hic* & *hæc* joignent enſemble;
Mais *hic* & *hic* choſe eſt perdue;
Nature en eſt toute eſperdue,
Ses poins debat & tort ſes mains,
Et à Dieu n'en poiſe mie moins.

* Liv. 1. chap. 2.

A en juger par ce que dit Jean de Mehun dans le Roman de la Rose, dont il a été le continuateur après Guillaume de Lorris, il semble qu'au commencement du quatorzieme siécle il y avoit des gens qui se scandalisoient d'entendre nommer certaines choses. Il se déchaîne contre eux, & fait parler la raison, à qui l'on reproche d'avoir donné de pareils noms à certaines choses que l'on ne nomme plus. Elle dit que Dieu son Pere lui a accordé le pouvoir de donner des noms à toutes choses, & qu'il est ridicule de lui reprocher d'en avoir donné à tout; car, dit-elle, si j'avois nommé ces choses reliques, je ne pourrois donc plus prononcer ce mot, pendant que je pourrois aller révérer dans les Eglises des choses qui porteroient ces noms.

Je fis les moz & ſui certaine
Qu'onques ne fis choſe vilaine. *

En effet l'indécence ne conſiſte point dans les mots, mais dans les choſes & dans les actions; & les mots dépendans uniquement de l'uſage, on ne peut blâmer un Auteur de ſe ſervir des termes que cet uſage ou que la politeſſe n'ont point bannis du langage. Au reſte en juſtifiant ainſi nos anciens Poëtes ſur certaines expreſſions qu'ils ont employés, je n'entreprens point la défenſe de tous. Je conviens qu'il y en a quelques-uns qui, à travers la ſimplicité de leur langage, font voir de la diſſolution & du libertinage, qui ont

---

* Vers 7254 des Manuſcrits, & 7464 de l'édition de M. Langlet du Freſnoy en 1735.

été de tous les tems ; & s'il peut être permis de les lire, ce ne doit être que pour y trouver les détails instructifs qu'ils contiennent sur notre histoire & sur nos antiquités.

Je dois faire observer que dans ces tems reculés les Bibliotheques n'étoient point aussi nombreuses qu'aujourd'hui. Deux ou trois volumes composoient souvent celle d'un particulier ; & le même volume renfermoit les Prieres, les Histoires sacrées, les profanes, les Contes, les Fabliaux ; de maniere qu'à une priere à Dieu, au Sang de Jesus-Christ, à la Vierge, succéde un Conte libre où tout est nommé. C'est ce qu'on voit dans le manuscrit de la Bibliotheque du Roi, nº 7218, & dans celui de S. Germain-des-Prés, nº 1830. Les Auteurs mêmes qui travailloient sur les fonds les plus disso-

lus, terminoient leurs Ouvrages par ce que la Religion offre de plus édifiant. Si ce mêlange singulier ne peut être approuvé, il fait du moins honneur à nos Peres. Il nous fait connoître leur naïve simplicité, & leur attachement à la Religion, à laquelle ils revenoient en toute occasion.

La difficulté d'entendre nos anciens Poëtes est, comme je l'ai remarqué ci-dessus, une autre cause qui les a fait tomber dans l'oubli. Prévenus que leurs expressions sont barbares, & que leur langage est obscur, on n'a point cru qu'ils méritassent d'être tirés de la poussiere des Bibliotheques dans laquelle ils sont ensevelis; mais on espere que ce recueil de Fabliaux que l'on donne au Public fera tomber ce préjugé; que le Vocabulaire qu'on y joint don-

nera quelque facilité de les entendre ; & qu'une fois accoutumés à leur langage, on ne les trouvera plus ni si barbares, ni si obscurs. En effet quand on verra & quand on sera convaincu que ce langage, tout barbare qu'il paroît, n'est autre chose que la langue latine un peu changée, on ne le trouvera pas plus extraordinaire que celui d'aujourd'hui. On sera même forcé de convenir que si ces anciens Poëtes vivoient, ils auroient plus de peine à nous entendre, parce que la langue que nous parlons à présent est beaucoup plus éloignée de sa source.

J'avois eu dessein de donner à la tête de ce recueil une dissertation sur l'origine de notre langue, & sur ses révolutions ; mais comme cette matiere seroit d'une trop longue discussion, je la réserve

pour le *Nouveau Trésor de Borel*, que je proposerai incessamment au Public. Cet Ouvrage qui contiendra l'explication & la discussion de plus de vingt-cinq mille mots de notre ancien François, & leurs étimologies, fera encore mieux connoître l'origine de notre langue & ses variations. On se flatte que cet Ouvrage fera regretter plusieurs mots très-énergiques & très-expressifs que l'on a retranchés de notre langue, pour en substituer d'autres qui ne sont pas même analogues, & beaucoup d'autres qui n'ont point été remplacés ; ce qui n'a servi qu'à rendre notre langue plus pauvre, ou moins riche.

C'est chercher en vain l'origine de notre langue françoise jusqu'à la fin du seizieme siécle, que de la chercher dans le Grec, l'Allemand, l'Anglo-Saxon, l'ancien Gaulois,

Gaulois, le Theut-franc & le Thiois. Son origine eſt purement latine; une lettre, ou une ſyllabe ajoutée, retranchée, ou tranſpoſée en fait toute la différence.

Quant au Grec il eſt facile de démontrer que juſqu'à la fin du ſeizieme ſiécle, il n'y a eu dans la langue Françoiſe aucun mot Grec qui n'ait été adopté par les Latins. Tous les mots des ſciences & des arts qui ſont aujourd'hui dans notre langue, n'y ont été introduits que dans ce tems-là.

Par rapport à l'Allemand, à l'Anglois & aux autres langues du Nord, ſi nous en avons pris quelques mots, le nombre n'en eſt pas conſidérable. La lettre k, le ch, le double w, qui ſont fréquens dans nos anciens manuſcrits, font dire auſſi-tôt que les mots dans leſquels ces lettres ſe trouvent, dé-

rivent des langues du nord; mais avec un peu d'attention on se convaincra que leur origine est purement Latine. Je n'en rapporterai que deux exemples : *bender*, *wender*, *guinder*, suivant plusieurs, vient de l'Allemand *winden*. Mais pourquoi ne viendroit-il pas plutôt du Latin *vindicare*, qui signifie *tirer à soi*? Bender n'est-ce pas tirer à soi? Rien n'est plus ordinaire que de voir les lettres b, g & v employées l'une pour l'autre. Il en est de même de l'ancien mot *marches* & *markes* pour signifier *limites* & *frontieres*. Tous ceux qui ont travaillé sur notre ancien langage prétendent qu'il vient de l'Allemand *mark*, qui signifie *cheval*. Mais je demande à quiconque sçait réfléchir quelle analogie on peut trouver entre frontiere & cheval. N'est-il pas plu-

naturel de le dériver du mot Latin *margo*, à l'ablatif *margine*, marge, bord, frontiere ; d'où sont venus nos mots *marchir*, qui signifie être limitrophe, être marge à marge, *marcher*, *marquer*, *marchal* ou *mareschal* ?

Il ne sera pas difficile de dissuader bien des gens au sujet des mots Gaulois que l'on s'est imaginé être restés dans notre Langue. Tous ceux qui sont cités par Borel, Pasquier & autres, sont purement Latins. *Bec*, par exemple, vient de *vehere* ; *complice*, de *complicatus*, *gras*, de *crassus*. S'il nous reste quelques mots de cette Langue, ce ne sont tout au plus que des noms de lieux.

Quant aux langues Espagnole & Italienne, & aux jargons Provençal, Languedocien & Gascon, leur source est la même que celle

de notre langue Françoise ; & c'est faire injure à cette derniere que de dire qu'elle a pris de ces Langues, pendant que ce sont ces mêmes Langues qui ont emprunté d'elle.

Le Lecteur une fois convaincu de ces principes généraux, écartant toute prévention, & apportant une légere application, entendra facilement notre ancien langage. Il reconnoîtra que c'est à tort que l'on a si fort négligé, ou méprisé nos anciens Poëtes ; & se familiarisant avec leurs expressions, il découvrira dans leurs Ouvrages de la finesse, de l'élégance, de la justesse & des beautés cachées sous ce voile d'expressions dont la signification lui avoit été jusqu'alors inconnue.



TABLE
DES FABLIAUX
Contenus en ce Volume.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Fabliaux & Contes, &c.* & je crois qu'on en peut permettre l'impression.

GIBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le sieur

VINCENT Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer, & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Le Trésor de Borel considérablement augmenté, Fabliaux & Contes extraits des anciens Poëtes François*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois

de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contrescel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses Ayans-causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icel-

les tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le dixiéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent cinquante-cinq, & de notre Regne le quarante-uniéme.

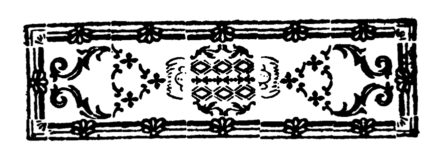
PAR LE ROY en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre XIV de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 16. fol. 14. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 6 Févier 1756.

DIDOT, *Syndic.*

FABLIAUX

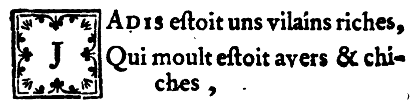


FABLIAUX
ET
CONTES
DES POETES FRANÇOIS
Des XII, XIII, XIV & XVᵉ Siécles,
Tirés des meilleurs Auteurs.

LE MEDECIN MALGRÉ LUY.

Extrait du Mſ. de la Biblioteque Royale, Nº 7218, où il eſt intitulé,

CI DU VILAIN MIRE.



ADIS eſtoit uns vilains riches,
Qui moult eſtoit avers & chiches,
Une charrue ades avoit,
Toſtens par lui la maintenoit

D'une jument & d'un roncin ;
Aſſez ot char & pain & vin ,
Et quanque meſtier li eſtoit.
Mais por fame que pas n'avoit ,
Le blaſmoient moult ſi ami ,
Et toute la gent autreſi ;
Il dit volentiers en prendroit
Une bonne , ſe la trovoit.
El pais ot un Chevalier ,
Viez hom eſtoit & ſans moillier ,
S'avoit une fille moult belle
Et mouk cortoiſe. Damoiſelle ;
Mais parce qu'avoirs li falloit ,
Li Chevaliers pas ne trovoit
Qui ſa fille li demandaſt ;
Que volentiers la mariaſt ,
Por ce qu'elle eſtoit d'aage
Et en point d'avoir mariage.
Li ami au vilain alerent
Au Chevalier & demanderent

Sa fille por le paisant,
Qui tant avoit or & argent,
Plenté forment & planté dras :
Il lor donna isnel le pas,
Et otroia cest mariage.
La pucele qui moult fu sage
N'osa contredire son pere,
Quar orfeline estoit de mere,
Si otroie ce qui li plot;
Et le vilains plustost qu'il pot,
Fist ses noces & espousa
Celi cui forment en pesa.
S'ele autre chose en osast fere.
Quant trespassé ot cele afere,
Et des noces & d'autre chose,
Ne demora mie grant pose
Quant li vilains se pourpensa,
Que malement esploitié a;
N'a ferist mie à son mestier
D'avoir fille de Chevalier;

Quant il ira à la charrue
Li vassaus ira lez la rue
Acui toz les jors ot foiriez.
Et quant il sera esloingniez
De sa meson, li chapelain
Vendra tant & hui & demain,
Que sa femme caressera,
Ne james jor ne l'amera
Ne ne le prisera deux pains.
Las, moi chetif, fet li vilains,
Or ne me sai je conseiller
Quar repentir n'y a mestier.
Lors se commence à pourpenser
Coment de ce la puist garder:
Diex, fet-il, se je la batoie,
Au matin quant je leveroie,
Elle plorroit au lonc du jor.
Je m'en iroie en mon labor;
Bien sai, tant com ele plorroit
Que nus, ne la desvoieroit,

Au vespre quant je revendrai.
Por Dieu merci li crierai,
Je la ferai au soir haitie
Mes au matin ert courroucié.
Je prendrai ja à li congié,
Si je avoie un poi mangié.
Li vilains demande à disner,
La Dame li cort aporter.
N'orent pas saumon ne pertris,
Pain & vin orent, & oes fris.
Et du fromage à grant plenté
Que li vilains ot amassé;
Et quant la table fut ostée,
De la paume qu'ot grant & lée,
Fiert si sa fame lez la face,
Que des dois i parut la trace,
Puis l'a prise par les cheveux
Li vilains, qui moult estoit feus,
Si l'a batue tout ausi,
Com s'ele l'eust deservi,

Puis vait aus chans isnelement,
Et sa fame remest plorant,
Las, fet-ele, que ferai,
Et coment me conseillerai.
Or ne sai-je més que je die,
Or m'a mon pere bien trahie,
Qui m'a donné à cel vilain.
Cuidoi-je morir de fain,
Certes bien oi au cuer la rage,
Quant j'otroiai tel mariage:
Diex porquoi fu ma mere morte?
Si durement se desconforte,
Toutes les gens qui i venoient
Por li veoir, s'en retornoient.
Ainsi à dolor demené
Tant que soleil fut esconsé,
Que li vilains est reperiez.
A sa fame chei aus piez
Et li pria por Dieu merci.
Sachiez ce me fist anemi

Qui me fiſt fere tel deſroi.
Tenez je vous plevis ma ſoi,
Que jamais ne vous toucherai :
De tant combatue vous ai
Sui je courouciez & dolans.
Tant li diſt li vilains pulens,
Que la Dame lors li pardone,
Et à mengier tantoſt li done,
De ce qu'elle ot aparillié.
Quant il orent aſſez mengié,
Si alerent couchier en pais.
Au matin li vilains puſnais
R'a ſa fame ſi eſtordie,
Por poi qu'il ne l'a mehaignie,
Puis s'en revait aux chans arer.
La Dame comence à plorer :
Laſſe, diſt-ele, que ferai,
Et coment me conſeillerai,
Bien ſai que mal m'eſt avenu.
Fu onques mon mari batu ?

Nennil, il ne ſet que cops ſont,
S'il le feuſt, par tout le mont,
Il ne m'en donnaſt pas itant.
Quequ'aiſi s'aloit dementant,
Es vos deus meſſagiers le Roi
Chaſcun ſor un blanc palefroi,
Envers la Dame eſperonerent,
De par le Roi la ſaluerent,
Puis demanderent à mengier
Que il en orent bien meſtier.
Volentiers lor en a donné;
Et puis ſi lor a demandé,
Dont eſtes-vous, & où alez,
Et dites-moi que vous querez.
Li uns reſpont, Dame, par foi,
Nous ſommes meſſagiers le Roi,
Si nous envoie un mire querre,
Paſſer devons en Engleterre.
Por quoi fere? Damoiſelle Ade
La fille le Roi eſt malade,

Il a paſſé huit jors entiers
Que ne pot boivre ne mengier,
Quar une areſte de poiſſon
Li areſta ou gavion
Or eſt li Rois ſi courouciez,
S'il la pert ne ſera mes liez
Et diſt la Dame, vous n'irez
Pas ſi loin comme vous penſez,
Quar mon mari eſt, je vos di,
Bons mires, je le vous afi
Certes il ſcet plus de mecines
Et de vrais jugemens d'orine
Qu'onques ne ſot Ypocras.
Dame, dites le vous à gas ?
De gaber, dit-ele, je n'ai cure;
Mes il eſt de tele nature,
Qu'il ne feroit por nului rien,
S'ainçois ne le batoit-on bien.
Et cil dient, or i parra.
Ja por battre ne remaindra;

Dame, où le porrons-nous trouver ?
Aus chans le porrez encontrer :
Quant vous iſtrez de ceſte cort,
Tout ainſi com cil ruiſſiaus cort
Par defors cele gaſte rue,
Toute la premiere charrue
Que vous trouverez, c'eſt la noſtre :
Alez, à ſaint Pere l'Apoſtre,
Fet la Dame, je vous comant.
Et cil s'en vont eſperonnant,
Tant qu'il ont le vilain trové,
De par le Roi l'ont ſalué,
Puis li dient ſans demorer,
Venez-en toſt au Roy parler.
A que fere, diſt li vilains ?
Por le ſens dont vous eſtes plains,
Il n'a tel mire en ceſte terre,
De loing vous ſomes venus querre.
Quant li vilains s'ot clamer mire,
Treſtoz li ſans li prirent à frire,

Diſt qu'il n'en ſet ne tant nequant,
Et qu'alons nous or atendant,
Ce diſt li autres, bien ſez tu,
Qu'il veut avant eſtre batu
Que il face nul bien ne die.
Li uns le fiert delez l'oie,
Et li autres parmi le dos,
D'un baſton qu'il ot moult gros,
Il li ont fet honte à plenté,
Et puis ſi l'ont au Roi mené,
Si le montent à reculons
La teſte devers les talons.
Li Rois les avoit encontré,
Si lor diſt, avez rien trové?
Sire, oil, diſtrentil enſamble
Et li vilains de paor tramble,
Li uns d'aus li diſt primerains
Les teches qu'avoit li vilains,
Et com ert plein de felonie;
Quar de choſe que on li prie,

Ne feroit-il por nului rien,
S'ainçois ne le batoit-on bien.
Et dist li Rois, mal mire a ci,
Ainç mais d'itel parler n'oi;
Bien soit batus puisqu'ainsi est,
Dist un serjans, je sui tous prest,
Ja si tost nel comanderois
Que je li paierai ses droits.
Li Rois li vilains apela,
Mestre, fet-il, entendez ça;
Je ferai ma fille venir,
Car grant mestier a de garir,
Li vilains li cria merci;
Sire, por Dieu qui ne menti,
Si m'ait Diex, je vous di bien,
De fisique ne sai-je rien,
Onques de fisique ne soi,
Et dist li Rois, merveilles oi;
Batez-le moi. Et cil saillirent
Qui assez volentiers le firent.

Quant li vilains ſenti les cops;
Adonques ſe tint-il por fols,
Merci commença à crier,
Je la garrai ſans delaier,
La pucele fu en la ſale
Qui moult eſtoit & tainte & pâle
Et li vilains ſe pourpenſa
En quel maniere il la garra;
Car il ſçait bien que à garir
Li convient-il, ou à morir.
Lors ſe comence à pourpenſer,
Se garir la veut & ſauver,
Choſe li convient faire & dire,
Par quoi la puiſſe faire rire,
Tant que l'arête ſaille hors,
Quar el n'eſt pas dedens le cors.
Lors diſt au Roi fetes un feu
En cele chambre en privé leu,
Vous verés bien que je ferai,
Et ſe Dieu plaiſt je la guarrai.

Li Rois a fait le feu plenier ;
Vallet faillent & efcuier,
Si ont le feu toft alumé
La où li Rois l'ot comandé :
Et la pucele au feu s'afift,
Seur un fiege que l'en li mift :
Et li vilains fe defpoilla
Toz nus, & fes braies ofta
Et s'eft travers le feu couchiez,
Si s'eft gratez & eftrilliez :
Ongles ot grans & le cuir dur ;
Il n'a nul home dufqu'à Saumur,
La on trovaft grateeur point,
Que cil ne fuft moult bien à point. *
Et la pucele qui ce voit,
A tout le mal qu'elle fentoit,

* *Ces deux Vers fignifient :*
Quelque grateur qu'on pût trouver,
Celui-ci ne lui auroit cédé en rien.

Vout rire, ſi s'en efforça,
Que de la bouche li vola
L'areſte hors ens el braſier.
Et li vilains ſans delaier
Reveſt ſes dras & prent l'areſte,
De la chambre iſt feſant grant feſte,
Ou voit le Roi en haut li crie,
Sire voſtre fille eſt garie,
Vez ci l'areſte, Dieu merci
Et li Rois mout s'en esjoi
Et diſt li Rois, or ſachiez bien,
Que je vous aime ſur toute rien.
Ores aurez-vous robes & dras.
Merci, Sire, je ne vueil pas,
Ne ne voil o vous demorer,
A mon oſtel m'eſtuet aler.
Et diſt li Rois tu non feras,
Mon meſtre & mon ami feras,
Merci, Sire, por ſaint Germain
A mon oſtel n'a point de pain

Quant je m'en parti ier matin,
L'en devoit carchier au molin.
Li Rois deux garçons apela;
Batez-le moi, ſi demorra.
Et cil ſaillent ſans delaier
Et vont le vilain ledengier.
Quant li vilains ſenti les cops
Es bras, es jambes & ou dos,
Merci lor commence à crier,
Je demorrai, leſſiez m'eſter.
Li vilains eſt à cort remez
Et ſi l'a on tondu & rez,
Et ſi ot robe deſcarlatte,
Fors cuida eſtre de barate,
Quant les malades du pais,
Plus de quatre-vingt, ce m'eſt vis
Vindrent au Roi à cele feſte;
Chaſcun li a conté ſon eſtre.
Li Rois le vilains apela;
Meſtre, diſt-il, entendez ça,

De ceſte gent prenez conroi,
Fetes toſt gariſſez les moi.
Merci, Sire, li vilains dit,
Trop en ia, ſe Diex m'ait,
Je n'en porrois à chief venir,
Si nes porroie toz garir.
Li Rois deux garçons en apele,
Et chaſcun a pris une eſtele,
Car chaſcun d'aus moult bien ſavoit,
Porquoi li Rois les apeloit.
Quant li vilains les vit venir,
Li ſans li comence à fremir,
Merci lor commence à crier,
Je les garrai ſans arreſter.
Li vilains a demandé laingne,
Aſſez en ot comment qu'il praigne,
En la ſale fu fes li feus
Et il meiſmes en fu keus,
Les malades i aüna
Et puis après au Roi pria

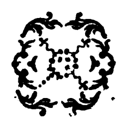
Sire, vous en irez à val,
Et treſtuit cil qui n'ont nul mal;
Li Rois s'en part moult bonement,
De la ſale iſt, lui & ſa gent
Li vilains aus malade diſt,
Seignor par cel Dieu qui me fiſt,
Moult a grant choſe à vous garir;
Je n'en poroies à chief venir,
Le plus malade en eſlirai,
Et en cel feu le meterai,
Si l'arderai en icel feu
Et tuit li autre en auront preu
Quar cil qui la poudre bevront
Tout maintenant gari ſeront.
Li uns a l'autre reſgardé,
Ains n'i ot bocu ne enflé,
Qui otroiaſt pour Normandie
Qu'euſt la maindre maladie.
Li vilains a dit au premier,
Je te voi moult afebloier,

Tu es des autres li plus vains.
Merci, Sire je ſui toz ſains
Plus que ne fui onques mais,
Alegiez ſui de mout grief fais,
Que j'ai eu mout longuement,
Sachiez que de rien ne vous ment.
Va donc aval qu'as tu ci quis?
Et cil à l'uis maintenant pris,
Li Rois demande es-tu gari?
Oil, Sire, la Dieu merci,
Je ſui plus ſains que une pomme,
Moult a ou meſtre bon preudome.
Que vous iroi-je contant,
Onques n'y ot petit ne grant
Qui pour tout le mont otriaſt
Que l'en en cel feu le boutaſt,
Ainçois s'en vont tout autreſi
Com ſe il fuſſent tuit gari;
Et quant li Rois les a veus,
De joie fu toz eſperdus :

Puis dist au vilain, biau mestre,
Je me merveil que ce puet estre
Que si tost gari les avez.
Merci, Sire, jes ai charmez,
Je sai un charme qui mieux vaut,
Que gingenbre ne citoaut,
Et dist li Rois, or en irez
A vostre ostel quant vous voudrez,
Et si aurez de mes deniers,
Et palefrois & bons destriers,
Et quant je vous remanderai,
Vous ferez ce que je voudrai,
Si serez mes bons amis chiers,
Et en serez tenu plus chiers
De toute la gent du pais;
Or ne soiez plus esbahis
Ne ne vous fetes plus ledir
Quar ontes est de vous ferir.
Merci, Sire, dist le vilain,
Je suis vostre home & soir & main,

Et ferai tant com je vivrai
Ne ja ne m'en repentirai.
Du Roi se parti, congié prent,
A son ostel vint liement,
Riches manans ains ne fu plus,
A son ostel en est venus,
Ne plus n'ala à la charrue,
Ne onques plus ne fu batue
Sa fame, ains l'ama & chieri;
Ainsi ala com je vos di
Par sa fame & par sa voisdie,
Fu bons mestre & sans clergie.

Explicit.



DU PRESTRE CRUCIFIÉ.

Un example vueil comencier,
Qu'apris de Monſeigneur Rogier,
Un franc meſtre de bon afere
Qui bien ſavoit imaiges fere
Et bien entaillier Crucefis,
Il n'en eſtoit mie aprentis
Ains les feſoit & bel & bien.
Et ſa fame ſeur toute rien
Avoit enamé un provoire.
Son Seignor li ot fet acroire
Qu'à un marchié devoit aler
Et une ymage o lui porter,
Dont il auroit, ce diſt, deniers.
Et la Dame bien volentiers
Li otroia, & en fu lie.
Quant cil vit la chiere haucie,

Si ſe pot bien apercevoir,
Qu'elle beoit à decevoir;
Si come avoit acouſtumé.
Lors a deſſus ſon col geté
Un Crucefis par achoiſon,
Et ſe parti de la meſon,
En la vile va, ſi demeure,
Et atent juſques à cele eure
Qu'il cuida qu'il fuſſent enſamble
De mautalent le cuer li tremble,
A ſon oſtel en eſt venus,
Par un pertuis les a veus
Aſſis eſtoient au mengier.
Il apela, mes à dangier
I ala l'en por l'uis ouvrir,
Li Preſtres n'ot par ou fuir:
Diex, diſt li Preſtres, que ferai?
Dit la Dame, jel vous dirai.
Deſpoillez-vous, & ſi alez
Leens, & ſi vous eſtendez

Avoec ces autres Crucefis.
Ou volontiers ou à envis.
Le fiſt li Preſtres, ſi ſachiez
Toz s'eſt li Preſtres deſpoilliez
Entre les ymages de fuſt
S'eſtent auſi come s'il en fuſt.
Quant li preudom ne l'a veu,
Erraument s'eſt aperceu
Qu'alez eſt entre ſes ymages;
Mais de ce fiſt-il moult que ſages
Qu'aſſez a mengié & beu
Par loiſir ains qu'il ſoit meu.
Quant il fu levé du mengier
Lors comença à aguiſier
Son coutel à une grant kex.
Li preudom eſtoit fors & preux,
Dame, diſt-il, toſt alumez
Une chandoile, & ſi venez
Leens a moi où j'ay afere.
La Dame ne s'oſa retrere,

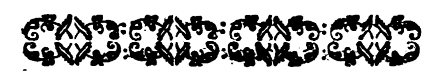
Une

Une chandoile a alumée
Et est o son Seigneur alée
En l'ouvreoir isnelement,
Et li preudom tout esraument
Le Provoire tout estendu
Voit, si bien l'a aperceu,
Voit certaine chose qui pent,
Dame, dist-il, vilainement
Ai en cest ymage mespris,
J'estoie yvre, ce m'est avis,
Quant je ceste chose laissai,
Alumez, si l'amenderai.
Li Prestre ne s'osa mouvoir;
Et ice vous dis-je por voir
Que ceste chose li trencha
Que onques riens n'i lessa
Que il n'ait tout outre trenchié.
Quant li Prestres se sent blecié,
Lors si s'en est tornez fuians.
Et li preudom des maintenant

Si s'eſt eſcriez à hauts cris :
Seignor, prenez mon Crucefis
Qui or endroit m'eſt eſchapez.
Lors a li Preſtres encontrez
Deux gars qui portent une jarle ;
Lors li veniſt miex eſtre à Arles.
Quar il i ot un pautonier
Qui en ſa main tint un levier
Si le feri deſſus le col
Qu'il l'abati dans un tai mol
Quant il l'ot à terre abatu,
Es vos le preudome venu
Qui l'enmena en ſa meſon ;
Quinze livres de raençon
Li fiſt iſnelement baillier
Conques n'en i failli denier.
Ceſt exemample nous moſtre bien
Que nus Preſtres pour nule rien
Ne devroit autrui fame amer
N'entor li venir ne aler.

Quiconques fuſt en calangage
Que il n'i l'eſt quelque gage,
Si come fiſt cil Preſtres conſtans
Qui i leſſa les ſiens pendans.

Explicit.



DU POVRE MERCIER.

UN joli clers qui s'eſtudie
A faire choſe de conrie
Vous vuel dire choſe nouvelle,
Se il dit choſe qui ſoit belle,
Elle doit bien eſtre eſcoutée;
Car par biaus dis eſt obliée
Maintes fois ire & cuiſançons
Ai abaiſſies grans tançons;
Car quant aucuns dit les riſées,
Les fors tançons ſont oubliées.

Un ſires qui tenoit grant terres,
Qui tant haoit mortel guerre,
Totes gens de malveſe vie,
Que il leur feſoit vilenie
Que tout maintenant les pendoit;
Nule raenſon n'en prenoit,
Fiſt crier un marchié nouvel.
Uns povres merciers ſans revel
I vint à tout ſon chevalet,
N'avoit bajaſſe ne vallet.
Petite étoit ſa mercerie.
Que ferai-je, ſainte Marie,
Diſt li merciers, de mon cheval,
Il a moult grand herbe en ce val,
Volentiers peſtre l'i metroie
Se perdre je ne le cuidoie,
Car trop me coſte ſes oſtages,
S'avoine, & ſes forages.
Un marchant qui l'ot eſcouté
Li dit ja mar feras douté

Que vos perdrois la vostre chose.
En ceste prée qui est close,
Seur toutes les terres du monde
Tant come il dure à la roonde
Ne trueve l'en si grant justise.
Si vos dirai par quel devise
Vos lerrois aller vostre beste.
Comandez les piez & la teste
Au bon Seigneur de ceste ville
Ou il n'a ne barat ne guille,
S'il est perdus sur sa fiance,
Je vos dis sans nule créance,
Vostre chevaux vos iert rendus,
Et li lerres sera pendus
S'il est trouvez en sa contrée;
Faites en ce que vos agrée,
Li miens i est dois jour à nonne.
Par foi, dist-il, aleure est bonne,
Dit li merciers, je l'amenrai
Et puis ou val le lesserai.

A Dieu à Seigneur le comant ;
Et en latin & en romant
Comence priere à fere
Que nus ne pueſt ſon cheval traire
Du val ne de la praerie.
Li fils Deu ne l'en failli mie,
C'onques n'iſſiſt de la valée.
Une louve toutte affamée
Vint celle part les dens li ruhe
Si l'eſtrangle, puis la maingue.
Lendemain va ſon cheval querre,
Li merciers ſi le trueve à terre
Giſſant en pieces eſtandu.
Diex ! car me euſt-on pendu,
Diſt li merciers, je le vorroie
De tote ma plus forte corroie
Ne porrai mais marchiez porſuir,
Hélas ! il m'en convient foïr
De mon pais en autre terre ;
Si m'en convient mon pain à querre,

Et non pourquant je m'en irai
Au Seigneur, & ſi li dirai
Qu'avenus m'eſt tel meſcheance
De mon cheval ſor ſa fiance,
Veoir ſe il me le rendroit,
Ne ſe il pitié en panroit.
Plorant s'en vait juſqu'au Seignor,
Sire, diſt-il, joe greignor
Vos doint il qu'il ne m'a donnée.
Et li Sires ſans demorée
Reſpondit moult courtoiſement,
Biaus amis bon comandement
Vos doint Dex, pourquoi plorez-vous?
Biaus Sires, le volez-vos
Savoir, & je le vos dirai,
Que ja ne vos en mentirai.
Mon cheval mis en vos paſtures,
Si fis ma grant meſaventure,
Car li lou l'ont treſtout mengié,
Sire, s'en ai le ſanc changié,

On m'avoit dit ſi comandoie
A vos, & après le perdoie
En peſture, ne en meſon,
Que vos m'en rendriez raiſon,
Sire, par ſainte patenoſtre
En la Deu garde & en la voſtre
Le comandai entierement,
Si vos pri por Deu doucement,
Se la reſon i entendez,
Qu'aucune choſe m'en rendez.
Li Sires reſpont en riant,
N'alez mie por ce plorant,
Diſt li Sires, confortez vos.
Sur voſtre foi me direz vos
De voſtre cheval vérité;
Oïl par ſainte Trinité.
Ne ſai ja, Dex me gart, d'eſſoigne
Se j'euſſe grant beſoigne
D'argent porquoi bien le donaſſes
Et de quoi denier ne leſſaſſe,

Sire, par le péril de m'ame,
Ne par la foy que doi ma Dame,
Ne ſe-je mes cors ſoit eſſos
Il valoit bien ſoixante ſols.
Ami, la moitié de ſoixante
Vos rendrai, ice ſont bien trente;
Car la moitié me comandaſtes
Et l'autre moitié Deu donaſtes,
Sire, je ne li doné mie,
Ains le mis en ſa comandie.
Amis or prenez à li guerre,
Si l'allez gagier en ſa terre,
Que je plus ne vos en rendroie;
Se me doint Dex de mon cors joie;
Se tout comandé le m'euſſiez
Tos les ſoixantes ſols réuſſiez.
Li merciers dou Seignor ſe part,
Et s'en vait tot droit cele part
Où il avoit ſa mercerie,
Sa dolour li fu alegie,

Por l'argent qui rendu li ere.
Par la foi que je doi ſaint Pere,
Diſt-il, ſe je vos tenoie,
Ne ſe ſeur vos pooir avoie
De voſtre cors l'acheteriez
Que trente ſols me rendriez.
Li merciers iſt hors de la ville,
Et jure, foi que doi ſaint Gille
Que moult volentiers prendroit
Sor Deu, & ſi ſe vengeroit,
S'il en povoit le lieu trover,
Que bien s'en porroit eſprouver.
Quant il ot ſa raiſon finée,
Si voit venir parmi la prée
Un moine qui du bois ſe part,
Li merciers s'en va celle part
Si li diſt à cui eſtes-vos?
Biau dous Sire, que voulez-vos?
Je ſui à Dieu le noſtre Pere,
Hai, hai, diſt li merciers, biau frere

Que vos ſoiez le bien venus,
Je ſoie plus honis que nus,
Se m'achapez à nule guiſſe
S'an deviez aler en chemiſe,
Tant que je ſerai bien paiez
De trante ſols, or toſt traiez
Sans contredit voſtre grant chape,
Gardez que la main ne m'eſchape
Sur voſtre cors par felonie,
Car foi que doi ſainte Marie,
Je vous donrai telle colée
Que celle ne vous fu donée
Que ne vous doneſſes gregnour.
Je vous gage pour vos Seignours
Trente ſols m'a fait de domage.
Freres, vos faites grant domage,
Diſt li moines, que me tenez;
Mes devant le Seigneur venez
Qui eſt juſtiſe de la terre,
Nuns moines ne doit avoir guerre,

Se s'avez que moi demander,
Li Sires ſet bien comander
L'on doint à chaſcun ſa droiture.
Si me doint Dex bone aventure,
Diſt, li Sires je vueil aler,
Mes s'il me devoit avaler
En ſa chartre la plus parfonde
Sauverai-je noſtre roonde.
Baillez la moi apertement,
Ou foi que doi mon ſauvement,
Vous tenrois ja malves ſentiers.
Sire envis ou volentiers,
Dit le moine, la vous donrai-je.
Vous me faites grant outraige.
Cil a la chape des veſtue
Et li merciers l'a recoillue.
Entre le moine & le mercier
Veingnent au Seignour en tenchier
Liquiex ait droit en la querelle:
Sire, ce n'eſt pas choſe bele,

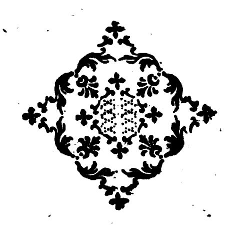
Dit li moine qu'on me desrobe,
En vostre terre de ma robe.
N'est-il bien hors de mémoire
Qui mat sa main sus un provoire.
Sire, ma chape m'out tolue,
Faites qu'elle me soit rendue,
Si me doint Dex amendement,
Dit li merciers apertement
Vos mentez, & je vos en gage
Je ne vous demant autre outrage,
S'an vueil le jugement oïr.
Ce me fait le cuer resjoïr,
Dit li moines, que vos me dites,
Par jugement serai toz quites.
Je n'ai Seignor fors que le Roi
De Paradis. Par son desroi,
Dit li merciers, vos ai gagié,
Et de vostre gage ostagié,
Mon cheval li mis en sa garde,
Mors est, se li maus feu ne m'arde

Vos en paierois la moitié.
Merciers, tu es moult toſt coitié,
Dit li Sires, de gages prendre
Diſt li Sires, ſans plus eſtendre,
Tot maintenant je jugeroie
Du très plus bel que je ſaroie.
Por ce ſuemes nos ci venus,
Dit li moines, il ſera tenus,
Fait li Sires, ce que dirai?
Sires, je ne vos deſdirai,
Diſt li moines; ne je, biau Sire,
Diſt li merciers, qui veiſt rire
Le Seignor & ſa compaignie
De rire ne ſe tiegneſt mie.
Or entendez le jugement,
Diſt li Sires communalment,
Car tout en hault le vos dirai.
Dan moine je vos partirai
Deux gens, le malvés leſſerez
Et au meillour vos en tendrez,

Se vos volez leſſier le ſerviſſe
De Deu & de ſainte Igliſſe,
Et autre Seignor faire homage,
Vos r'arez quites toz vos gages.
Et ſe vos Dé ſervir volez
Auſſi come vos ſoliez,
Le mercier vos convient paier
Trente ſols por lui rapaier,
Or en faites à voſtre guiſſe.
Com li moines ot la deviſe
Il vout eſtre en s'Abaie,
Bien voit qu'il n'achapera mie.
Sire avant que Dieu renoieſſe
J'auroie plus chier que je paiaiſſe,
Dit li moines, quarente livres.
De trente ſols ſerez delivres
Diſt li Sires ſeurement
Et porrez plus hardiement
Prendre des biens Deu ſans outrage,
Car por lui avez c'eſt domage.

Li moines plus parler n'en oſe,
Mais je vos di à la parcloſe
Paia li moines dan deniers,
Por Deu trente ſols de deniers
Pour Deu les paia ſans aumone,
Et li Sires qui tos biens donne,
Gart cels de male deſtinée
Qui ceſte rime ont eſcoutée,
Et celui qui la deviſée,
Donne-moi boire, ſi t'agrée.

Explicit.





DE BRUNAIN LA VACHE AU PRESTRE.

D'Un vilain conte & de ſa fame,
C'un jor de feſte Noſtre Dame
Aloient ourer à l'Igliſe.
Li Preſtre devant le ſerviſe
Vint à ſon proiſne ſermoner,
Et diſt qu'il feſoit bon doner
Por Dieu, qui reſon entendoit,
Que Dieu au double li rendoit
Celui qui le feſoit de cuer.
Os, fait li vilain, bele ſuer,
Que noſtre Preſtre a en convent?
Qui pour Dieu donne à eſcient,
Que Diex li fet monteplier,
Miex ne poons nous emploier

No vache, se bel te doit estre
Que pour Dieu le donons le Prestre,
Ausi rent-ele petit de lait.
Sire, je vueil bien que il l'ait,
Fet la Dame, par tele reson.
A tant s'en viennent en meson,
Que ne firent plus longue fable.
Le vilain s'en entre en l'estable
Sa vache prent par le lien,
Présenter la vait au Doien,
Li Prestres ert sages & cointe,
Beau Sire, fait-il à mains jointes,
Por l'amor Dieu Blerain vous doing,
Le lien li a mis el poing,
Si jure que plus n'a d'avoir.
Amis, or as tu fait savoir,
Fet li Provoire dans Constans,
Qui à prendre bée toz tans.
Va-t'en, bien as fait ton message,
Quar fuissent tous aussi sage

Mi paroiſſien come vous eſtes,
S'averoies plenté de beſtes.
Li vilains ſe part du Provoire.
Li Preſtres comanda grant oirre
C'on faſſe pour aprivoiſier
Blerain avec Brunain lier,
La ſeue grandt vache demainte.
Li clers en lor jardin la maine.
Lor vache trueve, ce me ſemble.
Andeux les accoupla enſemble,
A tant s'entorne, ſi les leſſe.
La vache le Preſtre s'abeſſe
Por ce que voloit paſturer;
Mes Blere ne la vot endurer,
Ains ſache le liens ſi fors
Du jardin la traîna fors:
Tant l'a menée par oſtez,
Par cheneviere, par prée,
Qu'elle eſt reperie en ſon eſtre
Avoecques la vache le Preſtre

Qui moult à mener li grevoit.
Li vilains garde, si le voit,
Moult en a grant joie en son cuer,
Ha, fet li vilains, bele suer,
Voirement est Diex bons doublere,
Quar li & autre revient Blere
Une grant vache amene brune,
Or en avons nous deux pour une,
Petis sera nostre toitiaus.
Par essample dist cis fabliaus,
Que fols est qui ne s'abbandonne,
Cil a si bien cui Diex le donne,
Non cil qui le muce & l'enfuet,
Nus home mouteplier ne puet
Sans grant eur, c'est or del mains.
Par grant eur ot li vilains
Deux vaches, & li Prestres nulle,
Tels cuide avancier qui recule.

Explicit.

DES CHEVALIERS, DES CLERS ET DES VILAINS.

DUi Chevalier vont chevauchant
Li un veron, l'autre bauçant,
Et truevent un lieu deſcombré
D'arbres acaint, de feuilles aombré,
D'erbes & de florettes veſtu,
Un petit i ſont areſtu.
Diſt li uns à l'autre, Dieu merci,
Com fet or biau mangier ici !
Qui auroit bon vin en bareil,
Bons paſtez & autre appareil,
Il i ſeroit plus delitable
Qu'en une ſale à haute table;
Puis s'en départent atant.
Dui Clers s'aloient esbatant,

DE LA DAME QUI FIT TROIS TOURS ENTOUR LE MONSTIER.

Par RUTEBEUF.

QUI voudroit fame decevoir,
Je li fais bien apercevoir
Qu'avant decevroit l'anemi
Le Deable en champ arrami.
Cil qui fame viaut juſtiſer,
Chaſcun jor la puet contriſter
Et lendemain r'eſt tote ſaine
Pour reſſuffrir autre tel paine;
Mais quant fame a fol debonere,
Et elle a rien de lui afere,
Elle li diſt tant de bellues,
De truffes & de ſaſellues,

Que

Que elle li fait à force entendre
Que li ciex ſera demain cendre;
Ains gaaigne la querelle.
Je dis por une Damoiſelle
Qui ert fame à un Eſcuier,
Ne ſai Chartrain ou Berruier.
La Damoiſele, c'eſt la voire,
Eſtoit amie à un Prouvoire,
Moult l'amoit & elle lui,
Et ſi ne leſſaſt pour nelui
Qu'elle ne feiſt ſon vouloir,
Qui que deuſt le cuer douloir.
Un jor au partir de l'Egliſe
Ot li Preſtres fait le ſerviſe,
Ses veſtemens let à ploier,
Et ſi vet la Dame proier
Que le ſoir en un bochet viegne,
Plus li viaut d'une beſoigne.
Et je croi que pou conquerroie,
Se la beſoigne vous nommoie;

La Dame reſpondi au Preſtre,
Sire vèz me ci toute preſte
Or eſt-il poins & ſaiſon,
Auſint n'eſt pas cil en maiſon.
Or avoit en ceſte aventure,
Sans plus itant de mes-preſure?
Que les maiſons n'eſtoient pas
L'une lez l'autre à quatre pas;
Ains i avoit, dont mout lor poiſe,
Li tiers d'une liue françoiſe,
Chaſcun ert en un eſpinois
Come ces maiſons de Gaſtinois.
Mais li bochez que je vous nome,
Eſtoit à ce vaillant preudomme
Qui ſaint Hernoult doit la chandoille.
Le ſoir qu'il ot ja maint eſtoilles
Parant ou ciel, ſi com moi ſamble,
Li Preſtre de ſa maiſon s'emble
Et ſe vint où bouchet ſeoir,
Que nus ne le puiſſe veoir.

Mais à la Dame mes-avint
Que li ſires Hernoul vint
Tous emplus & tous engelez,
Ne ſai dont ou il ert alez,
Pour ce de menoir li convient.
De ſon Provoire li ſouvient,
Si ſe haſte d'aparillier,
Ne le veut pas faire veiller
Por ce n'iot trois mes ne quatre.
Apres mengier petit esbattre
L'e laiſſa, je le puis bien dire,
Sovant li a dit, biau dous ſire,
Alez geſir, ſi ferez bien,
Veillier grieve ſor tote rien
A home quant il eſt laſſez,
Hui avez chevauchié aſſez.
D'aler geſir tant li reprouche,
Por pou le morcel en la bouche
Ne fait celui aler geſir,
Tant a d'eſchaper grant deſir.

Li bons Eſcuiers i ala,
Qui la Damoiſelle appella
Pour ce que mout la priſe & aime.
Sire fet-elle, il me faut traime.
A une toile que je fais,
Et ſi m'en faut encor grant fais
Dont je ne me ſoi garde penre,
Et je n'en truis nes point à vendre,
Pour Dieu ſi ne ſai que je face.
A deable ſoit tel filace,
Diſt li Eſcuiers com la vôſtre,
Foi que je doi ſaint Pol l'Apoſtre
Je voudroie que fuſt en Saine.
A tant ſe coche ſi ſe ſaigne.
Et cele ſe part de la chambre.
Petit ſejornerent ſi membre,
Tant que vint la ou cil l'atent.
Li uns ſes bras à l'autre tent
Iluec furent à grant deduit,
Tant que fu pres de miennuit.

Dou premier ſomme cil s'eſveille,
Se li vint à moult grant merveille,
Quant il ne ſent les li ſa fame.
Chambriere, où eſt la Dame ?
Elle eſt là fors en celle ville
Chiez ſa comere où elle fille.
Quant cil a oy que fors iere,
Voirs eſt qu'il fiſt moult lede chiere.
Son ſorcot veſt ſi ſe leva,
Sa Damoiſelle querre va.
Chiez ſa comere la demande,
Ne trueve que raiſon l'en rende,
Elle n'y avoit eſté mie,
Es vos celi en freneſie,
Par deles cels qu'au bochet furent
Ala & vint, cil ne ſe murent;
Et quant il fu outre paſſez,
Sire, fet-elle, or eſt aſſez,
Or convient-il que je m'en aille.
Vous arois ja noiſe & bataille;

Fait li Preftre i ce me tue,
Que vous ferez ja trop batue.
Onques de moi ne vous fouvaigne,
Dans Preftres, de vous vous s'oveigne,
Dift la Damoifelle en riant.
Que vous irois-je contant ?
Chafcun s'en vint à fon repere.
Cil qui jut ne fe pot tere;
Dame orde, vis pute provée,
Vous foiez or la male troyée,
Dift li Efcuier, d'où venez,
Bien pert que pour fol me tenez.
Cele fe tut & cil s'effroie,
Vois pour le fanc, ne pour le foie,
Pour la froiffure, pour la tefte,
Elle vient d'avec noftre Prefte.
Si dit voir, & fi nel fot,
Cele fe tut, & ne dit mot.
Quant cil vit que ne fe deffant,
Pour un petit dire ne fant,

Qu'il cuide bien en aventure
Avoir dit la vérité pure ;
Mautalent l'argue & atiſe ,
La fame a par les treſſes priſe ,
Pour les trancher ſon coutel tret.
Sire , dit-ele , pour Dieu atret ,
Or convient-il que je vous die.
Or orois la trop grant boiſdie ,
J'amaſſe miex eſtre en la foſſe.
Voir eſt que je ſui de vous groſſe ,
Si m'enſeigna l'on a aler
Entor le moſtier ſans parler ,
Trois tors , dire trois patenoſtres
En l'onor Dieu & ſes Apoſtres ,
Une foſſe au talon feiſſe ,
Et par trois jors i reveniſſe.
S'autiers jors ouverte la trouvoie ,
S'étoit un fils qu'avoir devoie ,
Et s'il étoit clos c'étoit fille.
Or ne revaut tote une bille ,

Fait la Dame, quanque j'ay fait;
Mais par ſaint Jaques il eſt refait,
Se vos tuer me deviez.
A tant s'eſt cil deſvoiez
De la voie ou avoiez iere,
Si parla en autre maniere.
Dame, diſt-il, je que ſavoie
Dou voiage ne delavoie ?
Se je ſeuſſe ceſte choſe,
Dont je atort vous blaſme & choſe,
Je ſui cil qui mot n'en deiſſe,
Se je anui de ceſt ſoir iſſe.
A tant ſe turent, ſi font pais,
Que cil n'en doit parler jamais,
De choſe que ſa fame face,
Ne n'orra noiſe ne menace.
Rutebeuf dit en ſon fabel
Quant fame a fol, s'a ſon avel.

Explicit.

FABLIAU DE LA MERDE.

A Qui que il ſoit lait ne bel,
Comencer vous voil un fabel,
Por ce qu'il m'eſt conté & dit
Que li fabel cort & petit
Anuient moins que li trop lonc.
Or eſcoutez ci après donc
Que il avint à un vilain.
Sor un coiſſin tot plain d'eſtrain
Se degratoit delez ſon feu,
Et ſa fame fu en ſon leu
De l'autre par ſeur une nate.

Le vilain porte ſa main à un certain endroit, & dit à ſa femme :

Dame, foi que vous me devez,
Or devinez ſe vos ſavez

Qu'eſt-ce que je tieng en mon poing ?
Et cele qui ne fu pas loin
Li reſpond, qui n'eſt pas coarde,
Li maleois feus le vous arde.

Elle ne devina pas juſte.

Fait li vilains qui giſt ſouvine,
Vous n'i eſtes pas bone devine.
Et la Dame tout coiement,
Taſte à ſon cul iſnelement,
Semblant fait qu'elle ſe defrote,
S'a trouvé une maſſe crote,
Qui ert plus groſſe que un pois,
A ſoi la ſache demanois,
Et tout doucement & ſans rire,
A ſon ſeignor comence à dire.
Sire, fet-ele, or gageroie
A vos, ſe gager me oſoie,
Qu'à trois mos ne devinerois
Que je tiens ci entre mes dois.

Et gi met denrée de vin.
Fet li vilains, par ſaint Martin.
Ainſi fu faite la fermaille.
Et cele la crote li baille,
Le vilain la prent & ſi taſte.
Par foi, fet-il, ce cuit c'eſt paſte,
Por ce qu'elle eſt un petit mole.
Par mon chief, c'eſt fauſſe parole,
Fait la Dame moult hautement,
Vous mentez au commencement,
Or n'avez que deux mots à dire.
Par le cuer Dé je cuit c'eſt cire,
Que ou que ſoit avez trovée.
Par foi c'eſt mençonge provée,
Fait cele qui le tient pour ſot,
Or n'avez à dire qu'un mot.
Et cil en ſa gole dedens
La maſche, & met entre ſes dens,
Que paor a que il ne perde,
Par le ſanc Dé, fet-il, c'eſt merde,

Or m'en puis bien apercevoir.
Par mon chief, vous avez dit voir.
Ce eſt merde de tout à eſtrous,
Jamés ne gagerai à vous.
Deables vous ont fait devin,
Je vous doi denrée de vin. 56

Explicit.



DE LA BOURSE PLEINE DE SENS.

Par JEHANS LI GALOIS D'AUBEPIERRE. *

JHEANS LI GALOIS nous raconte
Qu'il ot en la terre le Conte
De Nevers, un riche borgois
Qui moult ert ſages & cortois :
Li borgois eſtoit marcheans,
Et de foires moult bien cheans ;

* *Aubepierre.* Il y a en France trois villes ou bourgs qui portent ce nom. Le premier en Champagne, Diocefe de Langres ; un autre en Brie, Diocefe de Meaux ; & un troifiéme dans la Marche fur les confins du Berri, à 70 lieues de Paris. Il y a tout lieu de croire que l'Auteur de ce Conte étoit de ce dernier, parce que le Nivernois & le Berry font limitrophes.

Sages eſtoit & bien apris,
Et ſi ot fame de haut pris,
La plus bele que l'en ſeuſt,
Ou pais ne l'en peuſt
Trouver, tant ſeuſt l'en cerchier.
La Dame ot moult ſon ſeignor chier
Et il lui, que tant i ot,
Qui li borjois une amie ot
Qu'il ama & veſti de robes,
Et ele ſervi de lobes,
Car moult le vauſiſt bien deçoivre.
La fame s'en priſt à aperçoivre,
Qui l'i voit aler & venir,
Si ne ſe pot mie tenir
Qu'elle ne deiſt à ſon ſeignor,
Biau ſire, à moult grant deshonor,
Uſez voſtre vie lez moi,
N'avez-vous honte ? Dame de quoi ?
De quoi, ſire, or i prenez garde,
Vous maintenez une muſarde

Qui vous honit & vous afole,
Et tout li mondes en parole,
Car toute la vile le ſet,
Et diſt chaſcuns que Dieu vous het
Et ſa Mere, & tous ſes Pooirs.
Taiſiez, Dame, n'eſt mie voirs,
Gens ſont couſtumiers de meſdire.
Lors s'en part coureciez & plains dire,
Si s'en va parmi le chaſtel,
Qui moult ſeoit & bon & bel,
Je ne ſçai ville miex aſſiſe,
Si eſtoit appellée Diſſiſe, *

---

* Aujourd'hui Deciſe & Deſiſe, petite ville dans le Duché de Nevers à huit lieues de Nevers, à ſept de Bourbon-Lanci. Elle eſt ſituée dans une iſle à l'embouchure de la riviere d'Airon dans la Loire. Elle eſt fort élevée, quoique dans une iſle. Il y avoit autrefois un très-beau pont de pierres, dont la moitié a été détruite; ſur les piles de pierres de cette moitié détruite, on y a conſtruit un pont de bois.

Cette ville nommée en Latin *Decetia*, eſt fort ancienne; Jules César y a demeuré, ainſi

Et fiet en une isle de Loire ;
Li borjois devoit à la foire
Aler à Troye en Bergoigne. *
La Dame qui cremoit vergoigne,
Le fait revenir à l'ostel,
Assez li conte d'un & d'el,

---

qu'il le dit lui-même dans ses Commentaires *De Bello-Gallico*, liv. vij. *Et quod legibus Æduorum iis qui summum Magistratum obtinerant excedere ex finibus non liceret, ne quid jure aut legibus eorum diminuisse videretur, ipse in Æduos proficisci statuit, Senatumque omnem & quos inter controversia esset, Decetiam ad se vocavit.*

Gui Coquille, fameux Jurisconsulte, étoit originaire de cette ville.

Les personnes du pays tirent son étymologie de *Petra Decisa* ; ils prétendent que l'isle dans laquelle elle est bâtie, étoit anciennement un rocher fort élevé sur le bord de la Loire, qui s'étant séparé du continent, forma cette isle. M. Bourgon dans son *Alphabet Géographique*, dit que cette ville étoit sous la domination des anciens Eduens Autunois.

* Je n'ai vu en aucun endroit que la ville de Troyes ait jamais été en Bourgogne.

Et le chaſtie de parole;
Mais il n'a cure de s'eſcole,
A pou l'en eſt, & pou i pence,
La Dame voit que ſa deffenſe
Ne puet nule riens valoir,
Si l'a tot mis en non chaloir,
Tant que ce vint à lendemain
Que li borjois leva bien main,
Son palefroi fiſt enſeler,
Et ſes charettes ateler,
Moult chargiez furent d'avoir.
Quant les ot fet eſmouvoir,
Si s'en vint parler à ſa fame,
Dites-moi, fet-il, bele Dame,
Quex joiaus pour voſtre deport
Volez-vos que je vos aport
De la bone foire de Troies;
Volez-vos guimples ou corroies,
Teſſus d'or, anniaus ou affiches,
Je ne ſerai ja vers vous chiches

De rien que je puiſſe trouver.
Sire, je ne vous vueil rouver,
Fet cele qui le tient à fol,
Foi que doi ſaint Pere & ſaint Pol,
Fors ſeul plaine bourſe de ſens,
Se il vous pleſt aportez m'en
Plain une bourſe d'un denier.
Volentiers, fait ſire Renier,
Vous l'aurez combien qu'ele me couſt.
Ce fuſt à la foire d'Aouſt
Que ſire Reniers de Diſſiſe
Se parti de Dame Pheliſe,
Et vint à la foire de Troies,
Là trouva marcheans de Bloies
Qui acheterent ſon charroi.
Quant vendu ot, ſi priſt conroi
Iſnelement ſans atargier
De ſes charrettes rechargier;
Mais ce ne fu mie d'eſtoupes,
Hanas d'or, d'argent & de coupes,

Tot aſſez de draperie
Qu'il n'ot cure de friperie,
Mais d'eſcarlate tainte en graine,
De bons pers & de bonne laine
De Bruges & de Saint-Omer,
Nus ne pot dire n'aſſommer
L'avoir qu'il miſt en dix charettes,
Ne convient pas qu'elles ſoient fraites,
Car à merveille i ot grant ſomme,
Et à chaſcune avoit deux homes
Pour mieux conduire ſon charroi,
Il les comande à Dieu le Roi
Congié leur donne ſi s'en vont;
Et cil acheminé ſe ſont
Tot le grant chemin plenier.
Or oez de ſire Renier,
Quant de ce fu vuis & delivres,
Ne deuſt pas eſtre ſi yvres
S'il euſt beu du vin de Chipre,
Il vint droit à la halle d'Ypre,

Un baſtonnet en ſa main tint,
Et de s'amie li ſouvint,
Acheta li roube de pers,
Moult par ot le ſens à envers,
Si la ploia en un trouſſel
Deſſus ſon palefroi morel
La trouſſe & lie darriere ſoi,
Ne vuet qu'en le ſache que ſoi,
Quant la baillera à ſa drue.
Lors s'en vet par la meſtre rue,
Tant qu'il eſt venus chiez ſon oſte,
La deſcendi, & ſa chape oſte,
Si a baillé ſon palefroi
Son garçon qui ot non Jeoffroy,
Lors li ſouvint de la proiere
Sa fame, que plaine aumoniere
Li ot demandé de ſen;
Mes il ne ſet mie en quel ſen
Il puiſt de ce à chief venir;
Devant lui garde & voit venir

Un maiſtre qu'on apele Alixandre,
Sire, fet-il, ſavez à vendre
En nul lieu plaine bourſe de ſen,
Se le ſavez, conſeilliez m'en,
Tantoſt li maiſtre li enſaigne
Un mercier de terre loingtaine,
Je cuit, fet-il, que cil en a.
Adonc ſire Reniers i va,
Son eſtre conta au mercier,
Et li diſt ſans delaier
Qu'il n'en a point, mes il l'envoie
A un Epicier de Savoie,*
Qui de vieilleſſe eſt chenus,
Sire Reniers i eſt venus,
Si li demande que il faut,
Et cil jure que Dieux le faut
C'onques à nul jor de ſa vie
N'en ſot denrée ne demie.
Lors s'en part iriez & penſis,
Et par mal talent s'eſt aſſis

Sus un ſiege delez un fuſt,
Et jure, ſe pou ne li fuſt
N'enqueiſt plus n'avant n'arriere.
Lors li vint devant à la chiere
Un viaus marcheans de Galice.
Volez, fet-il, ricolice,
Annis, ou gingembre ou canelle,
De quoi demandez-vous novelle
A ce marcheant de Savoye?
Sire, fet-il, ſe Dieus me voie,
Je ne demant pas ricolice,
Ne clos de gerofle, n'eſpice,
Ains quier plaine bource de ſens,
Dont je ſuis en moult grant pourpens,
Savez en nule part à vendre?
Oil bien, te ferai entendre,
Si tu veux, coment tu l'auras,
Que ja plus avant n'en querras.
Mes dis-moi ſe tu as moillier?
Oil, fille de Chevalier,

Qui ſage eſt, preus & cortoiſe. *
Tu as amie, & ſi l'en poiſe?
En as donc? Oil, voir, biau ſire.
Li preudons li commence à dire
De la folie qu'il entent,
Diva, fet-il ordinement,
Enporte-tu rien à t'amie?
Oil, ne vos mentirai mie,
Bone robe de bons pers d'Ypre,
Il n'a meillor deci à Chipre,

* *Mſ.* 7218.

La plus belle qui ſoit enterre
Por lui m'eſtuet cerchier & querre
Plaine borſe de ſens petite,
Or vos ai ma beſoigne dite,
Et ſans viloinie & ſans noiſe,
Tu as amie, & ſi enpoiſe
Par aventure à ta moillier,
N'as-tu amie? Oil voir ſire.
Li preudons comence à ſorrire

Li prudom qui ſu debonaire,
Li diſt il te convient à faire
Autre choſe que tu ne penſes,
Honis i es ſe tu ne pourpenſes
Que je te voudrai conſeillier,
Sans toi moult forment travaillier.
Il te convient de ci movoir,
Et ſi te fai apercevoir,
Quant pres ton oſtel venras,
Ta robe & ton cheval lairas
A celi qui bien le te rende,
Et prend une robe truande
Qui ſoit depeciée & deroute,
Et que parmi perent les coutes,
Par nuit entreras chiez t'amie,
Et li di que tu n'as demie
Ne denrée de ton avoir,
Tot as perdu à iceſt ſoir
Te vuelle ice ſoir herbergier,
Au main t'en voudras en aler.

Aîns

Ains jor pour ce c'on ne te voie,
S'ele t'aquient & te fait joie,
S'a la robe bien deservie ;
Mes garde, ne demeure mie
S'ele est orgueilleuse & fiere,
Com affiert à tele pautoniere,
Que ne te vuelle recevoir,
Si pues iluec apercevoir
Que mal as emploié ton tens,
Et les servises & les despens
Qu'as por li fet ça en arriere,
Lors te remet à la charriere
En ta maison, & si entre ens,
Et quant seras venu leans,
Et ta fame iers à toi venue,
Si li di ta desconvenue
Sans joie faire & sans deduit ;
Mais tu la trouveras, ce cuit,
De moult plus cortoise novelle
Que tu ne feras ta dondelle.

Que qu'elle die, elle eſt ta fame ;
Garde ton cors, pance de t'ame ;
Ainſi com je t'ai deviſé,
Va-t'en, je te comande à Dé.
A tant l'un de l'autre ſe part,
Reniers monte, ſi li eſt tart
Qu'il vigne à Diſiſe ſur Loire,
S'amie qui n'eſt mie voire,
Voudra eſſaier à cel jour
Er paier ſelonc ſa labour.
Lors chevaucha grant aleure
Les grans tros, non pas l'ambleure,
Tant qu'il ataint ſes charretiers ;
Seignor, diſt-il, or eſt meſtiers
Que me gardez mon palefroi,
Ma robe & mon garçon Joffroi,
Car il me convient à chief trere
D'une choſe que j'ai affere.
Lors a ſa robe deſpoillie
Et veſti une heraudie

Qui ne valoit pas trois deniers.
Or chemine ſire Reniers,
Ne fina ſi vint à Diſſiſe,
Un noble chaſtel à deviſe.
En la ville eſt entrez par nuit,
Ne viaut pas que le ſache tuit,
Si vint droit à l'oſtel s'amie,
Qui en ſon lit ert endormie
N'avoit gaires qu'elle ſe coucha,
Et vint à l'uis ſi l'apela;
Cele ſe lieve ſon huis œuvre,
Cil entre ens, & ele deſceuvre
Le feu alume, ſi le voit,
Lors demande que c'étoit,
Il ert ainſi haligotez.
Bele ſuer, diſt-il, ne doutez;
J'ai tot perdu quanque j'avoie,
Demain ains jor qu'en ne me voie
M'enfuirai en eſtrange terre.
Alez, alez voſtre oſtel querre,

Fait-ele, ci n'avez que fere.
A foi, bele suer debonere,
Ja me soliez tant amer
Et ami & seignor clamer,
N'estiez pas envers moi si dure.
Biau sire par male aventure
N'ai cure de vostre raison.
Reniers ist hors de la maison,
Quant il entendi la novelle,
A son ostel vint, si apele
Un mot, & sa fame l'oï,
Qui moult forment s'en esjoï,
Lors coru come preus & sage,
L'uis ovri sans autre message,
Son seignor mena contre mont
Qu'ele amoit plus que rien du mont,
Et li a di come esperdu,
Dame, fet-il, j'ai tout perdu,
Quanque je menai à la foire
Come se cheü me fust en Loire.

Las ! que feront cil que je doi,
Ja ne tenront pais por moi,
Car je nes porroie paier.
La Dame le voit eſmaier,
Et ot qu'il ſe claime chetis,
Sire, fet-ele, or ſoiez fis,
S'il i avoit dis mile livres,
S'en ſeriez vous par tant delivres,
Eiez bon cuer & bon courage,
Et vendez tot mon héritage,
Vignes & boſcages & prez,
Teneures, molins & blez,
Vignes, meſons, & prez & terres,
Robes & joiaux & clers & fers.
Je le louerai endroit de moi.
Ceſte robe que je ci voi,
N'eſt pas belle, deſpoillez-la,
Prenez à celle perche-là
Une robe de menu vair
Qui fu achetée en yver,

Veſtez-la, & confortez-vous ;
La merci Dieu ja avez-vous
Plus bien que tout cil de la ville ;
A Montpellier & à Saint-Gille
N'a plus riche borjois de vous,
Leſſiez le duel confortez-vous.
Lors le fiſt veſtir come Roi,
Et dou mangier a pris conroi.
Quant mangier ourent à loiſir,
Si vont repoſer & geſir
Juſqu'au matin que l'aube crieve,
Que la gent dou chaſtel ſe lieve.
Ja fu la novelle eſpandue
Que par la garſe fu ſeue,
Que venus ert ſire Reniers
Mauveſtus come pautoniers,
A pié, ſans eſcu & ſans lance,
Et de perdre ſont à fiance
Cil qui pour lui en plage ſont.
Il ſont levé & venu ſont

Tuit si plege por lui veoir,
Il les a fait lez luì seoir,
Si lor a mostrée sa perte:
Seignor, dist-il, c'est chose aperte,
Fait-il, que j'ai perdu le mien,
Encore m'en déportasse bien,
S'il n'i eust point de l'autrui;
Mais pourtant desconfortez sui
Que de l'autrui i a assez.
Entre vos qui plegé m'avez,
Me deportez, se il vous plest.
Chascun de respondre se test;
Mais li uns à l'autre conseille
Tout belement & en l'oreille:
Mallement sommes malbailli,
Et par cest homme escharni,
Nous serons par lui mal mené,
Mar le veismes onques né.
A ce qu'il sont en tel effroi,
Ont devant aus veu Joffroy

Qui le palefroi mene en destre,
Veu l'ont par une fenestre;
Après lui sont li charretier,
Simon, Aliaume, Gautier.
L'ont veu, si dient entre aus:
Qui est or, font-il, ces chevaus,
Et ces charrettes à qui sont,
Qui viennent par dessus cel pont?
Je ne sai qui, ce dist Guillaume,
Ne ne sçai, ce dit Aliaume.
Quant Reniers vit qu'il sont si près,
Si lor dist mout estes engrés
De savoir à qui eles sont,
Par celui Dieu qui fist cest mont,
Moies sont, & ce qui est ens,
Ja nuns de vous n'en soit dolans,
Merci Dieu, bien vous puis paier,
Ne vous en estuet ja douter.
Si vous dirai pour chose voire,
Je fui à Troies à la foire,

Quant j'oi ma besoigne atornée,
Et je fui à la retornée,
Adonc me souvint de Mabille,
Une garçe de ceste ville
Que je soel amer par amors,
Mais or va la chose à rebors.
Or escoutez come il avint,
Quant de Mabille me souvint,
Si alai en la halle d'Ipre,
Robe de pers, n'a tele en Chipre,
Achetai à la pautonniere,
Puis quis à vendre une aumoniere
Plaine de sen, si la trouvai,
Achetai l'ai, encor en ai.
Quant j'oi fet ce, si ma voie ting
Droit ou mes charrettes m'en ving,
Illec mon palefroi laissai.
Et d'illec je m'en tornai,
Et vesti une poure cote
Où il ot maint haligote,

Lors m'apenſai de bele guile,
Par nuit m'en entrai en la ville,
A l'oſtel Mabille tout droit,
Semblant feis que j'euſſe froit,
J'entrai ens, quant ele me vit
Mal veſtu, & je li oi dit
Qu'à Troïes eſtoie eſſilliez,
Et elle vit que fus ſoilliez,
Hors de ſon oſtel me chaça,
Je m'en iſſi, & m'en ving ça.
Là où j'eſtoie coneus,
Merçi Dieu, fui bien receus;
Mais la robe que je avoie
Pour lui quiſe eſt encor moie,
La Dame de céans l'aura,
Je cuit que bon gré m'en ſaura.
Quant la Dame ot ce mot oï,
Mout durement s'en esjoï.
Sire, fet-ele, ahãn, ahan,
Or avez trové le ſen

Que vos avoie demandé
Que l'avez trové en nom Dé.
Cel jour fist li borjois grant feste.
Seignor, vos qui estes de gestes,
Qui cuers avez legiers & fols,
Se vos volez croire mon los,
Chascun de vos i prendra garde.
Fox est li home qui croit musarde,
Car s'aviez autant d'avoir
Come li Rois de France porvoir,
Se l'eussiez abandonné,
Et à vostre garce donné,
Et ele vous veoit au desous,
Plus vil vous auroit qu'un grous.
Qu'il n'i a amor ne fiance,
Fous est qui lor tient aliance,
Et qui lor depart rien dou sien,
Encor a-on fabliau dou sen.
Ci poez aprendre & oïr
C'on ne peut de garce joïr

Ne au demain, ne au matin,
Vez cy de mon fabel la fin.
Jehans li Galois d'Aubepierre
Nous diſt, ſi com la fuelle d'yerre
Se tient freſche, novelle & vers,
Eſt li cuers de la fame overs,
Toutes pour ome decevoir,
Por ce eſt fous, ce ſaciez de voir,
Li hons qui a bone moillier,
Quant il aillors ſe va ſoillier
Aus foles garſes trichereſſes,
Qui plus que chas ſont lechereſſes,
Où il n'a vérité ne foi,
Amour, ne loiauté ne foi.
Et quant de l'ome ont fait lor preu,
Miex l'ameroient enmi un feu,
Que ne feroient delez aus,
Si en ſont avenus maint maus.

Explicit.

DOU LOU ET DE L'OUE.

D'Un leu raconte ſans gabois
Qui famine chaça d'un bois,
Et ala querre ſa paſture ;
Lez un meſnil par aventure
Trouva un ſouc d'oues paiſſant :
Celle part vient le col baiſſant,
Arriere le ſouc en attaint une,
Qui n'eſtoit pas de la commune,
Aus dens l'aert quant l'a atainte.
Mais ne l'a mie ſi eſtrainte,
Qu'au bois ne l'enporte toute vive.
Ah ! fet loue, laſſe chetive,
Com fui née de plus male eure,
Que ma compaigne qui demeure.
Il n'en ia nule remeſe
Ne ſoit roſtie lez la breze

D'aigret confite & de vinaigre,
Il n'en i a nule ſi maigre
Ne ſoit miſe par eſcuelle.
De ſons, de notes de viele
Seront tuit li morſel conduit,
Et je morrai ci ſans deduit,
Ja n'i aura feſte ne joie.
En non Dieu, diſt li leus, dame oie,
Nous chanterons puiſqu'il vous ſiet;
Sor les piez derriere s'aſſiet,
En ſa goule bouta ſa poue,
A huller priſt, & quant dame oue
Se ſenti des dens alaſchie,
Dont ſouffert ot ſi grant haſchie,
Sagement trait à li ſon col,
Si a bien regardé ſon vol,
Sor un cheſne a ſon cors gari.
Es vos le leu ſi eſmarri,
Si esbahi & ſi plain d'ire,
Que pour pou ſa pel ne dechire,

Quant il voit qu'il a l'oue perdue,
De mautalent li cors li ſue,
Quant ne ſe puet vengier aillors.
En reprovier a dit li lous,
Mal chanter fait devant mengier,
Je l'ai ore comparé chier.
Lors ſe pourpenſe qu'il fera,
Et diſt encore retournera
Arriere aus oues hors du bois.
Lors s'en iſſit tout demanois,
Une en trouva qui paiſſoit ſeule
Aus chans ; ſi la priſt en ſa gueule,
Si l'enporta au bois fuiant,
Là la menja tout maintenant,
Ains qu'il chantat l'a dévorée,
Sa pance en a bien ſaoulée.
Quant mengié ot à grant plenté,
Lors dit, c'orains avoit chanté
Devant mengier, ſi fiſt que fols,
L'oue en perdit à tout les os,

Et diſt jamais ne chantera
Devant que il mengié aura;
Quant il aura mengié aſſez,
Lors chantera s'il n'eſt laſſez.

Ce nous diſt li lous lozengier
Dehait chanter devant mengier.
Encore en tiennent la couſtume
Du leu, tuit li vilain enfrume
De la coutume vile & orde,
Où tout li plus du mont s'accorde.
Li plus du mont neque li lous
N'eſt liez devant qu'il ſoit ſaouls,
La couſtume au leu tienent tuit,
Ne ſavons faire nul deduit,
Devant que nous ſoions tuit plain,
Ci faut du leu tout main à main.

Explicit.

DE L'ASNE ET DU CHIEN.

De l'asne & d'un chien sans targier
Vous vueil un fabel comencier,
Qui en une maison manoient,
Et entre aux deux moult estrivoient,
Et tenoient chascun jor conte.
Li chiens dist qu'il a plus de honte,
Li asne dist qu'il a plus de paine,
Et travail en une semaine
Que li chiens n'en ait en un an.
Li chiens dist qu'il a plus d'ahan
Et plus de paine que il n'a,
Et s'il veut il li gagera.
Dist li asne, & je à ti,
G'i meterai un parisi,
Et dist li chiens & je l'otroi:
Or me conte donc ton anoi,

Et je te conterai le mien.
Bien pues dire que tu n'as rien ,
Volentiers voir le te, dirai ,
Et voiant tos le conterai.
Tu ſcs moult bien certainement,
Au molin vois & vieng ſovent
Carchiez de blé & de farine ,
Souvent me carche l'en l'eſchine ,
Point & peteille , & fiert toz dis ,
Trop ai d'ahan , biau dous amis ,
Et quant je revieng en meſon ,
Si ai petite livroiſon.
Et lendemain revois au bos ,
Si me recarche l'en le dos ,
Que por un poi ne chié tout plat:
C'eſt la ſomme qui l'aſne abat ,
Et puis me ramaine batant ,
Et d'un aguillon petillant ,
Et me fait par force troter ,
Quant je doi en la ville entrer ,

Et nous paſſons parmi la rue,
Lors li vient encontre ſa drue.
Donez-moi, dit-elle, à ardoir,
Volentiers diſt li garçons voir,
Lors li donne le ſommeçon,
Dont il m'a fet tel deſreſon.
Por ce que s'amie le voit,
Me fiert trois cops plus qu'il ne doit;
Et me fait un tel ſaut ſaillir,
Qu'en la terre me fait flatir,
Et me debat, & fiert & froiſſe,
Moult ai de honte & d'angoiſſe.
Sans contredit & ſans eſſoine
Me prent chaſcun en ſa ſeſone.
Or me raconte ton afere,
Et ton anui & ton contrere.
Volentiers voir, ce diſt li chiens,
Que ce ne ſeroit mie biens,
Puiſque tu m'as conté le tien,
Que je te celaiſſe le mien.

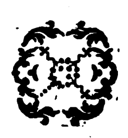
Amis, se tu fais ton labor,
Tu le dois fere chacun jor,
Et si te gis en toit couvert,
Mes saches tu bien en apert,
Miex vaut un poi de garison,
Quant l'en la prent dedens meson,
Que il ne fait la hors dis tans,
Il fet trop mal gesir aus chans.
Tu vois que quant l'en va couchier,
Que l'en me fet la hors chacier
A la gelée & au fort vent,
Que j'ai moult grant anui sovent,
Si me convient garder l'ostel
Et tout l'avoir & le chastel.
Quant ce vient que larons viennent
Qui entor nostre ostel se tiennent,
Je mets pour cels de la meson
Le mien cors trestout abandon,
Et si reçoif mainte colée,
Souvent de coutel & d'espée,

Et de chaillous parmi les coſtes,
Souvent ai-je de ſi ſes oſtes,
Ne ſuis pas aiſe tout ades,
Mes tu gis là dedens en pés.
Et quant ce vient la matinée,
Que noſtre meſnie eſt levée,
Il œuvrent l'huis & je entre ens,
Mes il n'a ſi chetif leens
Qui ne die vis ça vis la,
Autreſi com or i perra.
Volentiers preiſſe aucun bien,
Mes à ce ne beent-il rien :
Et quant je voi la Dame aller
A la huche por deffermer,
Je vois après, & ſi couete
Pour avoir aucune choſette,
Lors ſi me gete une cronſtelle
Qui eſt plus dure d'une aſtelle,
Si qu'à paine la puis mengier.
Et quant nos gens vont au monſtier,

Que par force en estuet issir
Un vent défors qui fet puir,
Si que ma Dame le sent primes,
Ou espoir mes Sires meismes.
He Diex, dist-il, quel vent a ci?
Par foi nous somes tuit honi.
Fi, dist li autres, trahi somes,
Ce n'est pas vins que nous buvomes,
Pour le cuerbieu, qui nous honist?
Adonc chascun s'en escondit.
Lors dist li uns que mal jor ait,
Par le cuerbieu, ça cil chien fait.
Lors fui batus & ledengiez,
Et dehurtez & descachiez.
Adonc revient la chambriere
Qui d'un baston me chace arriere,
Assez me fet & honte & let,
Por ce que li siens cus a fet.
Honis soit ore li siens cus,
Quant por sa vesse fui batus

Et chaciez hors par estavoir :
Or ses tu bien se je dis voir
Oil voir, li asnes respont,
Grant mal & grant anui te font;
Plus as d'anui, je le te di,
Conquesté as le parisi,
Et tu l'auras tout maintenant,
Lors li baille moult doucement.

Explicit.



UNE FEMME POUR CENT HOMMES.

EN ung chaſtel ſor mer eſtoient
Cent Chevaliers qui là manoient,
Pour aus & le païs deffendre,
Pour que nus ne les pouïſt prendre.
Chaſcun jor aſſaut lor livroient
Sarrazin qui Deu ne creoient.
Par acort furent treves míſes
Entre les parties & priſes
Tant que chaſcun à lonc ſejour
Retorna & fiſt ſon labour. 15
Li chaſtiàx eſtoit biax & gens,
Mais aſſis eſtoit loing de gens ;
Deux fames entrax tous avoient
Qui pour aus birer les ſervoient ;

Aſſez eſtient de bel atour
Qui plus plus, pui miex à ſon tour,
D'eles feſoient lor volenté
Chaſcuns, & à cele plenté,
Et ſa & la, ce eſt la ſomme,
Come fame puet miex ſervir home.
Ainſi furent par moult lonc tems,
Tant qu'entre aus orent un contens
Por les fames, ce m'eſt avis ;
Car caſcun d'aus à ſon devis
Les vouloit avoir à ſon tour,
Sans fere as autres nul retour.
Quant les fames ſorent la noiſe
N'i a cele ne s'en envoiſe,
Car chaſcune en cuide bien faire
Son preu par li, & tous atraire,
Chaſcune en ot au cuer grant joie,
Dame furent come rat en moie.
Li plus ſages ſe pourpenſerent,
Et ainſi le contens oſterent,

Que chaſcune d'elles par rente,
Serviroit Chevaliers cinquante;
Ne nus ne pourroit par juſtice
Faire à l'autre préjudice;
Einſis cil & celes enſanble
S'acorderent ſi com moi ſemble.
Einſis furent bien longuement,
Tant qu'il avint, ne ſai coment,
Que les trues furent rompues,
Et les guerres ſont revenues,
Et li aſſaus eſt revenus
Des Sarrazins & fort tenus,
Et li Chevalier dou chaſtel
S'adouberent & bien & bel,
Qui grant talent avient de batre
Les meſcreans par bien combatre,
Yſſus ſont fors à oſt bennie
Toute la noble compaignie,
Mais que deux Chevaliers qui jurent
Au lit, por ce que blecié furent:

Li un avoit le col plaiſſié,
Et li autres le bras briſié;
Eſté avoient au tournoi
Où pris avoient ce bon oi.
Cil au bras bien ſe contenoit,
L'autre point ne ſe ſouſtenoit,
Car dou mal le convint mourir,
Et de ce ſiecle defenir.
Eſvos le grant aſſaut repris
Contre nos Chevaliers de pris,
Moult fu fors li abateis
Des meſcreans, & li fereis,
Bien eſtoient quinze miliers
Sarrazin, Perſans & Eſclers.
Ainſi avint que Dex le vot
C'une cité pres d'anqi ot,
Où avoit Creſtiens en truage
Des Sarrazins, & en ſervage,
Qu'oirent dire la nouvelle
Que des Chreſtiens la rouelle,

Aloit à grant perdition,
Se d'ax n'avoient ſubvencion;
Il s'arment, & aidier lor vont;
Les Sarrazin deſconfit ont,
Tant chapelerent, & tant ferirent;
Que les Sarrazin deſconfirent;
Chaſcuns en fu manans & riches,
Se il ne fu trop fox & nices,
En la cité alerent prendre
L'avoir, & les Sarrazin pendre;
Et pres d'uit jors i ſejornerent,
Pour ce que moult travillié ierent.
De ciax ci illuec vous lairai.
Dou Chevalier blecié dirai,
Qu'avoit eu le bras briſié,
Forment l'en a au cuer peſé,
Qu'il n'a eſté en la bataille
Avecques les autres ſans faille,
Car dou chaſtel vit vraiement
La fin & l'encomancement.

L'autre fame, non pas la ſoe,
S'en vint vers li, faiſant la roe,
Et bien ſavoit de ſa compaigne
Qu'ele eſtoit en autre beſoigne,
En deoevant l'arraiſonna,
Et ſoutillement l'ocoiſonna,
Com cele qu'ot mis s'eſtudie,
Pour qu'il feiſt de li s'amie,
Tant fiſt cele, tant l'aſproia,
Que li Chevaliers la proia,
Et as mains la traiſt ſor ſon lit,
Et en vot faire ſon delit.
Cele li cort à la poitrine,
Et ſa face li eſgratine,
Et li diſt Chevalliers fallis,
Ja de moi n'arez vos delis,
Tant come vive la voſtre amie.
En vos n'a loiauté demie,
Vos ne devez, bien dire l'oſe,
Moi requerir de tele choſe,

Vos i avez-vo fairement.
Et cil li respondit briement,
Qui fu sourpris de ses paroles,
Decevans, atraiant & moles,
Ou mourir t'estuet maintenant,
Ou faire mon comandement.
Miex ain mourir, se morir doi,
Que por vos face tel desroi
Contre ceas à cui sui donée,
Qui m'ont de lor amor douée,
Ja non ferai, coment qu'il praigne,
Vos le diriez à ma compaigne.
Ainsi au Chevalier argue,
Dont la prent, & en lit la rue,
Et en vot faire son plaisir.
De ce vos povez bien taisir,
Que ja à ce ne me menrois,
Que vo talent de moi façois,
Fait cele, se n'est en tele guise,
Que ma compeigne soit ocise,

Qu'en li n'a point de loiauté,
Ne je ne pris riens sa bonté ;
Tant l'a cele forment despite
Par les paroles qu'ele a dite,
Que li Chevaliers li otroie.
Or faites dont que je le voie.
Li Chevaliers va cele querre
Des quarriax la rue à terre,
Et cele chiet morte pasmée,
Come cele qui fu acourée.
Lendemain si compaignon vindrent,
Et lor parlement à li tindrent,
Où lor soignans alée estoit.
Cil lor respont qu'il ne savoit.
Tant la quistrent, & tant alerent,
Qu'en fosse morte la trouverent,
Dont li demandent l'ocoison,
Porcoi morut, par tel raison.
Li Chevaliers conté lor a,
Coment la fame l'argua,

A faire einsis l'occision,
Le fait & la narration,
Lors li a conté, ce est sa somme:
Li Chevalier furent prodome,
Lor compaignon pas ne tuerent.
Adonc la fame entrax hucherent,
Pour qu'avoit fait tel murtre faire,
Et sa compaigne einsis desfaire.
Cele respont je vos dirai,
Que ja d'un mot n'en mentirai.
Dou deuil que de ma compeigne avoie,
Pour ce c'on lui faisoit plus joie
Qu'à moi, si come il me sembloit,
Et de vos miex amée estoit,
Pour soupeçon de jalousie,
Par haine traicte & d'envie,
Por ce la haïoie si forment,
Qu'il ne me chaut de quel torment
Desormais morir me faciez;
Mais se respiter me voliez,

Ce que nous deux fere souliens
Feroie, ja n'en faudroit riens.
Li Chevalier l'ont respitie
Que ne fu pas à mort jugie,
Moult se pena d'aus bien servir,
Pour que lor gré puit desservir.
Tant fist, qu'aussi bien les servoit,
Com lors quant deux en i avoit,
Ne ne se vont apercevant,
De deffaut nul neque devant.
Ainsi fust par ceste aventure
Délivrée de mort obscure.
Des Chevaliers fu si privée,
Que ses services lor agrée,
Onc ne recrut de lor amor
Ne tost, ne tart, ne nuit, ne jor,
Ains lor livroit assez estor,
Car chascun l'avoit à son tor.

Explicit.

DOU PET AU VILAIN.

Par RUTEBEUF.

EN Paradis l'espiritable.
Ont grant part la gent charitable,
Mais cil qu'en aus n'ont vérité,
Ne bien, ne pais, ne charité,
Si ont failli à celle joie
Que ne cuit que ja nus en joie,
S'il n'a en li pitié humaine.
Ce di je pour la gent vilaine,
C'onques n'amerent Clers ne Prestre,
Si ne croi pas que Diex lor prestre
En Paradis ne leu ne place.
Onques à Jhesu Crist ne place
Que vilain ait herbergerie
Avec le Fil sainte Marie;

Car il n'est raison ne droiture,
Ce trovons nos en escriture;
Paradis ne puent avoir
Pour deniers ne pour autre avoir,
Et à enfer r'ont-il failli,
Dont li maufez sont maubailli,
Si orrois par quel mesprison,
Il perdirent celle prison.
Ja dis fu un vilains enfers;
Appareillez estoit enfers,
Pour l'ame au vilain recevoir,
Ice vou di je bien por voir,
Un Deables i est venus,
Par cui li drois est maintenus;
Un sac de cuir au cul li pent.
Maintenant que leans descent,
Que li maufez cuide sans faille
Que l'ame par le cul en saille.
Mais li vilains pour garison
Avoit ce soir prise poison;

Tant ot mengié de buef aus aus,
Et dou gras hume qui fu chaus,
Que la pance ne fu pas mole,
Ains li tend com corde à citole,
N'a mais conté qu'en soit peris,
Car si puet poirre il est garis;
A cest effort forment s'efforce,
A cest effort met-il sa force,
Tant s'efforce, tant s'esvertue,
Tant se torne, tant se remue,
C'un pet en saut qui se desroie,
Le sac emplist, & cil le loie,
Que li maufés par penitence
Li ot aus piez folé la pance;
Et en dit bien en reprovier,
Qui trop estraint fait chier.
Tant ala qu'il vint à la porte,
A tout le pet c'ou sac aporte,
En enfer jette & sac & tout,
Et li pez en failli about.

Eſtes vous chaſcun des maufez
Mautalenti & eſchauffez,
Et maudient l'ame au vilain;
Chapitre tindrent lendemain,
Et s'accordent à tel acort,
Que jamais nus ame n'aport,
Qui de vilain ſera iſſue,
Ne puet eſtre qu'elle ne pue,
Ainſint s'accorderent jadis,
Qu'à enfer ne en Paradis,
Ne puet entrer vilain ſans doute,
Or avez la raiſon toute.

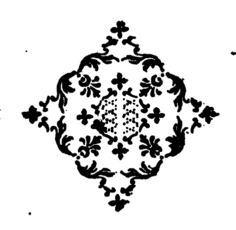
Rutebuef ne ſe ſet entremettre,
Où l'en puiſt ame à vilain mettre,
Qu'elle a failli à ces deux regnes,
Or voit chanter avec les raines,
Que c'eſt le mieudre qu'il i voie,
Où elle teigne droite ſa voie,

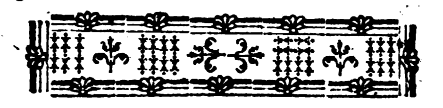
Pour sa penitence aleger,
En la terre au pere Audiger, *
C'est en la terre de Cocusse,
Où Audigiers chie en s'aumusse. 76

Explicit.

---

* C'étoit un Auteur du treiziéme Siécle, qui a fait une Piéce de Poësie sur la merde.





C'EST LI TESTAMENT DE L'ASNE.

Par RUTEBEUF.

QUI vuet au ſiécle à honeur vivre,
Et la vie de ſeux enſuyre,
Qui beent à avoir chevance,
Mout trueve au ſiecle nuiſance,
Qu'il at mediſans davantage,
Qui de legier li font damage,
Et ſi eſt tous plains d'envieux;
Ja n'iert tant biaux ne gracieux,
Se dix en ſont chiez lui aſſis,
Des meſdiſans i aura ſix,
Et d'envieux i aura nuef.

Par derrier ne priſent un oes,
Et par devant li font teil feſte,
Chaſcuns l'encline de la teſte.
Coument n'aront de lui envie
Cil qui n'amandent de ſa vie;
Quant cil l'ont qui ſont de ſa table
Qui ne li ſont ferm ne metable,*
Ce ne puet eſtre, c'eſt la voire.
Je le vos di por un Provoire,
Qui avoit une bone Egliſe,
Si ot toute s'entente miſe
A lui chevir & faire avoir,
A ce ot tornei ſon ſavoir,
Aſſeiz ot robes & deniers,
Et de bleif toz plains ces greniers
Que li Preſtres ſavoit bien vendre,
Et pour la vendue à attendre

* metable. Il faut lire eſtable ; c'eſt une faute dans le Mſ.

De Paques à la ſaint Remi,
Et ſi n'euſt ſi boen ami,
Qui en peuſt riens née traire,
S'om ne li fait à force faire.
Un aſne avoit en ſa maiſon,
Mais teil aſne ne vit mais hom,
Qui vint ans entiers le ſervi;
Mais ne ſai s'onques teil ſerf vi.
Li aſne morut de viellesce,
Qui mout aida à la richeſce,
Tant tint li Preſtres ſon cors chier;
C'onque nou laiſſaſt acorchier,
Et l'enfoï ou ſemetiere;
Ici lairai ceſte matiere.
L'Eveſques ert d'autre maniere;
Quar covoiteux & eſchars n'iere;
Mais cortois & bien afaitiez.
Que cil fuſt jai bien deshaitiez,
Et veiſt preudome venir,
Nuns nel peuſt el lit tenir.

Compeignie de boens Crestiens
Estoit ces droiz fisiciens ,
Tousjors estoit plainne sa sale.
Sa maignie n'estoit pas male ;
Mais quanque li Sires voloit ,
Nuns de ces sers ne s'en doloit ;
Cil ot mueble ce fut de dete ,
Car qui trop despent , il s'endete.

Un jour grant compaignie avoit
Li preudons , qui toz biens savoit ,
Si parla l'en de ces Clers riches ,
Et des Prestres avers & chiches ,
Qui ne font bontei ne honour
A Evesque ne à Seignour ;
Cil Prestres i fut emputeiz ,
Qui tant fut riches & monteiz ,
Ausi bien fut sa vie dite
C'on c'il a veissent escrite ,
Et li dona l'en plus d'avoir
Que troi n'em peussent avoir ,

Car hom dit trop plus de la chose,
Que on n'i trueve à la parclose.
Ancor a-t-il teil choze faite,
Dont grant monoie seroit traite,
S'estoit qui la meist avant,
Fait cil qui vuet servir devant,
Et c'en devroit grant guerredon.
Et qu'a-il fait, dit li preudon?
Il at pis fait c'un Beduyn,
Qu'il at son asne Bauduyn
Mis en la terre beneoite:
Sa vie soit la maleoite,
Fait l'Evesques, se ce est voir,
Honis soit-il, & ses avoirs.
Gautiers faites le nos semondre,
Si orrons le Prestre respondre,
A ce que Robert li mest seur,
Et je di, se Dex me secourre,
Se c'est voir, j'en aurai l'amende;
Je vos otroi que l'en me pande,

Se cę eſt voir que j'ai contei,
Si ne vos fiſt onques bontei.
Il fut ſemons, li Preſtres vient,
Venuz eſt, reſpondre convient
A ſon Eveſques de ceſt quas,
Dont li Preſtres doit eſtre quas
Faux, deſleaux, deu anemis,
Où aveiz vos voſtre aſne mis?
Diſt l'Eſveſques, mout aveiz fait
A ſainte Egliſe grant meſfait,
Onques mais nuns ſi grant n'oï,
Qui aveiz voſtre aſne enfoï,
Là où on met gent creſtienne.
Par Marie Egyptienne,
C'il puet eſtre choſe provée,
Ne par la bone gent trovée,
Je vos ferai metre en priſon,
C'onques n'oy teil meſpriſon.
Dit li Preſtres, biax tres-dolz Sire,
Toute parole ſe lait dire;

Mais je demant jor de conſeil,
Qu'il eſt droiz que je me conſeil
De ceſte choſe c'il vos plait,
Non pas que je bée en plait.
Je wel bien le conſeil aiez,
Mais ne me tieng pas apaies
De ceſte choze c'ele eſt voire,
Si ce ne fait pas à croire.

Lors ſe part li Veſques dou Preſtre,
Qui ne tient pas le fait à feſte,
Li Preſtre ne s'eſmaie mie,
Qu'il ſet bien qu'il a bone amie,
C'eſt ſa borce qui ne li faut
Por amende ne por deffaut.

Queque foz dort & termes vient,
Li terme vint, & cil * revient,
Vingt livres en une corroie,
Tous ſes & de bonne monoie

* Le Preſtre.

Aporta li Prestres o soi,
N'a garde qu'il ait fain ne soi.
Quant l'Esvesques le voit venir,
De parleir ne se pot tenir.
Prestres, consoil aveiz eu,
Qui aveiz vostre sens beu?
Sires conseil oi-ge sans faille,
Mais à consoil n'afiert bataille,
Ne vos en devez mervillier,
Qu'à consoil doit-on concillier,
Sire vos weil ma conscience,
Et s'il i afiert penitence,
Ou soit d'avoirs, ou soit de cors,
Adons si me corrigiez lors.
L'Evesque si de li s'aprouche,
Que parleir i pout bouche à bouche,
Et li Prestres lieve la chiere,
Qui lors n'out pas monoie chiere,
Desoz sa chape tint l'argent,
Ne l'osat montreir pour la gent,

Encon-

Encontillant conta ſon conte.
Sire, ſi n'afiert plus lonc conte.
Mes aſnes at lonc tans veſcu,
Mout avoie en li boen eſcu,
Il m'at ſervi & volentiers,
Moult loiaument vingt ans entiers,
Se je ne ſoie de Dieu aſſoux,
Chaſcun an gaaignoit vingt ſols,
Tant qu'il ot eſpargnié vingt livres,
Pour ce qu'il ſoit d'enfer delivres,
Les vos baille en ſon teſtament.
Et diſt l'Eſveſques, Diex l'ament,
Et ſi li pardoint ſes meffais,
Et toz les pechiez qu'il at fais.
Enſi con vos aveiz oy,
Dou riches Preſtres s'esjoy,
L'Eveſque por ce qu'il meſprit
A bontei faire li apriſt.
RUTEBUES nos diſt & enſeigne,
Qui deniers porte à ſa beſoigne,

Ne doit douteir mauvais lyens,
Li asnes remest Crestiens.
A tant la rime vos en lais,
Qu'il paiat bien & bel son lais.

Explicit.

CI COMMENCE LI DIZ DE FREIRE DENISE CORDELIER.

Par RUTEBEUF.

LI abis ne fait pas l'Ermite;
S'uns hom en hermitage habite,
C'il est de poures draz vestus,
Je ne pris mie deux festus,
Son habit ne sa vesteure,
C'il ne maine vie aussi pure
Comme ses habis nous demoustre.
Mais maintes gens font bele moustre,

Et merveilleux ſemblant qu'il vaillent;
Il ſemblent les aubres qui faillent,
Qui furent trop bel au florir,
Bien dovroient teil gent morir
Vilainement & à grant honte.
Un proverbe dit & raconte
Que tout n'eſt pas or c'on voit luire;
Por ce m'eſtuet ainz que je muire,
Faire un flabel d'une aventure
De la plus bele criature
Que hom puiſſe troveir ne querre
De Paris juſqu'en Aingleterre:
Vous dirai coument il avint.
Grans gentilshomes plus de vint
L'avoient à fame requiſe;
Mais ne voloit en nule guiſe
Avoir ordre de mariage,
Ainz ot fait de ſon pucelage
Veu à Deu & à Notre Dame.
La pucele fu gentiz fame,

Chevaliers ot eſtei ſes peires,
Meire avoit, mais n'ot ſuer ne frere.
Moult s'entramoient ce me ſemble
La pucele & ſa mere encemble,
Frere meneur laians hantoient,
Tuit cil qui par illec paſſoient.
Or avint c'uns en i hanta,
Que la Damoiſelle enchanta;
Si vos dirai en queile maniere.
La pucele li fiſt proiere
Que il ſa meire requeiſt
Qu'en religion la meiſt;
Et il li diſt, ma douce amie,
Se meneir voliez la vie
Saint Franſois, ſi com nos faiſon,
Vos ne porriez par raiſon
Faillir que vos ne fuſſiez ſainte.
Et cele qui fu ja atainte
Et conquiſe, & mate, & vaincue,
Si toſt com ele ot entendue

La raiſon dou Frere meneur,
Si diſt, ce Dieux me doint honeur,
Si grant joie avoir ne porroie
De nule riens come j'auroie,
Ce de voſtre ordre pooie eſtre,
A bone heure me fiſt Dieux neitre,
Se g'i pooie eſtre rendue.
Quant li frere ot entendue
La parole à la Damoiſele,
Si li at dit gentilz pucele,
Si me doint Dieux s'amour avoir,
Se de voir pooie ſavoir
Qu'en noſtre Ordre entrer vouſiſſiez,
Et que ſenz fauceir peuſſiez
Gardeir voſtre virginitei,
Sachiez de fine veritei,
Qu'en noſtre bienfait vos mettroie.
Et la pucele li otroie
Qu'ele gardera ſon pucelage
Treſtoz les jors de ſon eage :

Et cil maintenant la refut,
Par sa guile cele desut,
Qui à barat n'i entendi,
Desus s'arme li deffendi
Que riens son conseil ne deist;
Mais si celeement feist
Copeir ses beles treces blondes,
Que ja ne le seust li mondes,
Et feist faire estanceure,
Et preist teile vestéure,
Come à jone home convanroit,
Et qu'en teil guise venist droit
En un leu où il ert Custodes.
Cil qui estoit plus fel qu'Erodes,
S'en part atant, & li mist terme,
Et cele a ploré mainte larme,
Quant de li departir le voit.
Cil qui la glose li devoit
Faire entendre de sa leson
La mist en male soupeson.

Male mort le preigne & ocie !
Cele tint tout à prophecie,
Quan que cil li a ſermonei,
Cele a ſon cuer à Dieu donei,
Cil r'a fait dou ſien à teil don,
Qui bien l'en rendra guerredon.
Moult par eſt contraire ſa pence
Au boen penſei ou cele pence,
Moult eſt lor pencée contraire,
Car cele pence à li retraire,
Et oſteir de l'orgueil dou monde.
Et cil qui en pechié ſoronde,
Qui toz art dou feu de luxure,
A mis ſa pencée & ſa cure
En la pucele acompaignier,
Au baig où il ſe doit baignier,
Qu'il s'ardra, ce Dieux n'en pence,
Que ja ne li fera deffence,
Ne ne li ſaura contredire
Choſe que il li vueille dire.

A ce va li Freres penſant,
Et ces compains en treſpaſſant,
Qui c'esbahit qu'il ne parole,
Li a dit ceſte parole.
Ou penceiz-vos, frere Symon?
Je pens, fait-il, à un ſermon,
Au meilleur où je penſaſſe onques.
Et cil a dit, or pencez donques.
Frere Symons ne puet deffence
Troveir en ſon cuer, qu'il ne pence
A la pucele qui demeure,
Et cele deſirre mout l'eure
Qu'ele ſoit ceinte de la corde:
Sa leçon en ſon cuer recorde
Que li Freres li ot donée,
Dedens tiers jors s'en eſt emblée
De la mere qui la porta,
Qui forment s'en deſconforta.
Moult fu à mal aiſe la mere,
Qui ne ſavoit où ſa fille ere,

Grant doleur en ſon cuer demaine
Treſtoz les jors de la ſemaine,
En plorant regrette ſa fille.
Mais celle n'i donne une bille,
Ains pence de l'i eſloignier :
Ces biaus crins a fait recoignier,
Come vallez fu eſtauciée,
Et fu de boens houziaus chauciée,
Et de robe à home veſtue,
Qui eſtoit par devant fendue,
Pointe devant, pointe derriere,
Et vint en icele maniere,
Là où cil li ot terme mis,
Li Freres, cui les anemis
Contraint, & ſemons, & argue,
Out grant joie de ſa venue,
En l'Ordre la fiſt reſouvoir,
Bien ſot ſes Freres deſouvoir
La robe de l'Ordre li done,
Et li fiſt faire grant corone,

Puis la fist au moutier venir,
Bel & bien s'i sot contenir,
Et en cloſtre & dedens montier,
Et ele ſot tot ſon ſautier;
Et fu bien à chanteir apriſe,
O les Freres chante à l'Eſgliſe,
Moult bel & mout cortoiſement,
Moult ſe contint honeſtement.
Or out Damoiſelle Deniſe,
Qu'anqu'ele vot à ſa deviſe,
Onques ſon non ne li muerent,
Frere Deniſe l'apelerent.

Que vos iroige dizant;
Frere Symons fiſt vers li tant
Qu'il fiſt de li tous ces aviaux,
Et li apriſt ces geux noviaux,
Si que nuns nez s'en aperſut:
Par ſa contenance deſut
Tous ſes Freres. Frere Deniſe
Cortois fu & de grant ſerviſe,

Frere Deniſe mout amerent,
Tuit li Frere qui laians erent;
Mais plus l'amoit frere Symons,
Sovent ſe mettoit és limons,
Com cil qui n'en ert pas retrais,
Et il c'i amoit mieuls qu'eſtrais:
Moult ot en li boen limonier.
Vie menoit de pautonier,
Et ot guerpi cele d'Apoſtre,
Et cele apriſt ſa pater noſtre,
Que volentiers la recevoit.
Parmi le païs la menoit,
N'avoit d'autre compaingnon cure,
Tant qu'il avint par aventure
Qu'il vindrent chiez un Chevalier
Qui ot boens vins en ſon ſelier,
Et volentiers lor en dona.
Et la Dame s'abandona
A regardeir frere Deniſe,
Sa chiere & ſon ſemblant aviſe,

Aparſeue s'eſt la Dame
Que frere Deniſe eſtoit fame.
Savoir wet ſe c'eſt voirs ou fable,
Quant on ot levée la table,
La Dame qui bien fu apriſe,
Priſt par la main frere Deniſe;
A ſon Seigneur priſt à ſouzrire,
En ſozriant li diſt : biau Sire,
Aleiz vos la fors esbatre,
Et faiſons deux pars de nos quatre;
Frere Symon o vous meneiz
Frere Denize eſt aſeneiz
De ma confeſſion oïr.
Lors n'ont talent d'eulx esjoïr
Li Cordelier, dedens Pontoiſe
Vouſſiſſent eſtre, moult lor poiſe
Que la Dame de ce parole
Ne ſor plot pas ceſte parole,
Car paour ont de parſovance.
Frere Symon de *li* s'avance,

Puis li dit, quant de li s'apreſſe,
Dame à moi vos ferez confeſſe;
Car cis Freres n'a pas licence
De vos enjoindre penitance.
Et la Dame li dit, biau Sire,
A ceſtui wel mes pechiez dire,
Et de confeſſion parleir.
Lors l'a fait en ſa chambre aleir,
Et puis clot l'uis, & bien le ferme,
O li frere Deniſe enferme;
Puis li a dit : ma douce amie,
Qui vos conſeilla teil folie,
D'entreir en teil religion ?
Si me doint Diex confeſſion,
Quant l'arme dou cors partira,
Que ja pis ne vos en ſera,
Se vos la verité n'en dites;
Si m'aiſt li ſainz eſperites,
Bien vos poeiz-fieir à moi.
E cele qui ot grant eſmoi,

Au mielz qu'el puet, de ce s'escuze,
Mais la Dame la fist concluze,
Par les raisons qu'el li sot rendre,
Si que plus ne s'i pot deffendre :
A genoillons merci li crie,
Jointes mains li requiert & prie,
Qu'el ne li face faire honte,
Trestot de chief en chief li conte,
Com il l'a trait d'enchiez son peire, *
Et puis li conta qui ele ere ;
Si que riens ne li a celei.
La Dame a le Frere apelei,
Puis lui dist, oiant son Seigneur,
Si grant honte, c'onques greigneur
Ne fu mais à nul home dite.
Faux papelars, faux ypocrite,
Fauce vie meneiz & orde,
Qui vos pendroit à vostre corde,

* Il faut lire, meire. L'Auteur dit au commencement qu'elle n'avoit point de pere.

Qui est en tant de leus noée,
Il auroit fait bone jornée.
Teil gent sont bien le siecle pestre;
Qui par desors comblent boen estre;
Et pas dedans sont tuit porri.
La norrice qui vos a norri,
Fist mout mauvese nourreture,
Qui si tres bele créature
Aveiz à si grant honte mise.
Iteiz ordre, par saint Denise,
N'est mie biaus, ne boens, ne gens;
Vos deffendeiz aus jones gens
Et les dances & les quaroles,
Violes, tabours & citoles,
Et toz deduiz de menestreiz.
Or me dites, Sires haut reiz,
Menoit sainz Fransois teil vie?
Bien aveiz honte deservie,
Come faux traitres provez;
Et vos aveiz moult bien trovei.

Qui vos rendra voſtre deſerte.
Lors a une grant huche ouverte,
Por metre le Frere dedens,
Et frere Symons toz adens
Leis la Dame ſe crucefie,
Et li Chevaliers s'umelie,
Qui de franchiſe ot le cuer tendre,
Quant celui vit en croix s'eſtendre,
Suz l'enleva par la main deſtre,
Frere, diſt-il, volez-vos eſtre
De ceſt afaire toz delivres ?
Porchaciez toſt quatre cens livres
A marier la Damoiſelle.
Quant li Freres oït la novele,
Onques n'ot teil joie en ſa vie :
Lors a ſa fiance plevie
Au Chevalier des deniers rendre.
Bien les rendra cens gages vendre.
Auques ſeit où il ſeront pris ;
A tant s'enpart, congié a pris.

La Dame par ſa grant franchiſe,
Retint Damoiſelle Denyſe,
N'onques de riens ne l'effrea;
Mais mout doucement li pria
Qu'ele fuſt treſtoute ſeure,
Que ja de nule créature
Ne ſera ſes ſecreiz ſceu,
Ne qu'ele ait à home geu,
Ains ſera moult bien mariée·
Choiſiſſe en toute la contrée
Celui que mieux avoir vodroit,
Ne mais qu'il ſoit de ſon endroit.
Tant fiſt la Dame envers Deniſe,
Qu'ele l'a en boen penceir miſe;
Ne la ſervi mie de lobes,
Une de ces plus beles robes
Devant ſon lit li aporta,
A ſon pooir la conforta,
Con cele qui ne s'en faint mie;
Et li at dit, ma douce amie,

Ceſte veſtirez vos demain.
Ele meimes de ſa main
La veſt, anſois qu'ele couchaſt,
Ne ſoffriſt qu'autres i touchaſt,
Car priveement voloit faire
Et cortoiſement ſon afaire;
Car ſage Dame & cortoiſe ere.
Priveement manda ſa mere
Deniſe par un ſien meſſage.
Moult ot grant joie en ſon corage,
Quant ele ot ſa fille veue,
Qu'ele cuidoit avoir perdue;
Mais la Dame li fiſt acroire,
Et par droite vérité croire,
Qu'ele ert au filles Dieu rendue,
Et qu'à une autre l'ot tolue,
Qui laians le ſoir l'amena,
Que par pou ne s'enforcena.
Que vos iroi-je diſant,
Ne lor paroles deviſant,

Dou rioteir ſeroit noians;
Mais tant fu Deniſe laians,
Que li denier furent rendu,
Après avoir gaires atendu.
Qu'elle fu à ſon grei aſſenée,
A un Chevalier fu donnée,
Qui l'avoit autrefois requiſe.
Or ot non ma Dame Denize,
Et fu à mout plus grant honeur
Qu'en abit de frere meneur.

Explicit.



CI ENCOUMENCE DE CHARLOT LE JUIF, QUI CHIA EN LA PEL DOU LIEVRE.

Par RUTEBEUF.

QUI meneſtriel vuet engignier,
Mout en porroit mieulz bargignier;
Car mout ſouventes fois avient
Que cil por engignié ſe tient.
Qui meneſtreil engignier cuide,
Et s'en trueve ſa bource vuide,
Ne voi ne lui qui bien en chiée.
Por ce devroit eſtre eſtanchiée
La vilonie com lorfait,
Garſon, & eſcuier, ſorfait,
Et teil qui ne valent deux ciennes.
Por ce le di, qu'à Vicennes

Avint, n'a pas un an entier,
A Guillaume le Penetier.
Cil Guillaumes, dont je vos conte,
Qui eſtoit à Monſeigneur le Conte
De Poitiers, * chaſſoit l'autre jour,
Une heure qu'il eſtoit à ſejour.
Li lievres qui les chiens douta
Moult durement ſe deſrouta,
Aſſeiz foï & longuement,
Et cil le chaſſa durement;
Aſſeiz corut, aſſeiz ala,
Aſſeiz guenchi & ſa & la;
Mais en la fin vo di-ge bien,
Qu'à force le prirent li chien.
Pris fu ſires coars li lievres;
Mais li roncins en ot les fievres,

* Frere du Roi S. Louis, bienfaiteur de l'Auteur de ce Fabliau, comme on voit par pluſieurs de ſes Ouvrages.

Et ſachiez que mais ne les tremble ;
Eſcorchiez en fu ce me cemble.
Or pot cil ſon roncin plòreir,
Et mettre la pel eſſoreir ;
La pel, ſe Diex me doint ſalu,
Couta plus qu'ele ne valu.
Or laiſſerons eſteir la pel,
Qu'il la garda & bien & bel
Juſqu'à ce tens que vos orrois,
Dont de l'oïr vos esjorrois.
Par tout eſt bien choze commune,
Ce ſeit chaſcuns, ce ſeit chaſcune,
Quant un hom fait noces ou feſte,
Où il a gens de bone geſte,
Li meneſtreil, quant il l'entendent,
Qui autre choſe ne demandent,
Vont là, ſoit amont, ſoit aval ;
L'un à pié, l'autres à cheval.
Li couzins Guillaume en fit une,
Des noces qui furent communes,

Où aſſeiz ot de bele gent,
Dont mout lui fut & bel & gent,
Se ne ſai-ge combien i furent;
Aſſeiz mangerent, aſſeiz burent,
Aſſeiz firent & feſte & joie;
Je meiſmes qui i eſtoie
Ne vi piéça ſi bele faire,
Ne qui autant me peuſt plaire.
Se Diex de ces biens me reparte,
N'eſt ſi grant cors qui ne departe;
La bonne gent c'eſt departie,
Chaſcun s'en va vers ſa partie,
Li meneſtreil treſtuit huezei,
S'en vindrent droit à l'eſpouzei,
Nuns n'i fu de parleir laniers;
Doneiz nos, maitres, deniers,
Font cil, qu'il eſt drois & raiſons,
S'ira chacuns en ſa maiſon.
Que vos iroi-je dizans,
Ne me paroles eſloignans.

Chacun ot maitres, nes Challot
Qui n'eſtoit pas moult biaus valloz.
Challos ot à maitre celui
Qui li lievres fiſt teil anui.
Ces lettres li furent eſcrittes,
Bien ſaellées & bien dites,
Ne cuidiez pas que je vos bois.
Challos en eſt venuz au bois,
A Guillaume ces lettres baille,
Guillaumes les reçut ſans faille,
Guillaumes les commence à lire,
Guillaumes li a pris à dire,
Challot, Challot, biauz doulz amis,
Vous eſtes ci à moi tramis
Des noces mon couſin germain;
Mais je croi bien, par ſaint Germain,
Que vos cuït teil choſe doneir,
Que que en doie gronſoneir,
Qui m'a coutei plus de cent ſouz,
Se je ſoie de Dieu aſſous.

Lors a apelei sa maignie,
Qui fu sage & bien enseignie,
La pel d'un lievre roua querre,
Por qui il fist maint pas de terre,
Cil l'aporterent grant aleüre,
Et Guillaumes derechief jure,
Charlot, se Diex me doint sa grace,
Ne se Dieux plus grant bien me face,
Tant me couta com je te di.
Hom n'en auroit pas samedi,
Fait Charlos, autant au marchié,
Et s'en aveiz mainz pas marchié.
Or voi-ge bien que marcheant,
Ne sont pas toz jors bien cheant.
La pel prent que cil li tendi,
Onques graces ne l'en rendi,
Car bien saveiz n'i ot de quoi,
Pencis le veissiez & quoi,
Pensis s'en est issus la fuer,
Et si pense dedens son cuer,

Se il puet, qu'il li vodra rendre,
Et il li vendi bien au rendre.
Porpenceiz c'est que il fera,
Et coment il li rendera :
Por li rendre la felonie,
Fist en la pel la vilonie;
Vos savez bien ce que wet dire.
Arier vint, & li dist, biau Sire,
Se ci a riens, si le preneis.
Or as-tu dit que bien seneiz?
Oil, foi que doi Nostre Dame,
Je cuit c'est la coiffe ma fame,
Ou sa touaille, ou son chapel,
Je ne te donai que la pel.
Lors a boutei sa main dedens;
Eis vos l'escuier qui ot gans,
Qui furent punais & puerri,
Et de l'ouvrage maitre Horri.
Ensi fu deuz fois conchiez
Dou menestreil fu espiez,

Et dou lievre fu mal baillis,
Que ces chevaus l'en fu faillis.
RUTEBUES dit, bien m'en souvient,
Qui barat quiert, baras li vient.

Explicit.

LE CUVIER.

CHASCUNS se veut mes entremettre
De biaus contes en rime mettre :
Mais je m'en sui si entremis,
Que j'en ai un en rime mis,
D'un marcheand qui par la terre,
Alloit marcheandise querre.
  En sa maison laissoit sa fame,
Qui de son ostel estoit Dame,
Il gaaignoit à grant mesaise,
Et ele estoit & bien & aise.

Quant il ert alez gaaigner,
Et ele se faisoit baigner
Avec un Clerc de grant franchise,
Où ele avoit s'entente mise.
Un jour se baignoient andeux,
Si lor en vint un moult grant deuls,
Et tele paor que le mestre
Pour nul avoir ni voussist estre;
Quar si com il s'entretenoient,
Et ensemble se deduisoient,
Et li borgois si s'en repere
De Provins où il ot afere,
Si s'en entre dedens sa cort,
Et la bajasse tost acort
A sa Dame que li Clers tient,
De son Seignor ne li souvient.
Dame, dist-ele, or vous empire,
Quar vez ci, par Dieu, mon Sire,
O luy trois marcheans ensamble:
La Dame l'ot, de paor tremble.

Ele & li Clers sans atargier,
Sont andui failli du cuvier.
Elle failli hors toute nue,
Au plus tost qu'elle pot s'est vestue.
La Dame qui n'estoit pas fole,
L'eue jete desous la sole,
De la chambre, si qu'ele s'encort
Desous la sole en-mi la cort.
El n'ot ou le Clers esloingnier,
Si le muça sous le cuvier.
Et le borgois descent à pié,
Dont ele n'ot pas son cuer lié,
Qu'il est venu à cele fois.
Sire, dist-ele, bien veignois,
Et vous & vostre compaignie,
Dist-ele, mais ne vousist mie,
Que il fust venus à cele eure.
Cil qui not cure de demeure,
Ains s'en veut raler en besoingne,
A sa main une nape en poigne,

Qui à la perce étoit pendue,
Si l'a sor la cuve estendue,
Les autres marcheans apele ;
A sa femme dist, ma suer bele,
Or, ça, fait-il, la soupe en vin,
Quar nos volons mettre à chemin.
Et quant cele ot parler de l'erre,
Au plustost qu'ele pot le va querre,
Quanqu'il veut delivrement,
Moult haoit le demorement.
Mais il ne tenoit de mangier,
Au Clers qui ert sous le cuvier,
Qui ne menoit pas trop grant feste,
Que il luy menjuent sur la teste.
Et li borgois eust corous,
Se il seust le Clers desous ;
Et ele estoit mal assenée,
Qu'elle avoit la cuve empruntée,
Le jor devant à sa voisine.
Cele a apelé sa meschine,

Et li comande que grant erre
Alast leens sa cuve querre,
Fere l'en estuet sa besoingne.
Mais ele ne sot pas l'essoigne,
Ne le Clers qui desous sejorne.
Et la chambriere s'entorne,
Au miex que pot fet son message,
Vostre Dame n'est mie sage,
Fait cele, qui li dist briement,
Ralez li dire vitement,
Que par mon chief trop se meffet,
Je n'ai pas de son cuvier fet.
  Li borgois l'ot n'en fu pas liez,
Dame, fait-il, car li bailliez
Son cuvier, & si en fera,
Et puis si vous le prestera.
Cele les mains au cuvier tient,
Et dist, ne savez qu'il convient
Aux Dames, ne qu'il estuet faire,
Si avez perdu un beau tere;

Car par mon chief que que j'entende,
J'en aurai fait ains que le rende.
Puis a diſt à la chambriere :
Ralez-vous-en, amie chiere,
Et ſi dites à voſtre Dame
Qu'ele n'eſt pas ſi ſage feme,
Par mon chief, come je voudroie eſtre,
Ne ſet pas quel beſoig puet eſtre.
Cele s'en eſt toſt revenue ;
Et quant ſa Dame la veue,
Qu'eſt-ce, fet-ele, tu n'en as mie ?
Non Dame, par le fil Marie,
Ains diſt bien c'onques ne ſeuſtes,
Qu'eſt beſoin, n'onques ne l'euſtes,
Quar ſe tres bien le ſeuſſiez,
Ja haſté ne li euſſiez.

Quant cele ſe fuſt apenſée,
Laſſe, fet-ele, trop ſui haſtée,
Par mon chief ſi ai fait que fole,
Le meſtre le tient de l'eſcole ;

Or poroit ores moult bien eſtre,
Qu'ele a deſous mucié le meſtre.
Oiez de quoi s'eſt pourveue:
Un ribaut vit enmi la rue,
Qui de ſa robe eſtoit deſpris,
Veus gaaigner, diſt-ele, amis?
Oil, Dame, n'en doutés mie.
Va donc, diſt-ele, toſt, & crie,
Le feu ens enmi cele rue,
Et de bien crier t'eſvertue,
L'en le tendra tout afolie,
Et à grande ribauderie,
Puis t'en revien par ma meſon,
De ta paie ferai le don,
Dame, diſt-il, point ne m'eſmaie,
Quar j'aurai bien de vous ma paie,
En mi la voie a pris ſon leu,
A haute voix cria le feu,
De quanqu'il pot à longue alaine,
Auſſi come la vile en fuſt plaine.

Et quant li marcheant l'oïrent,
Treſtuit enſemble au cri ſaillirent,
Et li ribaut d'iluec s'en part,
Si s'enfui de l'autre part,
Moult ſe tiennent à mal bailli,
Quant au ribaut orent ſailli,
Et dient tuit, il eſtoit yvre,
Et la borgoiſe ſe délivre
Du Clerc maintenant l'en envoie,
Et li Clerc ſi aqueut ſa voie,
Qui n'ot cure de plus attendre.
Or puet cele ſon cuvier rendre,
Qui moult a eſté effraée;
Ainſi s'eſt cele délivrée,
Qui moult ſavoit de la chevance,
Quar apris l'avoit de s'enfance,
S'ele n'euſt beſoing eu,
Ele n'aroit jamais ſceu
Le grant beſoing de ſa voiſine,
Tout ainſi cis Fabliaus define.

Explicit.

LE LAY D'ARISTOTE.

De biaus mos conter & retrere
Ne ſe doit-on mie retrere ;
Ains doit-on volentiers entendre
Biaus mos, quar on i puet apprendre
Sens & cortoiſie en l'oïr.
De bien ſe doit-on esjoïr
Li bons, quar c'eſt drois & couſtume,
Et li mauves en font la ſrume
Eſraument que il dire l'oent ;
Auſi com li un le bien loent,
Et vont la bone gent loant
Le deſpiſent li meſdiſant,
Quant il pis ne lor pueent fere,
Quar envie eſt de lor afere
Qu'ele maint tout ades el cuer
A ceus qui ſont mis en tel fuer.

Si me merveil por qoi il poise
Gent felonesse & peu cortoise,
Por quoi metez-vous sor autrui
Vostre meffet & vostre anui,
Ci a trop fol escusement,
Vous pechiez deux fois mortelment,
L'une est de mesdire entremettre,
Et li autre s'est desus metre.
Vostre mesdit, vos vilonie,
Certes c'est cuers de felonie;
De blasmer les crueus felons,
C'on puet apeler guenelons,
Qui retenir n'e se porroient
De mesdire, s'il ne moroient,
Tant i sont mis & afetié.
Or revendrai à mon ditié,
D'une aventure qu'emprise ai,
Dont la matere moult prisai,
Quant je oi la novele oïe,
Qui bien doit estre desploie,

Et dire par rime & retrere
Sans viloinie, & sans retrere ;
Quar œvre ou vilonie cort
Ne doit estre noncié à cort,
Ne jor que vive en mon rimer
Ne quier, de vilonie ouvrer,
Ne le l'empris, ne l'emprendrai,
Ja vilain mot n'entreprendrai
En dit, n'en oevre que je face,
Quar vilonie se desface
Et toutes riens à sa favor,
Ne ja ne me ferai trovor
De rien que voie en mon vivant ;
Quar vilain mot vont amiant ;
Ainz dirai de droit examplere
Chose qui doit valoir & plere,
Sert en leu de fruit & d'espece.
Nous trovons que li Rois de Gresse
Alixandres qui si fu Sire,
Qui à tant Prince mostra s'ire,

Por aus abeſſier & donter
Et por lui croiſtre & amonter,
Ce li fiſt larguece ſa mere,
Qui a toz avers eſt amere,
Et douce à toute large gent,
Que tant come avers aime argent,
Le het larguece à ſouſtenir,
Por ce que biens n'en puet venir.
Li bons Rois de Greſſe & d'Egite,
Avoit deſouz ſes piez ſougite
De novel Ynde la major,
Où ert demorez à ſejor.
Se vous me vouliiez enquerre,
Porqoi demoroit en la terre
Si volentiers, & tenoit qòi,
Bien vos dirai reſon por qoi:
Amors qui tout prent & embrace,
Et tout aert & tout enlace,
L'avoit ja ſi en buies mis,
Qu'il ert devenus fins amis,

Dont il ne ſe repentoit mie ;
Quar il avoit trové amie ,
Si bele c'on pot ſouhaidier ,
N'avoit cure d'aillors plaidier ,
Fors qu'avoec lui manoir & eſtre ,
Bien eſt amours poiſſanz & meſtre ,
Quant du monde le plus poiſſant
Fet ſi humble & obeiſſant ,
Qu'il ne prent nul conroi de lui ,
Ains s'oublie tout por autrui ,
C'eſt droiz qu'amors eſt de tel pris ,
Que puiſqu'ele a un home empris ,
N'i doit-il avoir nul deſroi ,
Qu'autant a amors ſor un Roi
De droit pooir , ce eſt la ſomme ,
Come ſor tout le plus poure home ,
Qui ſoit en Champaigne n'en France ,
Tant eſt ſa ſeignorie franche.
Li Rois avoec s'amie maint ,
S'en parolent maintes & maint ,

De ce que en tel point ſ'afole,
Et que maine vie ſi fole;
Onques d'avoec lui ne ſe muet,
Com cil qui refuſer ne puet:
Moult de ſa gent parler n'en oſent,
Mais par derriere moult l'en choſent.
Quant ſon meſtre Ariſtote l'ot,
Si eſt bien droiz qu'il le deſlot;
Belement à conſeil l'a mis,
Si diſt, mar avez deguerpis
Toz les Barons de vo roiame,
Por l'amor d'une eſtrange fame.
Alixandre li reſpondi,
Tantoſt com dire li oï,
Quantes en i convient-il donques?
Je cuit que cil n'amerent onques,
Qui por fol m'en voudrent clamer
C'on ne puet c'une ſeule amer,
Ne n'en doit par droit plere c'une,
Et qui de ce home rancune,

S'il maint là où ses cuers li rueve ;
Petit d'amors dedens lui trueve.
Aristote qui tout savoit,
Quanques droite clergie avoit,
Respont au Roi & si li conte,
Que on li tornoit à grant honte,
De ce que en tel point se demaine ;
Que toute entiere la semaine
Est avoec s'amie & arreste,
Qu'il ne fet ne solaz ne feste
A sa Chevalerie toute ;
Je cuit que vous ne veez goute,
Rois, dist Aristote son mestre,
Or vous puet-on bien mener pestre,
Tout issi come beste en pré,
Lors avez le sens destrempé,
Quant por une meschine estrange,
Vos cuers si durement se change,
C'on n'i puet mesure trouver ;
Je vous vueil prier & rouver

A departir de tel usage,
Quar trop i paiez le musage.
Alixandres ainsi demeure,
Et atent maint jor & mainte eure,
Qu'à s'amie ne va, n'aproche,
Por le dit & por le reproche,
Qu'il oï son mestre reprendre;
Mes ses volentez n'est pas mendre,
Encor n'i voist-il come il seut;
Mes miex l'en aime, & miex l'en veut
Que il ne feist onques més.
Hontes, & mesdis & messés
L'en fet couvrir, tant qu'à celi
Reva, qui tant li abeli.
Et la Dame est en piez saillie,
Qui moult estoit desconseillie,
Por la demorée le Roi:
Lors dist, por vostre grant desroi,
Sui bien aperceue, Sire,
Finz amans coment se consire

D'aler veoir ce que li plest :
A cest mot pleure, si se test.
Et li Rois li respont, amie,
Ne vous en esmerveilliez mie,
Qu'el demorer ot achoison,
Mi Chevalier & mi Baron
Me blasmoient trop malement,
De ce que trop escharsement
Aloie & venoie avoec aus,
Et mon mestre dist que c'ert maus,
Qui laidement m'en a repris,
Ne pourquant bien sai qu'ai mespris,
Mes je doutai despit & honte.
Sire, je sai bien que ce monte,
Dist la Dame, se Diex me saut,
Mes s'engins & sens ne me faut,
Part[illegible]s m'en voudrai bien venger,
Et miex le porrez ledengier,
Et prendre de honte plus male
Vostre mestre chanu & pale,

Se je vif demain juſqu'à none,
Et amors ſa force m'en donne,
Qui ja poiſſance ne faudra,
Ne ja vers moi ne li vaudra
Dyaletique, ne clergie,
Dont ſaura-il trop d'eſcremie,
Et s'el perceverez demain,
Sire Rois, or vous levez main,
Aus feneſtres de cele tor,
Et je porverrai mon ator.
Alixandres moult s'esjoï
De ce que dit li oï,
Moult eſtes vaillanz, biauz cuers dous,
Et ſe je aim autrui que vous,
Si me doinſt Diex mauvés acueil,
Amors ai tel come je vueil,
Si qu'à nul autre ne claim part.
A tant de s'amie ſe part,
Si s'en va, & cele demeure.
Au matin quant fu tens & eure,

Sans eſveillier autrui ſe lieve,
Quars li levers pas ne li grieve,
Si s'eſt en pure ſa chemiſe,
Ens el vergier ſous la tor miſe,
En un bliaut ynde gouté
En la matinée d'eſté,
Si feſoit douz & qoi ore,
Bien l'avoit nature en flore,
Son cler vis de lys & de roſe,
N'en toute ſa taille n'ot choſe,
Qui par droit eſtre ne deuſt,
Et ſi ne cuidiez qu'ele euſt
Loié, ne guimple, ne bende,
Si l'embeliſt moult & amende,
Sa bele treche longue & blonde
N'a pas deſervi qu'on le tonde.
La Dame qui ſi biau chief porte,
Parmi le vergier ſe deporte,
Si va eſcorcant ſon bliaut,
Et va chantant non mie haut.

» Or la voi, * la voi, la voi,
» La fontaine y sort serie,
» Or la voi, la voi, m'amie,
» El glaiolai desous l'aunoi,
» Or la voi, là voi, la bele
» Blonde, or la voi.
Quant li Rois la chançon entent,
Qui l'oreille & li cuer tent
A la fenestre por oïr,
Moult l'a fait s'amie esjoïr,
De son dit & de son chanter,
Anqui se porra bien vanter,
Son mestre Aristote d'Ataine
Qu'amors bone leaus lointaine,
Se desirent à aprochier,
Ne mes n'en ira reprochier
Le Roi, ne n'en rendra annui,
Quar il trouvera tant en lui,

* Chanson.

Et ert de volenté si yvres.
Levez est si fiet à ses livres,
Vóit la Dame aler & venir,
Au cuer li met un souvenir,
Tel que son livre li fet clore,
Hee, Diex, fet-il, quar venist ore
Cil mireours plus pres de ci,
Si me metroie en sa merci.
Coment se m'i metroie donques?
Non feroie, ce n'avint onques,
Que je qui tant sai & tant puis,
De ma folie en mon cuer truis,
C'un seul veoirs tout mon cuer oste,
Amors veut que le tiegne à oste,
Mes honor le tient à hontage
Tel souvenir & tel hommage.
Avoi qu'est mon cuer devenus,
Que je sui toz viex & chenus,
Lais, & pales, & noirs, & maigres,
Et plus en sui aspres & aigres

Que nus c'on ſache, ne ne cuide ;
Mal ai emploié mon eſtuide,
Qui onques ne finai d'aprendre,
Or me deſaprent por miex prendre,
Amors qui maint preudome a pris,
S'ai en aprendant deſapris,
Deſapris ai en aprenant ;
Puiſqu'amors me va ſi prenant,
Que je ne le puis contredire ;
Enſi li meſtres ſe detire,
Et moult durement ſe demente.
La Dame en un rainſel de mente,
Fiſt un chapel de maintes flors,
Au fere li ſouvint d'amors,
Si chante en cueillant ſes fleurettes.

» Ci me retient amoretes,
» Douce trop vous aim,
» Ci me tiennent amorettes,
» Où je tieng ma main.

Ainſi chante, ainſi s'esbanoie,
Meſtre Ariſtote moult s'anoie
De ce qu'ele plus prés ne vient,
Ele ſait bien quanqu'il convient
A lui eſchauffer & retrere,
De tele ſajete le veut trere,
Qui cointement ſoit empenée,
Moult s'eſt travaillie & penée,
Que ſa volentez l'a atret,
Tout belement & tout à tret
Son chapel en ſon biau chief poſe,
Ne fait ſanblant de nule choſe,
Que le voie ne aperçoive,
Et por ce que miex le deçoive,
Et plus bel le voiſt enchantant,
Vers la feneſtre va chantant
Les vers d'une chançon de Toile,
Quar ne veut pas que cil ſe çoile,
Qui tout a mis en la querelle.
» Lez un vergier, lez une fontenelle,

„ Siet fille à Roi sa main à sa maiselle ;
„ En souspirant son douz ami apele ,
„ Ahi quens Guis la vostre amor
„ Me tot solas & ris.
Quant ele ot ce dit si s'enpasse ,
Les la large fenestre basse ,
Et cil par le bliaut l'aert ,
Qui trop cuidoit avoir suffert ,
Tant a desirré la pucelle.
A cest mot chei l'estincelle
Toute jusqu'à terre au vil chat ;
Qui pris est sans point de rachat ;
Et la Damoiselle s'escrie ,
Qu'est-ce , fet-ele , Diex aïe
A foi , qui m'a ci retenue ?
Dame bien soiez ci venue ,
Fet cil qui provos est & maire ,
De la folie qui le maire.
Sire , ce dist la Dame , avoi !
Estes-vous ce que je ci voi ?

Oïl, diſt-il, ma douce Dame,
Por vous mettrai & cors, & ame,
Vie, & honor en aventure,
Tant m'a fet amors & nature,
Que de vous partir ne me puis;
Ha ſire, fet-ele, depuis
Qu'ainſi eſt que vous tant m'amez,
Ja par moi n'en ſerez blaſmez;
Mes la choſe eſt moult mal alée,
Ne ſai qui m'a au Roi meſlée,
Et moult blaſme ce que tant
S'aloit o moi esbanoiant.
Dame, diſt-il, or vous teſiez,
Que par moi ſera rapeſiez,
Et li mautalens & li cris,
Et li blaſmes, & li eſtris,
Mes por Dieu ceens vous traiez,
Et mon deſir me rapaiez
De voſtre cors gent & joli.
Meſtres, ainçois qu'à vous foli,

Diſt la Dame, vous convient fere
Avant une moult divers afere,
Se tant eſtes d'amors ſouſpris,
Quar un moult granz talenz m'eſt pris
De vous un petit chevauchier
Deſus ceſte herbe en ceſt vergier;
Et ſi vueil, diſt la Damoiſelle,
Qu'il ait ſor vo dos une ſele,
Si ſerai plus honeſtement.
Li meſtres li reſpont briefment
Que ce fera il volentiers,
Com cil qui eſt ſiens toz entiers;
Bien l'a mis amors à deſroi,
Quant la ſele d'un palefroi
Li fet conporter à ſon col,
Bien fet amors de ſage fol,
Puiſque nature le ſemont,
Que tout le meilior Clerc du mont
Fet come roncin enſeler,
Et puis à quatre piez aler,

A chatonant par deſſus l'erbe.
Ci vous di example & proverbe,
Sel s'aucun bien à point conter.
La Damoiſelle ſet monter
Sor ſon dos, & puis ſi le porte
Parmi le vergier ſe deporte,
Si chante cler & à vois plaine.
» Ainſi va qui amors maine
» Pucele plus blanche que laine,
» Meſtre musars me ſouſtient,
» Ainſi va qui amors maine,
» Et ainſi qui les maintient.
Alixandres ert en la tor,
Bien ot veu treſtout l'ator,
Qui li donaſt treſtout l'empire,
Ne ſe teniſt-il pas de rire.
Meſtre, diſt-il, por Dieu que vaut ce,
Je voi moult bien c'on vous chevauche,
Coment eſtes-vous forſenez,
Qui en tel point eſtes menez.

Vous me feiſtes l'autre foiz
Deli veir ſi grant defoiz,
Et or vous a mis en tel point,
Qu'il n'a en vous de reſon point;
Ainz vous metez à loi de beſte.
Ariſtote dreſce la teſte,
Et la Damoiſelle deſcent;
Lors reſpondi honeſtement.
J'oi droit ſe je doutai de vous,
Que en droit jovent ardez vous,
Et en feu de droite jonece,
Quant je qui ſui plains de vieillece,
Ne poi contre amors rendre eſtal,
Qu'ele ne m'ait torné à mal
Si grant com vous avez veü.
Quanques j'ai apris & leü,
Me deffet nature en une eure,
Qui toute rien taut & deveure;
Et bien ſachiez certainement,
Puiſqu'il m'eſtuet apertement

Fere ſolie ſi aperte,
Vous n'en poez partir ſans perte,
Ne ſanz blaſme de voſtre gent,
Moult s'eſt reſcous & bel & gent
Ariſtote de ſon meſchief;
Et la Dame eſt venue à chief
De treſtout quanques empris a,
Et li Rois forment l'en priſa,
Quant de ſon meſtre l'a vengié,
Qui l'ot blaſmé & laidengié;
Mes tant s'en fu bien eſcuſez
De ce qu'ainſi fu amuſez,
Qu'en riant li Rois li pardonne,
Et ſes meſtres li abandonne
Sa volenté à parfurnir,
Quar n'a reſon au retenir.
Or vueil une demande fere
En ceſt dit & en ceſt afere,
Dont je trai Chaton à garant,
Qui fait l'auctorité parant,

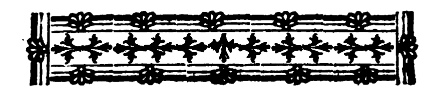
Qui bons Clers fu & ſages hom.
Turpe eſt doctori cùm culpa redarguit
ipſum.

Chatons diſt en ceſt vers la gloſe
Quequant on eſt repris de choſe
C'on a blaſmé à fere autrui,
Puis c'on en a blaſme & anui :
C'eſt grant folie que ce fet,
Son ſens amenuiſe & deffet,
Voirs fu qu'Ariſtote blaſma
Alixandre, & meſaeſma,
Qui tant s'eſtoit mis en amer,
Et puis ſe laiſſa entamer,
Si en amor a une foiz,
Qu'il n'ot en lui point de deſoiz,
Et cil l'ot par force entrepris,
En doit-il eſtre en mal repris ?
Nenil, quar amors l'efforça,
Qui ſa volenté li donna
Sor toz & ſor toutes enſemble,

Dont n'a li meſtres, ce me ſamble,
Nule coupe en ſa meſpreſure,
Ne l'a pas fet par apreſure,
Mais par droiture droite & fine.
HENRIS ceſte aventure fine,
Qui diſt & ſi monſtre en la fin,
C'on ne puet decevoir cuer fin,
Ne oſter de ſa volenté,
Puis qu'amors l'a en volenté
Por empriſoner & deſtraindre;
Et cil qui de ce ſe veut faindre,
N'eſt mie trop loiaus amere,
Puis que s'amors lui ſamble amere.
Quar miex ne puet-on endurer
Amors que par deſſavorer,
Por celui mal bien plere doivent,
Qu'aprés les maus les biens reçoivent,
Par maintes fais li mal traiant,
Qu'auſſi amors vont aſſaiant,
Si ſet ele r'aſſeurer,
Qui puet en leauté durer,

S'atende & sueffre en son martire,
Quar à joie li revient s'ire.
Si puet-on par cest dit aprendre,
C'on ne doit blasmer ne reprendre
Les amies ne les amans,
Qu'amors a pooir & comans
Par deseur toz & deseur toutes,
Et d'euls fet ses volentez toutes,
Et tret à honor toz ses fez,
Despuis que cil en soustient fez,
Qui fu mestre en toute science,
Bien devons prendre sapience,
Selonc ce que nous mains savons,
Les maus que pour amors avons,
Quar qui por amors sueffre maus,
Bien li fet merir ses travaus
Que li amant sueffrent por li,
Veritez est & je le di,
Qu'amors vainc tout & tout vaincra,
Tant com cis siecles durera.

Explicit li lais d'Aristote.



LI LAIS DE L'OISELET.

IL avint jadis à un temps,
Bien a passé plus de cent ans,
Qu'il estoit un riches vilains,
De son nom ne sui pas certains;
Mais riches iert de grant maniere
De prez, de bois, & de riviere,
De tout ce qu'affiert à ric e home;
Se dire vous en veil la somme.
Il avoit un manoir si bel,
N'a borc, n'a vile n'a chastel;
Et se je vos en veil conter,
En tout le mont n'ot son per,
Ne si bel ne si delitable.
Li contes vos sembleroit fable,

Qui vous en diroit la façon ;
Je ne cuit que jamais face on
Tel donjon, ne si riche tour ;
La riviere couroit entour,
Qui tout enclooit le pourpris :
Dedens ot vergier de haut pris,
Qui d'yaue & d'air estoit enclos.
Cil qui le fist ne fu pas fos,
Ains fu un Chevaliers gentis,
Aprés le pere l'ot li fis,
Puis le vendi à cel vilain,
Ainsis ala de main en main :
Bien savez que par malvais hoir,
Dechieent viles & manoir.
Li vergiers fu biax à devise,
Herbes y ot de maintes guise,
Que je ne sai mie nommer ;
Mais je vous puis pour voir conter
Qu'il y avoit roses & flors,
Qui getoient moult grans odors,

Et eſpices de teles manieres,
Que s'une arme geuſt à litiere,
Qui malade fu & anferme,
S'en alaſt toute ſaine & ferme,
Portant qu'en cel vergier geuſt,
Tant c'une nuit paſſée i fuſt,
Et de ſes herbes fuſt garis.
Et li praiaus fu ſi onnis,
Qui n'y avoit ne mont ne val,
Et li arbre tuit par ygal
Eſtoient d'un grant contremont,
Il n'ot ſi bel vergier ou mont.
De tel fruit ne demandiſſiez
Que vos trover n'i pouiſſiez,
Et ſi duroit en tous les tens,
Cil qui le fiſt fut moult ſachans,
Il fu tos fais par nigromance,
Si faiſoit-on mainte eſprouvance.
Li vergiers fu & lez & lons,
Et à compas tout en reont,

Et enmi ot une fontaine,
Dont l'iaue estoit & clere & saine,
Si sourdoit à si grant randon,
Com s'ele boulist de randon,
Si ert eles plus froide que marbres.
Ombre li fist li plus biax arbres,
Dont les branches lez s'estendoient,
Qui sagement duites estoient,
Foilles i avoit à plenté
En tout le plus lonc jor d'esté,
Que l'en dist ens ou mois de May,
Ne peussent choisir le ray
Dou souloil, si estoit ramus.
Moult devoit estre chier tenus,
Et si estoit de tele nature,
Qu'en tous tens sa foille li dure,
Vens ne orez tant ait grant force,
N'en abat jus foille n'escorce.

Li pins fu delitous & biaus,
Chanter i venoit un oisiaus,

Deux fois le jor & puis niant ;
Et si sachiez à esciant,
Qu'il i venoit la matinée,
Et puis aprés à la vesprée.
Li oisiax fu merveilles gens,
Ce seroit grant detriemens,
Se vos disoies sa façon :
Il estoit menres d'un moisson,
Et fu plus grant du roietel,
Si chantoit si bien & si bel,
L'orsignot, melle ne mauvis
Ne l'estornel, ce m'est avis,
Chans d'aloe ne de kalendre
N'estoit si plaisans à entendre
Com iert li siens, bien le sachiez ;
Et si estoit si affaitiez
De dire lais, & noviax sons
De rotruhenges & chançons,
Gigue, ne harpe, ne viele
Ne vaucissent une cyncle,

Car ens el chant ot tel mervoille,
Qu'ains nus hom n'oy ſa paroille,
Et tel vertus avoit li chans,
Que nus hom ne fuſt ſi dolans,
Pourcoi l'oiſel chanter oiſt,
Maintenant ne s'en resjoiſt,
Et obliaſt ſes grans dolors,
Et ſi repreſiſt ſes amors,
Maintenant fuſt d'amors ſoupris,
Et cuidaſt eſtre de tel pris
Com eſt Empereres ou Rois,
Mais qu'il fuſt vilains ou boriois,
Et cil euſt cent ans paſſez,
Et en ceſt ſiecle fuſt remez,
S'oiſt de l'oiſillon le chant,
Si cuidaſt-il tout maintenant
Eſtre ammeres de Dames beles,
De meſchines & de puceles.

Mais une autre mervoille y oſt,
Que li vergiers durer ne poſt,

Se tant non que li oiſillons
Y venoit chanter les dous ſons ;
Car de chant uſent li ameurs ,
Qui en vertu tiennent les fleurs ,
Les arbres & treſtout le mez ,
Et ſe li oiſiax fuſt remez ,
Maintenant li vergiers ſechaſt ,
Et la fontaingne reſtanchaſt ,
Qui por l'oiſel ſont en vertu.
 Li vilains cui li eſtre fu ,
Y venoit deus fois par couſtume ,
Por oïr cele ſouatume.
A la fontaine ſor le pin
Par une matinée vint ,
Son vis lava à la fonteine ,
Et li oiſiax à haute alainne ,
Qui ſor le pin haut li chanta ,
Un lait qui delitous chant a ,
Li lais fu moult bon à entendre ,
Exemples y pourroit-on prendre ,

Dont on vaurroit miex en la fin.
Li oiſiax diſt en ſon latin,
Entendez, ſait-il, à mon lai,
Et Chevalier & Clerc & Lai,
Qui vos entremetez d'amors,
Et qui en ſouffrez les dolors,
Et à vos le di, Damoiſelles,
Qui i eſtes avenans & beles,
Que vos amez Deu tout avant,
Tenez ſa loi & ſon comant,
S'alez volentiers au monſtier,
Et ſi oiez le Dieu meſtier,
Car dou ſerviſe Deu oïr,
Ne puet à nului mal venir,
Et por verité vos recort,
Diex & amors ſont d'un acort,
Dex aime ſens & honorance,
Amors ne l'a pas en viltance,
Dex het orgueil & fauceté,
Et amors aimme loiauté,

Dex escoute bele proiere,
Amors ne la met pas arriere,
Des convoite sor tous largesce,
Il n'i a nule male teche.
Li aver sont li envious,
Et li tenant li convoitous,
Et li felon sont li malvais,
Et li vilain sont li pugnais:
Sens & cortoisie & honnors,
Et loiauté contient amors,
Et se vos à ce vos tenez,
Deu & le siecle avoir poez,
Ce dist li oisiaus en son chant.

Et quant voi le vilain seant,
Qui desous l'arbre l'escoutoit,
Qui fel & convoitous estoit,
Dont rechanta d'autre maniere,
Car laisse ton corre riviere.
Donions, manoirs, tors, car dechiez,
Matissiez flors, herbes sechiez,

Arbres car leſſiez le porter,
Ci ſe ſouloient deporter
Gentis Dames & Chevalier,
Qui la fontaine avoient chier,
Qui à mon chant ſe delitoient,
Et par amors miex en amoient,
Si en faiſoient les largeſces,
Les cortoiſies, les proueſces,
Maintenoient Chevaleries;
Or m'a cil vilains plains d'envie,
Qui aime aſſés miex le denier
Qu'il ne face le donoier,
Cil me venoient eſcouter
Por deduire & por miex amer,
Mais ciſt i vient por miex mengier,
Por miex boire & por gloutoier.
Quant ce ot dit ſi s'envola,
Et li vilains qui remeſt là
Penſa que cil le povoit prendre,
Aſſez toſt le porroit chier vendre,

Et ſe vendre ne le povoit,
En jaiole l'enfermeroit,
Se li chanteroit tart & tempre.
Son affaire engigne & attempre,
Et quiert, & agaite, & pourvoit,
Tant que les branches aperçoit
Où cil s'aſeoit plus ſouvent,
Puis a fait las, ſi les i tent,
Moult a bien ſa choſe atrempée,
Et quant ce vint à la veſprée,
Li oiſiax ou vergier revint,
Et quant il s'aſſit ſor le pint,
Tout maintenant fu pris ou las,
Li vilains, li cheitis, li las
Monte amont, l'oſillon aert.
Quel loier à qui vilain ſert,
Fait li oiſiax, ce m'eſt avis,
Mal avez fait qui m'avez pris,
En moi a poure raençon.
Ains averai mainte chançon,

Fait li vilains, de ceste prise,
Servit avez à vo devise,
Or servirez à ma partie.
Ceste cheance est mal partie,
Fait li oisiax, ce m'est avis,
Avoir souloie à mon devis
Champaine, bois, riviere & prez,
Or iere en jaole enfermez,
Jamais n'aurai solas ne joie,
Je soloie vivre de proie,
Or me donra on à mengier
Si come on fait le prisonier.
Laissiez m'aler biax dous amis,
Et bien soiez vos seurs & fis,
Ja prisoniers ne chanterai.
Par foi & je vos mengerai,
Ja par autre tor n'en irez.
En moi poure repas arez,
Car je suis laches & petits,
Ne ja n'en acroistra vo pris,

Se vos occiez tele riens,
Laiſſiez m'aler ſi ferez bien,
Pechiez ferez ſi m'ociez.
Par foi por niant en parlez,
Et que plus proiez en ſeroie,
Sachiez que je mains en feroie.
Certes, fait li oiſiax, c'eſt drois,
Car ainſi l'a porté la lois,
Douce raiſons vilain aïre,
Mainte fois l'avons oy dire,
Mais un diſt, nos enſeigne & gloſe,
Beſoin fait faire mainte choſe,
Ne force ne m'i puet tenſer;
Mais ſe vos me laiſſiez aler,
De trois ſens vos feroie ſage,
Qu'ains ne ſot hom de vo lignage,
Se vos porroient moult bien valoir.
Se ſeurté en puis avoir,
Fait li vilains, toſt le ferai,
Tele fiance come je ai,

Fait li oiſiax, vous en creant,
Et cil le lait aler atant.
  Li oiſiax ſor l'arbre s'envole,
Qui eſchapez fu par parole,
Mas eſtoit & tous hericiez,
Car laidement iert manoiez,
Tenus ot été contre l'ainne,
A ſon bec la plume ramaine,
Et raciet au miex que il puet,
Li vilains cui ſavoir eſtuet,
Les trois ſens le ſemons qu'il die.
  Li oiſiax fu plains de voidie,
Se li diſt, ſe tu bien entens,
Apenre porras un grant ſens.
Ne croi pas quanque tu ois dire,
Li vilains fronce le nez d'ire,
Et diſt je le ſavoie bien.
Biax amis, dont or le retien,
Garde que tu ne l'oblier.
Or me puis-je bien apenſer,

Fait

Fait li vilains, de ſens aprendre,
M'uſage me fait à entendre
Qui ce me rueve retenir,
Je te vaurroie retenir.
Bien ſai quant tu m'eſchaperoies,
Jamais autrui ne gaberoies;
Mais je m'en vois atart ventant,
Ceſtui ſai bien, dit l'autre avant.
  Entan-y bien, fait li oyſiax,
Li autres eſt & bons & biax,
Ne pleure pas ce qu'ains n'eus.
Li vilains ne fu mie mus,
Ains reſpondi par felonie,
Tu m'as ta fiance mentie :
Trois ſens me devoies aprendre,
Si com tu me feis entendre
C'onques ne ſot tous mes lignages,
Mais de ce eſt tous li mons ſages,
Il n'eſt ſi fox, n'onques ne fu,
Qui ce plora ſt qu'il n'at eu,

Tu m'as moult largement menti.
  Et li oisiax li respondi,
Volez-vos que je les redie,
Si ne les oublierez mie,
Vos entendez tant à plaidier,
Que paour ai de l'oublier,
Je cuit que ja nes retendrez,
Je les sai miex de vous assez,
Fait li vilain bone piece a,
Dashait qui gré vous en saura,
D'apenre ce dont il est sages,
Je ne suis mie si sauvages,
Par mon chief com vos me tenez,
Mais por ce qu'estes eschapez,
M'alez ores ainsis gabant;
Mais se vos me tenez convant,
Vos m'aprendrez l'autre sen,
Car des deus ai-je bien l'assen,
Or le dites à vo voloir,
Car sor vos n'ai point de pooir,

Dites quex eſt-il ſi l'orrai ;
Enten-y bien, jel te dirai.

Li tiers eſt tex, qui le ſaroit,
Jamais poures hom ne ſeroit.
Mout durement s'en esjoï,
Quant la vertu dou ſen oï,
Et diſt ceſtui m'eſtuet ſavoir,
Car durement tens à l'avoir,
Qui li veiſt l'oiſel coitier,
Et dire il eſt tens de mengier,
Car le me dites erramment,
Et quant li oiſillons l'entent,
Je te chaſtoi cheitis vilains,
Que ce que tu tiens en tes mains,
Ne gette pas jus à tes piez.

Li vilains fu moult correciez,
Quant il oit ſi faite ramposne,
Se li diſt, n'eſt-ce autre choſe,
Ce ſont adevinal d'enfant,
Et ſi ſaches à eſciant,

Tex eſt poures & ſouffraitous,
Qui les ſçait auſſi bien com vous;
Menti m'avez & engignié,
De quanques tu m'as enſeignié,
Eſtoie-je ſages d'avant.
  Li oiſiax reſpont maintenant,
Par foi ſe tu ces ſens ſeuſſes,
Ja laiſſié aler ne m'euſſes,
Car ſe tu m'euſſes tué,
Si comme avoies ampenſé,
Jamais ne fuſt jors par mes iex,
Que ne t'en fuſt durement miex.
Coment que ſez-tu doncques faire?
Ha vilains cheitis deputaire,
Tu ne ſez qu'il t'eſt avenu,
Il t'eſt durement meſcheu,
En mon cors a une tele piere,
Qui tant eſt précieuſe & chiere,
Bien eſt de trois onces peſans,
La vertus eſt en li ſi grans,

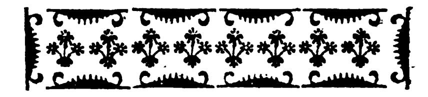
Qui en sa baillie l'aroit,
Ja riens demander ne saroit,
Que maintenant ne l'eust preste.
Et quant le vilain entent ceste,
Debat son pis, deront ses dras,
Si se claime cheitis & las,
Son vis à ses ongles depiece.
  Li oisiax en fait grant leesce,
Qui desor l'arbre l'esgardoit,
Tant a entendu que il voit
Qu'il a tous ses dras depeciez,
Et qu'il s'est en mains lieus bleciez,
Puis li a dist, cheitis vilains,
Quant tu me tenis en tes mains,
J'estoie menre d'un moisson,
Ne que masange ne pinçon,
Qui ne poise pas demi once.
Cil qui de felonie gronce,
Li dist par foi vos dites voir.
Vilains or pues tu bien savoir

Que de la pierre t'ai menti.
Or le ſai-ge, fait cil, de ſi,
Mais par ſoi devant le cuidai.
Vilains, maintenant prouverai,
Des trois ſens que pas ne ſavoies,
Et de ce que tu me diſoies,
Que hons ſi fox onques ne fu,
Qui ce ploraſt qui n'ait eu,
Se m'eſt avis que or ploraſt,
Se qu'ains n'eus ne ja n'auras;
Et quant me tenis en tes las,
Ce qu'en mains eus as piez ruas,
Des trois ſens i eſtes aboſmez,
Biax amis or les retenez.
Il fait bon apenre bon mot,
On diſt que tex n'entent qui ot
Que ces paroles de grans ſens,
Qui n'et pas de ſage porpens,
Tex parole de cortoiſie,
Qu'il ne la ſaroit faire mie,

Et tex cuide eſtre bien ſenez,
Qui eſt à ſotie atornez.
Quant ce ot dit ſi s'envola,
Et à tel heure s'en ala,
Qu'ains puis ou vergier ne revint.
Les foilles chaïrent dou pint,
Li vergiers failli & ſecha,
Et la fontaine reſtancha,
Li vilains perdi ſon deduit.
Et bien ſachiez toutes & tuit,
Que li prodons diſt en apert,
Cils qui tout convoite tout pert.
Ci faut li lais de l'oiſelet,
Dou vilain ne donroie un pet,
Il perdi par ſon convoitier
Et ſon deduit & ſon vergier.

Explicit li lais de l'oiſelet.





CI COMMENCE LA COURT DE PARADIS.

OR me gart Diex que ne meſdie;
Quar talent m'eſt pris que je die
De Dieu, qui tout le mont forma,
Et qui de nos touz la forme a,
Ja ſoit ce choſe qu'il ſoit Diex,
Rois de terre & Rois des Ciex,
Non pourquant ſi a-il la forme,
Et la ſemblance priſt de l'omme.
Tant ama home & tant priſa,
Que de lui forme priſe a,
Dont homme ſe doit moult esjoïr,
Quant ſes freres vout devenir
Es flans à la Virge Marie,
Qui pour li fu dolante & lie,

Lie fu quant se senti plaine
De la grant déité humaine,
Qui en son cors fu avalée;
Ausi souef com la rousée,
Vient & descent sor la verdur,
Si vint Diex en la Virge pure;
Que peu ne grant ne fu blesmie,
De ce fu moult joians & lie,
Mais puis en fu triste & dolante,
Ainsi come sainte Eglise chante,
De ce qu'ele vit en Croix pendre
Ses piez & ses paumes estandre,
Et clausichier & coroner,
Et en la Croix mort endurer;
Mais or en est lie en grant joie,
Là où ses douz fius la conjoie,
Et tout li Sains de Paradis,
Chascuns le truevent a estris.

Or veuil venir à mon tretié,
Que je ai pensé & ditié,

Que Diex qui veut tenir ſa court :
Qui veut venir & ſi acourt,
C'eſt à la feſte de tous Sains,
Chaſcuns i vient qui ains, ains,
Grans pas & longues ajambées,
Ou il ait ailes & enpanées,
Car Diex ſe vourra maſter;
Et ſi veut ſavoir & taſter
Liques ſont eſpris de s'amor.
Iſnelement & ſans ſejor;
Si en apela ſaint Symon,
Qu'il ne tient pas à enfançon,
Saint Jude n'i oublia mie;
Ains les apele à vois ſerie :
Venez avant, mi bon ami,
Et ſi parlez un peu à mi.
Alez m'en toſt par ces deſtrois,
Par chambres, & par refretois,
Semonez moi & Sains & Saintes,
Dont il i a & mains & maintes :

Gardez que us ne ni remaigne,
Chascuns enmaine en sa compaigne
Tous ses compaignons sans délai,
Si com je di, si le me fai.
Di tost à tous sans controuvure,
Que tenir vueil cort à droiture,
El mois aprés la saint Remi
Weil que tous soient devant mi;
Car tenir vourrai cort pleniere.
Saint Symons a levé la chiere,
A Nostre Seignor respondi,
Sire, dedens ce Samedy
Arons fait ce que vos rouez,
Ja un seus n'i sera trovez
Qui n'i soit semons entresait.
Atant nostre Sire le lait,
Qui plus ne dit ne ne conseille,
Et sains Symons lues s'apareille.
Ce fu par un matin moult main,
S'eschelete prist en sa main,

Sains Jude enmaine aveſque lui,
D'iluec ſi s'en vont ambedui,
En une chambre elés entrez,
Tous les Angeles i ont trouvez;
Qui à merveilles eſtoient bel,
Et devant tous ſaint Gabriel,
Qui le ſalu Dieu aporta,
Dont puis maint arme conforta.
Saint Matheus avec lui eſtoit,
L'uns l'autre par la main tenoit,
Et vont jouant par ſes biaus lius,
Et ſaint Simon li douz li pius,
Qui tant eſt biax en ſa perſonne,
Prent s'eſchelete ſi le ſone;
Puis leur a dit à vois ſerie,
Bien puiſt venir la compaignie.
Saint Gabrieus a reſpondu,
Quant il le mot a entendu,
Que ne ſe vout aſtenir,
Symon, bien puiſſiez-vous venir,

Dites ce que vous plaiſt à dire ;
Moult toſt le vous dirai, biau ſire,
Ce diſt S. Symon, Dięx vous mande,
Et par nos deux le vos comande,
Il vorra tenir ſa cort grant,
Or ſoiez devenir engrant,
Et s'amenez voſtre compaigne,
Gardez que nus ne n'y remaigne.
Sains Gabrieus li reſpondi,
Que plus ne mains n'i atendi.
Symon, fait-il, nous l'otroions,
Et moult volentiers le ferons,
Faites ailleurs voſtre meſage.
Et il ſi fait à loi de ſage,
D'iluec ſe part iſnelement,
Et voit venir communaulment
Les Patriarches tout enſamble,
Diſt Abraham, ſi com moi ſamble,
Que je voi ci venir Symon ;
Or entendez de ſa raiſon,

Et li preudon, sans atargier,
Les a semons que sans dangier,
Viengnent à cele feste faire.
Et il respondent com debonaire,
Alez avant, Symon biau frere,
Nos i irons, par Dieu no Pere,
Et sains Symon s'en departi,
Et a pardevant lui choisi
Les Apostres ses compagnons,
En haut s'escria saint Symons,
Que viengnent à la court Jhesu.
Li Apostres ont respondu,
Nos i irons liement,
Dieu en orerent bonement.
Et saint Symon lues s'en torna,
Que plus ne mains ni aresta,
Qui moult est vaillant & entirs,
Et voit venir tous les martirs,
Qui pour Dieu furent traveillié,
Saint Symons leur dist de cuer lié,

Bien puet venir la compaignie ;
Cil qui revient de mort à vie
Veut que vous veigniez à ſa cort,
Où la fontaine d'amors ſort,
Car tenir la veut haute & plaine.
Saint Eſtenes à haute alaine
Li reſpondi nos l'otroions,
Sachiez volentiers i irons,
Ja un ſeul ne n'i remenra.
Et ſaint Simons lues s'en torna,
Et s'en reva grant aleure,
Com cil qui d'areſter n'a cure,
Et tout ainſi com il aloit,
Li preudon regarde, & ſi voit
Saint Martin venir devant lui

. . . .

Moult liez & moult forment joieus ;
Del ſaluer fu convoiteux,
S'eſchelette ſone trois cos,
Puis leur a dit, ne fu pas fos,

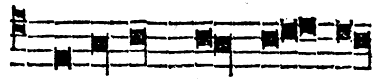
Seigneur, un petit m'entendez,
Faites tost & si vous hastez,
Je vous semoin à cele feste
Que doit tenir le Roy celeste,
C'est à la feste de tous Sains.
Saint Martin luy dist, biau compains,
Sachiez sans faille je irai,
Et tous les Confez i merrai.
Lors s'en retorna saint Symons,
Quant tous ses Confes a semons,
Si resemont les Innocens,
Qu'il vit à milliers & à cens,
Et cil respondent bonement,
Nos i irons lieement.
Et saint Symon lues s'en depart,
Car li semondres li est tart.
Tant a alé & çà & là,
Qu'en une chambre s'en entra :
La chambre estoit merveille belle,
Dedens avoit mainte pucelle,

Et chaſcune eſtoit couronée
De gentil corone eſmerée,
Tant riche, tant bele & tant cointe
Langue, tant de parler cointe,
Eſmolue ne afilée,
Ne vos diroit mie denrée,
De la biauté que eles ont,
Qui laiens herbergiez ſont,
C'eſt chambre de virginité,
Dedens avoit moult de biauté,
Et ſaint Symons quant il les voit,
S'eſchelete que il tenoit
Sonne trois cos de rebondie,
Puis dit, ſouffrez que je vos die,
Damoiſelle, le Dieu plaiſir,
Dont je ne me vueil pas taiſir,
Ains le vos vueil entreſait dire.
Par moi vos mande notre Sire,
Qu'à li venez à lie chiere,
Car tenir vueil cort pleniere,

Venez i toutes ſans targier ,
Elles reſponent ſans dangier ,
Nos i irons Symons biau frere ,
Loez en ſoit Diex noſtre Pere ,
Quant il nos tant nos adaigna ,
Qu'à ſa feſte nos manda ,
Moult en devomes liées eſtre ,
Et ſaint Symon regarde à deſtre ,
Vit une Dame ſi polies ,
Si mignotes & ſi jolies ,
Et ſi plaine de grant biauté ,
Que jamais n'aroient conté
Treſtoutes les langues qui ſont ,
La grant biauté que eles ont ,
Et furent toutes d'un conroi ,
Ce ſont celes ſi com je croi ,
Qui garderent leur vevée
Pour Dieu le Roy de majeſté ,
Et ſaint Symons cele part vient ,
S'eſchelete ſone qu'il tient

Trois cos en une randonée,
Puis leur a dit ſans demorée,
Qu'à la court viengnent par amor,
A la feſte de lor Seignor.
Eles reſpondent ſans faintiſe,
Que de l'aler ont convoitiſe.
Que vos diroi-je plus aprés,
Il n'i remeſt ne loin ne prés,
Sains & Saintes ne ſoient ſemons,
Et tous apele par leurs nons,
Nes les Dames mariées
A-il par leurs noms apelées.
Com cil qui eut cuer debonaire,
Li Sire arriere s'en repaire,
Pardevant Jheſu-Criſt orant,
Puis dit, j'ai fait voſtre couvant,
Tous ai ſemons grans & petis.
Tu as bien fait, diſt Jheſu-Cris,
Or verrai-je qui i venra.
Saint Gabrieus n'i areſta,

Avec lui viennent tuit li Angle,
En leur compaignie li Archangle,
Et Gabrieus & Seraphins,
Qui les cuers ont loiaus & fins,
Et viennent parmi l'air volant,
De leurs ailes s'entracolant.
Et chanterent tuit, nus n'i fu mus.
Moult haut.



Te De-um lau - da - mus.

Comme vaillant & comme ſage,
Sont monté ens el maiſtre eſtage,
Enſemble main à main ſe tiennent,
Pardevant Jheſu-Cris s'en viennent,
Qui ſaioit delez ſa mere,
Et li Angle à chiere clere,
Li ont deſpandu lor ſalu,
Et li doux Diex a reſpondu,

Seignor, bien puiſſiez-vous venir,
Et à ma feſte que doi tenir,
Où je vueil faire grant miracles.
Atant eſvos les Patriarches,
Jacob, Moyſem, Abraham,
Et le Prophete ſaint Johan,
Qui chantent tuit par grant douçor,
Haut & ſeri d'une ſemblance,
» Je vi d'amor en grant eſpérance,
Et chantent tuit en tel maniere.
Atant evos venir ſaint Pierre,
Et ſaint Thomas & ſaint Phelipe,
Et ſaint Jacques Aleſcalippe,
Et ſaint Andriu le debonaire,
Qui tant eſt biax de grant affaire,
Tout li Apoſtre i ſont venu,
Ne n'i remeſt grant ne menu.
Et chantent hautement & cler,
Que l'un ne voſt l'autre gaber.
» Ne vos repentez mie de loiaument » amer.

Car de bien amer vient ſoulas,
Chaſcun chante, ne ſont pas las,
Mais à la feſte erraument viennent,
Par amor main à main ſe tiennent,
Et ſont plus blans que flors de lis
De la joie de Paradis,
Et chantent & doucement & cler,
» Tout ainſi va qui d'amors vit & qui
bien aime.
Evos ſaint Eſtene venant,
Et ſaint Climent & ſaint Vincent,
Et ſaint Lorent qui roſti fu,
Et graaillet de ſur le fu,
Si que coſte n'i ot entir,
Et avec aus tous li Martir,
Et chantent hautement & cler,
De fine amor qui les aprent,
» Cil doit bien joie mener qui joie
» atent des max qu'il ſent.
Et d'autre part par devers deſtre,
Atant evos ſaint Silveſtre,

Saint Ambroiſe, ſaint Auguſtin,
Saint Nicholai & ſaint Martin,
Et ſaint Jeroime le preudome,
Qui fu uns deciple de Rome,
Et tous Confez avec aus viennent,
Qui moult ſagement ſe maintiennent,
Saint Beneois li religieus,
Qui par eſt ſi tres amoureus,
Saint François & ſaint Dominique,
Et ſaint Giles le bon ermite,
Et ſaint Bernars o grant maiſnie,
Qui amaine en ſa compaignie,
Et chantent hautement & cler,
Si que bien fu lor vois oïe.
» Je ne fui onques ſans amor ne ja
» n'iere en ma vie.
Atant evos ſains Innocens
Viennent à milliers & à cens,
Qu'Erodes eut fait detrenchier
Pour Dieu le Pere droiturier,
Et chantent tuit ſans nul delai,

De cuer verai par grant douçor,
» Vrais Diex la joie que j'ai me vient
» de vos.
D'autre part vient la Madelaine,
Qui bele compagnie amaine,
Et ſi fu ſainte Katerine,
La tres douce Vierge meſchine,
Qui tant fu ſage & bien letrée,
Sainte Agnes eſt avec elle allée,
Sainte Cecile la petite,
Et ſi fu ſainte Marguerite,
Toutes les Vierges avec vont;
Qui grant feſte & grant joie font,
Et chaſcune eſtoit couronnée
De gentil corone eſmerée,
Chaſcune grant clarté rendoit,
L'une tint l'autre par le doit,
Et chantant à vois cler & ſeri,
» Renvoiſiement m'envois à mon
» ami.

Bien

Bien ſont les vueves atornées
De riches mantiaus afulées,
Tant riches, tant cointes, tant biax,
Que mieus en vaut un des taſſiaus,
Que ne fait tout li ors d'Eſpaigne,
Et chaſcune portoit s'enſaigne,
De queiıre-chief & bel & gent,
Deſeur leur chiés mis en preſent,
L'une tint l'autre par les dois,
Et chantoient à une vois,
L'une bas l'autre hautement.
» Se j'ai amé folement ſage ſui ſi m'en
» repent.
Evos les Dames mariées,
Moult tres richement atornées,
Qui furent avec leurs Seignors
En loiauté & par amors,
Chaſcune eut veſtue chainſe blanche,
Plus blans que ne ſoit nois ſor branche,
Et molechins moult avenant,

Li une aloit l'autre tenant,
Et chantoient & cler & ſeri.
» Enſi doit Dame aler à ſon ami.
Tout enſi come eles venoient,
La doulce Vierge ſaluoient,
Et diſoient Ave Marie,
Bien fu liez vos onques norrie,
Et la Dame les bienveignoit,
De ſa deſtre main les ſeignoit,
El haut Paradis ſont venues.
Quant Jheſu Cris les a veües,
Si diſt, Dame bien vegnez vous;
Elles ſe mettent à genous,
Dient, Sire voſtre merci,
Quant mandées nos avez ci,
Toutes ſomes ci en preſent,
Pour faire vo commandement.
Il lor a dit, or ſus amies,
Soiez de cuer joians & lies,
Et ſi faites haitie chiere.

Adonc en apela S. Pierre.
Pierres, dit-il, amis biau frere,
Car entends un peu à mes dis,
Tu as les clés de Paradis,
Garde que çaiens n'entre nus,
S'il n'est de moi bien coneus.
S. Pierres dist qu'il le fera,
J'a home qui n'aint n'i entrera.
S Pierre s'est haut escriez,
Qui plus ne mains n'est arestez,
En chantant sa vois adreça,
Si que de tous fu bien oïe.
» Vos qui amez traiez en ça, en là qui
» n'amez mie.
Dont vint Jhesu Cris nostre Pere,
Si apele sa douce mere.
Douce mere, dit Jhesu Cris,
Fins & loiaux esperis,
Pri vos c'or endroit vous levez,
De faire feste vos penez,

Car grant part a ci sans doutance,
De ceus pour qui je pris naissance,
Pour qui je voil mort endurer,
Et pour qui voil ressussiter,
Si vueil que vous en faciez feste
En ce saint Paradis céleste,
Car il en est moult grant mestiers.
Fius, dist la Dame, volentiers,
Gentis, douz cuers & debonaire,
Vo volenté voil-je bien faire.
La Madelaine o li apele,
Si la prise par la main bele,
Et vont chantant par grant soulas.
» Tuit cil qui sont enamourez vien-
» gnent dancier & autre non.
A cest apel viennent pucelles,
Virges, Dames & Damoiselles,
Apostres, Martirs, Innocens :
Se j'avoie langues cinq cens,
Ne vos porroie eles dire,

La grant biauté qu'avoit li pire.
Les quatre Evangelistes i sont,
Qui la cour tout esbaudir font,
Chascun tient en sa main un cor,
Ne sai s'il est d'argent ou d'or,
Ou d'autre métail vraiement,
Et cornoient tant doucement,
Hault & seri à longue alaine.
» Je gart le bos que nus ne port cha-
» piaus de flos s'il n'aime.
Or sont trestout appareillié
Cil Angelot & baut & lié,
Qui sont moult de tres bel atour,
Cel dous encens portent entour,
Qui moult getoient grant odor.
Evos venir nostre signor,
Apparié de joie faire,
En haut a drecié son viaire,
Voit & esgarde sa maisnie,
De joie faire appareillie,

Par la main a priſe ſa mere,
Qui par eſt & bele & clere,
De tous pechiez & pure & nete;
Puis a dit ceſte chançonette,
Qu'on n'i puet riens amender.
» Qui ſui-je donc, regardez-moi & ne
» me doit-on bien amer.
Que voulez-vos que je vos die,
Or eſt la Court ſi esbaudie,
Qu'onques hom de mere nez,
Princes, Dus, ne Rois couronez,
N'oimes parler de ſi grande,
Moult ſont la mere Dieu engrande
De toute la Cour esbaudir,
Car ſon Fil velt à gré ſervir,
Qui le tant aime & tant a chier,
Pour la feſte le releſcier.
La ſainte Virge douce & pure,
Priſt les pans de ſa veſture,
Et vont chantant treſtout entor,

Par reposées.
» Agironées depart mes amors, agi-
» ronez.
D'autre part vient la Madelaine,
Qui bele compaignie amaine,
Et voit celui pardevant soi,
Qui pour li eut & fain & soi,
Et pour li fu en crois penez,
De grans espines coronez,
Et qui pour li la mort soufri,
Et en la crois son cors ofri,
Et souffri mort & passion,
Et chantent par dévotion,
Car moult forment li enbeli.
» Fine amor ne doi-je mie metre en
» obli.
Quant la Madelaine eut chanté
Assés selonc sa volenté,
Apostres, Martirs & Confez
Rechantoient ce trestout ades.

Dont vient Jhesu Cris li douz Rois,
Si prist sa mere par les dois,
La Magdelaine d'autre part,
A qui il fist le douz regart,
Quant ses pechiez li pardonna,
Tout doucement respondu a
Ceste chançon moult doucement.
» G'enmain par la main m'a mie s'en
» vois plus mignotement.
Ainsi les maine tous le pas,
Or est chascuns en grant soulas,
Nule riens n'ont qui les anuit,
Tempre, ne tart, ne jor ne nuit,
Il n'ont chose qui lor desplaise,
Mais pais & amor les apaise,
De ce qu'il voient devant eus
Leur tres doux Pere glorieux,
Qui de sa mort les racheta,
Et qui pour eus resuscita;
Comme vrais Pere & vrais Diex,

Et remonta pour eus es Ciex.
Pour ce ſont de chanter engrant,
Si chantent tuit comunalment
De fine amor qui les martire,
Chaſcuns en droit ſoi,
» Tous li cuer me rit de joie quant
» Dieu voi.
En tele maniere tuit chantoient,
Et toutes les armes ploroient
Qui erent en eſpurgatoire,
Toutes crient, Pere de gloire,
Encor aiez merci de nous,
Biax tres doux Pere glorious,
Alegiez nos de ce torment,
Tres douz Fiex enſi vraiement,
Qui naſquiſtes en Belleant,
En guiſe de petit enfant,
Des flans à la Virge Marie,
Qui por nos fu tant eſmarie,
Qu'ains ſi triſte fame ne fu,

Alegez nos, Sire, ce fu,
Qui ci nos tient en grant deſtroit.
Saint Pierre qui à l'uis eſtoit,
A entendu delés les plaintes,
Qui de doulour eſtoient taintes,
Or entendez comme eles crient,
Et en plorant merci Dieu prient,
Que Jheſu Cris qui nos feſis,
Et qui por nos la mort ſofris,
Et el ſepuçre fu couchiez,
Ne prendez garde à nos pechiez.
A douce Vierge glorieuſe,
Tres douce Vierge précieuſe,
Vueillez nos hui délivrer, Dame,
De ceſt fu & de ceſte flame,
Qui nos art mains, & cors & teſtes,
Et tout ſi ſains qui là ſus eſtes,
Car priez Dieu omnipotent,
Qui nos alege ce torment,
Car nous vivons à grant meſchief

Saint Pierre a levé le chief,
Quant il la plainte a entendue,
S'en a moult grant pitié eue,
Quant eles ont finé leurs cris,
Et dist sains Pierres : Jhesu Cris,
Tres dous Rois plains de charité,
De douçor & d'humilité,
Ces lasses d'ames qui là sont,
Et qui leur pénitence font,
Toutes nos prient bonement,
Et nostre mere doucement,
Que vous les alegiez leur paines,
De no feste qui si est plaine,
Je cuit leur devroit estre miens.
Lors faillent cist sains qui mieux mieux
Toutes ces Virges & ces Dames,
Qui toutes prient pour les ames;
Mais la douce Virge Marie
Est primerains en piez faillie,

Devant ſon Fils en eſt venue,
Elle ne ſe contient pas mue,
Ains li a priée merci.
Fils, diſt la Dame, vez moi ci,
Je ſui cele qui te portai,
Et de mon lait je t'alaitai,
Je te couchai, je te levai,
Et en mes bras t'esbaniai.
Encor ſoies-tu Rois des Cieux,
Si com je crois, ſi es tu mes Fieus;
Et mes douz Fius & mes douz Pere,
Et cil de la jus ſont mi frere
Et mes ſereurs, por ce te pri
Par cele fois que tu dois mi,
Biaux Fius, douce jovente franche,
Car fai à ces ames pénitence,
Qui la jus ſont à morne chiere,
La feſte n'eſt mie pleniere;
Se miex n'en eſt aux ſouffretous,
Aux poures & aux diſetous.

Tout maintenant & à briez moz,
De ces ames qu'aient repos,
Hui & demain je vous requiers.
Dame, dist-il, deux jours entiers,
Et voire meme encor un tiers;
Car moult l'aime Jhesus volentiers.
Douce Mere, dist nostre Sire,
Je ne vous vueil mie desdire,
Que je vo volenté ne face.
A cest mot la bese en la face,
Les iex, la bouche & la maiselle,
Que ele avoit & tendre & bele
Plus que n'est rose espanie,
De ce forment vous en afie.
A icest nom vous aim & moult vous proise,
Et aussi tost li feus acoise,
Autresi dous comme lais,
Bien mes les armes à eslais,
Qui eurent fait leur pénitence,

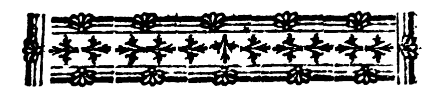
Qui en Paradis vont ſans doutance ;
Ne jamais mal ne ſentiront,
Ne riens qui leur griet n'averont.
Et ſaint Michieus aloit devant,
Qui les conduit moult avenant ;
Et ſaint Pierre li bons portiers
Leur ouvri l'uis moult volentiers,
Et tout ainſi comme elles vienent,
Par amor main à main ſe tiennent,
Eles ſont plus beles & plus blanches
Que ne ſoit flors qui ſoit ſor bran-
ches ;
Et ſaint Michieus dedens s'en entrent,
Qui les pauvres ames preſentent,
Qui d'aler ont grant convoitiſe ;
Sains Michieus ſans nule faintiſe
Vient chantant baſſet & ſeri :
» J'ai joie ramenée ci.
Noſtre Sire grant joie en fait
A treſtuit li Saint entreſait,

Et noſtre Dame liement
Si les conjoit liement,
Et diſt bien vegniez amies,
Soiez de cuer joians & lies,
Jamais joie ne vous faurra,
Mais tout ades vous durera,
Jamais n'arez doleur ne paine.
Or eſt la feſte toute plaine,
Des Apoſtres & des Martirs,
De tous les Sains de Paradis,
De ces Virges & de ces Dames.
Por ce vos di le jor des Ames
Eſt aprés celui de tous Sains,
De ce ſoiez chaſcun certains,
Ce nous raconte li eſtoire
Que les ames du Purgatoire
Touſdis ces deux jors à repos ſont;
Mais ſachiez que merci n'auront,
Qui par pechiez erent dampnez,
Soiez-en treſtous aſſeurez,

N'aront ja repos ne ſejour.
Or prions Dieu le Criatour,
Si come eſt & Sire & Diex,
Et Roi de terre & Roi des Ciex,
Que chaſcun face ſi honeſte,
Que tuit ſoions à cele feſte.
Et Dame Deu le nous otroit,
Dites Amen que ainſi ſoit.

Ci define la Court de Paradis.





DU VALLET AUX DOUZE FAMES.

SEIGNOR, volez que je vos die
Que il avint en Normandie,
Ce diſt cil à cui je l'apris,
C'uns Damoiſiaux de moult haut prix
Se vout ou païs marier ;
Mais il dit bien & vout jurer
Que ja n'auroit fame en ſa vie,
S'il n'en a douze en ſa baillie.
Fils, diſt li peres, que dis-tu ?
Une m'en a ſi confondu,
Que je ne puis ne ho ne jo,
Je deiſſe volentiers ho,
S'atant m'en peuſſe paſſer ;
Mais une m'a fet ſi laſſer,

Que je ne me puis mes aidier ;
Fils quar prenez une moillier,
Si eſſaiez ce que ſera
Tant que cis ans paſſez ſera,
Se ne vous ſert à vo voloir,
Je vous en ferai deux avoir,
Ou trois, ou quatre, ou cinq, ou ſix,
Ou ſept, ou huit, ou neuf, ou dix,
Ou tant come vous onques voudrez,
Ja mar de ce vous douterez.
Peres, diſt li fils, n'eſt pas bien,
Une ſeule ne feroit rien.
Et que vaut ce, tant ont parlé
Si parent, & tant l'ont mené,
Qu'il lui donnent une pucelle,
Qui moult ert avenant & belle.
La Damoiſelle oï ſouvent
Du bacheler le convenant,
Qui diſt que ja fame n'auroit,
Se dix ou douze n'en avoit ;

Mes ele diſt en ſon reqoi
Qu'ains un an le feroit ſi qoi,
S'ele le tient entre ſes bras,
Qu'ele le fera clamer las.
Quant li vallés eſpouſé eut,
Et ſa fame le vous aqueut,
Et nuit & jor à doſnoier
A acoler & à beſier.
Sire, diſt-ele, qu'avez-vous ?
Vous ſoliez eſtre ſi prous,
Si aſpres, & ſi remuans,
Si vigueréux & ſi aidans,
Que ne me laiſſiiez dormir,
Et or vous voi ſi qoi tenir,
Que je croi bien en moie foi,
Que vous amez autre que moi.
Ha ! las, diſt-il, Diex n'i ſoit mie,
A foi en ceſte jalouſie,
Moult ai or d'amer grant beſoing,
Et moult vous en eſt pris grant ſoing.

C'eſt mon, ſire, ſe Diex m'aït,
Que mes ne fetes vo delit,
Non voir, diſt-il, quar je me muir,
Je n'ay fors les os & le cuir,
Por amor Dieu leſſez me eſter,
Volez vos hui mes rioter ?
A mal chief viengne tel riote.
Ci a diſt-ele bele note.
Or me dites que feiſſiez,
Se douze fames euſſiez ?
Se l'une euſt de vous ſon buen,
L'autre vouſiſt avoir le ſuen,
Si i euſt moult grant eſtor,
Chaſcune vouſiſt à ſon tor
Avoir ſa joie & ſon ſolas,
Et vous eſtes por moi ſi las,
Que ne poez les rains movoir.
Or puis-je bien apercevoir
Que vous fuſſiez moult empiriez,
Se douze fames euſſiez.

Ainſi furent une ſeſon.
Li pere au valet fu preudon,
Un jor en vint parler à lui :
Fils, diſt-il, vous convient hui
Eſpouſer fame de par Dieu,
Et demain l'autre, or querez lieu
Où vous puiſſiez vos noces fere,
J'ai moult bien porquis voſtre afere,
Une en avez, je en ai onze,
Il vous en convient avoir donze.
Douze, diſt-il, deables i ſoient,
Cent homes nes aſſouviroient.
Ainſi demora longuement;
Tant qu'il avint, ne ſai coment,
Et par ne ſai quelle aventure,
Qu'on priſt un leu en la paſture,
Dedens la vile où cil manoit,
Qui grant domage lor feſoit.
Li uns le juge à eſcorcier,
Li autre le juge à noier,

Et li tiers à ardoir en cendre,
Et li quars ſi le juge à pendre;
Tant que cil vint à daerains,
Qui tant par ert maigre & tains,
Li mariez dont dit vous ai,
Qui tant ſeut avoir le cuer gai :
Il parla, & lor diſt ainſi;
Donez li fame, je vos pri,
S'ert auſi com je ſui honis,
Et en ſi male priſon mis,
Dont jamés n'ert liez en ſa vie,
Ainſi li toudrez-vous la vie.
Quant cil l'oent, chaſcun s'en riſt.
Eſvos ſa fame qui lor diſt :
Seignors, tenez-vous-en à lui,
Que nus n'eſt miex honis de lui.

Explicit du vallet aux douze fames.





DE LA VIEILLE TRUANDE.

DE fables fet l'en les fabliaus,
Et des notes les ſons nouviaux,
Et des materes les chançons,
Et des dras chauces & chauçons.
Pour ce vous vueil dire & conter
D'un fabel que j'oï conter
D'une fable que j'ai oï,
Dont au dire moult m'esjoï,
Si le vous ai tourné en rime,
Tout ſans batel, & tout ſans lime,
Je ne le vous vueil plus celer,
Dire vous vuel d'un bacheler,
Qui chevauchoit parmi un bois,
Où l'en coupoit ſouvent du bois.

Cil bacheler dont je vous conte,
S'il fut fils de Roi ou de Conte,
Si fust-il biaus à desmesure,
Ce ne fu ne drois ne mesure,
Biaus estoit & cointe & sages,
A un Chevalier ert messages,
Qui bien estoit du païs nez,
Et si fu si bien doctrinez,
Et si cortois, & si sachans,
Et de paroles si trenchans,
Qu'il ne cremist deux Avocas,
Mes par tant ert & mus & quas,
Et si mus & si abaubis,
Qu'il ne saura ne blanc ne bis.
Il chevauchoit toute une lande,
Et voit une vieille truande
Qui s'assoreille à un buisson,
Ce fu un poi devant moisson,
Ilueques recousoit ses piaus,
Son mantelet & ses drapiaus,

Qui n'eſtoient mie tuit nuef,
Ains ont veu maint an renuef;
Del premier drap i ot les mains,
Ele ne puet tenir aus mains
Eſcroele, ne drap ne piece,
Qu'ele n'i acoude & aſſiece,
En cinq cens dez n'ot tant de poins
Come il ot en ſes dras porpoins.
La s'aſoreille & eſgoele,
Son poconet & s'eſcuelle,
Son ſachelet & ſes mindoques,
Oingnement avoit fait de doques,
De vif argent & de viez oint,
Dont ſon viſage & ſes mains oint
Por le ſoleil qu'il ne l'eſchaude;
Mais ce n'eſtoit mie bele Aude,
Ains eſtoit lede & contrefete,
Mes encor ſe duit & afete
Por ce qu'encor voloit ſiecler.
Quant ele vit le bacheler

Venir, si tres bel à devise,
Si fu de s'amor si esprise,
C'onques Tristans yseut la blonde,
Ne nule fame de cest monde
N'ama onques si fort nului,
Come ele fist tantost celui.
Diex vous saut, fet-il, bone fame,
Veistes hui ci passer ame?
Nenil certes, mes enfés dous,
Pleust à Dieu qu'entre nous dous
Geussons ore bras à bras,
Si demenriemes no solas.
Solas, fet-il, por le cul bieu,
Porriez-vous donc souffrir mon gieu?
Par foi, fet-ele, je ne sai.
Or en seromes à l'essai,
Se je nel puis souffrir si perde.
Ainçois li maufez vous aerde,
Que descende por tel afere,
De vo solas n'ai-je que fere;

Non, fet-ele, ma douce vite,
Je ſui ſi pleſans & ſi viſte,
Plus qu'il ne pert par ça de fors,
Et ſi ſui ſi pleſans de cors,
Et nous avons ci moult biau lieu,
Deſcendez, douz amis, por Dieu,
Si me baiſiez & acolez,
Et fetes plus ſi vos volez.
Beſier, fet-il, vieille puſnaiſe,
Volez-vous donc que je vous baiſe,
Li cent deables i ſoient tout.
Quant cele le vit ſi eſtout,
Qu'ele n'i puet merci trouver,
Ne por proier, ne por rouver,
Lors diſt qu'aprés lui s'en ira,
Ja cel lieu aler ne ſaura.
Prent s'eſcuele & ſon poçon,
Son ſachelet & ſon baſton,
Et ſi le ſuit & ſi le chace,
Tant a porſivie ſa trace,

Qu'ele le conſuit & ataint,
Là où cil ſon cheval eſtraint,
Ou paſſer devoit un courant,
Et la vieille vient acourant
Qui d'amors eſtoit marvoïe :
Ainſi, diſt-ele, n'irez mie,
Par la mort bieu n'i paſſerez,
S'outre l'eve ne me portez.
Li maufez, fet-il, vous i port,
Vieille puſnaiſe, & vous raport,
Que ja ne vous i porterai.
Fiex, diſt-ele, je te portai
En mes flans neuf mois toz entiers,
Si te norris moult volentiers,
Tu es mes fils, por Dieu merci,
Ne me leſſe pas ſeule ici.
Vos fils, fet-il, vieille brehaingne,
Ainçois la male mort vous praingne,
Que ja ma mere ſoit ſi fete,
Si torte ne ſi contrefete,

Car ma mere eſt riche borgoiſe.
Fils, fet-ele, come ore me poiſe,
Que vous eſtes ſi deſvoiez;
Vo mere ſui ſeürs ſoiez,
Et vous mon fiis tout entreſait,
Quel gré que toz li mons en ait.
Vois, fet cil, par la gueule bieu,
Com ſui honis à ce biau gieu,
Quant ceſte pute vieille torte
Se fet ma mere tout à force,
Prés va que je ne l'eſcervelle.
Lors ſe reprent cil à ſa ſele,
Quant il cuide remonter ſus,
Et la vieille l'a retret jus,
Moult le detret & ſache & tire.
Si com cil ert en tel martire,
Que la vieille le tient ſi cort,
Uns hauz hom reperoit de cort;

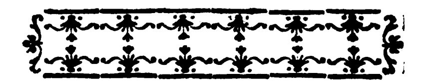
Et la vieille eſraument li crie,
Sire, por Dieu le Fil Marie,
Fetes-moi tout maintenant droit
De mon enfant, qui ci en droit
Me veut leſſier ſeule à ceſt port,
Sire, envers moi à moult grant tort.
Diſt li ſires, biaus dous amis,
Qui vous a en itel point mis,
Que ci volez leſſier vo mere?
Quar le portez outre, biaus frere,
Ahi, fet-il, vieille ſorciere,
Ainçois la paſſions vous fiere,
Quar ma mere ne fuſtes onques.
Et li Chevaliers li diſt donques,
Iſſi le vous convient à fere,
Je vueil aller en mon repere,
Ou vo mere porterez outre,
Ou il le vous convendra....

Quant la vieille ot li Chevalier,
En haut li priſt à eſcrier,
Ne ſet que ſere, ne que dire,
Tout maintenant li priſt à dire :
Fetes-moi droit por Dieu le grant,
Li Chevaliers diſt maintenant,
Or toſt venez, ſi la baiſea,
Ou outre l'eve la portez.
Quant li vallez ot le ſeignor,
Si ot tel duel, ainc n'ot greignor.
Sire, fet-il, ce eſt ma mere,
Or n'i a plus, fet-il, biau frere,
Outre l'eve la porterai,
Ja ma mere ne baiſerai.
Au daarain tel le mana,
La vieille ſi come conta
Qu'ainçois que il li eſchape,
Li convint-il donner ſa chape.

Puis l'a beſié & acolée,
Dont i ot grant riſée.
Tout maugré ſien, ce m'eſt avis,
Cil s'en torna toz deſconfis,
Que la vieille l'a ſi mené,
Qu'elle renvoie deſſublé.

Explicit de la vieille Truande.

Fin du Tome I.



VOCABULAIRE

Des mots les plus difficiles

Contenus en ce Volume

A

A, Avec, pour, de, avez, ſur; contre, par, en, eſt, au.
Atout, avec tout.
A que faire, pourquoi faire.
Abaiſſier, appaiſer, tranquilliſer.
Abandon (ſe mettre) s'expoſer.
Abateis, deſtruction, carnage
Abaubis, étonné.
Aboſmé, abbatu.
Açaindre, environner.
Açaint, environné.
Açainte, coin, lieu retité.
Acelée, en cachette, ſecrettement.

A ce qu'il, pendant qu'il.
Acesmer, parer, orner, ajuster.
Achaison, occasion, prétexte, dessein. Plainte, querelle.
Achaper, échapper.
Achesmer, parer, orner, ajuster.
Achoison. Voyez *Achaison*.
Acliner, se baisser, saluer.
Acointement, fréquentation.
Acointer, fréquenter.
Acoler, embrasser.
Acorchier, écorcher.
Acoudre, joindre.
Acourer, arracher les entrailles.
Adnerains, le dernier. Enfin.
Adaigner, regarder comme digne.
Adens, le visage contre terre, prosterné.
Adenter, renverser le visage par terre, faire mordre la poussiere.
Ades, toujours.
Adevinal, énigme.
Adonc, *adonques*, *adons*, alors.
Adouber, aiguiser, parer, ajuster, armer.
Aerdre, s'attacher, se joindre. Saisir.
Aert, s'attache, saisit.

Afaitier, parer, arranger, inſtruire; donner de l'éducation.
Afeter, *afetier*, idem; d'où
Afaitié, *afetié*, inſtruit, poli, ajuſté.
Afebloier, affoiblir, & s'affoiblir.
Afferer, *afferir*, convenir, être ſortable.
Affiert, convient.
Afier, aſſurer, affirmer.
A foy, ma foi.
Aguet, ſubtilité, ſurpriſe.
Ahan, peine, fatigue, travail.
Ahaner, pêner, fatiguer, labourer, travailler.
Aherdre, s'attacher.
Aïe, aide, ſecours.
Aigret, verjus, ſauce.
Ain, *pour* aime.
Ainc, avant. Mais jamais.
Ainçois, *ainzois*, avant; au contraire; mais, plutôt.
Aingleterre, Angleterre.
Ains. Voyez *Ançois*.
Ajornée, le point du jour.
Ajorner, faire jour.
Aïrer, irriter.
Aïſt, *aït*, aide.

Alaschier, desserrer, relâcher.
Aleger, *alegier*, soulager.
Alemande, amande; fruit.
Aleure, train, pas; *grant aleure*, grand train.
Alme, ame.
Aloe, alouette.
Aloigne, retardement.
Alongement, délai.
Amander, amender, corriger, profiter; d'où
Amant & *ament*, *pour* amende, se corrige, & corrige.
Amans, amoureux.
Ambedeux, *ambedui*, tous les deux.
Ambleure, aller le pas.
Ame, quelqu'un.
Ameres, *ameurs*, amans, amoureux.
Amont, en haut.
Amonter, monter, parvenir, valoir.
Andeux, *andoi*, *andui*, tous les deux.
Ançois. Voyez *Ainçois*.
Anfarme, infirme.
Anoi, ennui, peine, chagrin.
Anqui, là, de là.
Ansois, *anzois*. Voyez *Ainçois*.
Anui, *anuit*, peine, chagrin.

Anuit, cette nuit.
Anuitier, faire nuit.
Anuitier, subst. la nuit.
Aombrer, faire de l'ombre, couvrir.
Apaier, satisfaire, contenter, appaiser.
Apenser, réfléchir, préméditer, examiner.
Apert, évident.
En apert, évidemment.
Apert, sçavant, connoisseur, intelligent.
Apertise, connoissance, intelligence.
Appareiller, *apparillier*, disposer, préparer, ajuster.
Apresure, ardeur.
Aqueut, *aquieut*, bien recevoir, accueillir.
Aquieut sa voie, se met en chemin.
Arder, *ardoir*, *ardre*, brûler.
Arer, labourer.
Arme, ame.
Arraisonner, haranguer, parler, porter la parole.
Arramir, assembler, convoquer, réunir.
Arrier, derriere; *retrò. Signifie encore* Aussi.

Aſproier, exciter, pouſſer, aiguillonner.
Aſpre, ardent, empreſſé.
Aſſaier, tenter, aſſiéger, eſſayer.
Aſſaillir, eſſayer.
Aſſiece, place.
Aſſen, intelligence.
Aſſené, bien ou mal placé.
Aſſener, *aſſeneir*, placer, marier, adreſſer juſte, deſtiner.
Aſſommer, compter, nombrer. Finir.
Aſſoudre, abſoudre; d'où
Aſſous, abſous.
Aſſoille, abſolve.
Aſtelle, morceau de bois.
Ataine, Athenes, ville de Grece.
Ataine, querelle, diſpute; chagrin, tourment.
Atainenx, fâcheux.
Atarger, *atargier*, retarder.
Atargier, ſubſt. retard.
Ator, atour, parure.
Atorner, atourner, préparer, diſpoſer, arranger. *Bien ou mal atorné*, bien ou mal arrangé, traité.
Attremper, modérer, arranger, ajuſter, accorder.

Aval, en bas.
Avaler, defcendre.
Aube, le point du jour.
Aube crievant, au point du jour.
Aubres, arbres.
Audaarain, enfin.
Avel, *aviaux*, tout ce que l'on fouhaite.
Avenans, *avenant*, agréable, qui plaît, d'agréable abord, accès.
Averai, j'aurai.
Avers, avare. Biens.
Avient, avoient.
Aumofniere, bourfe.
Aüner, affembler.
Aunoi, aulne ; arbre.
Aunoi, lieu planté d'aulnes.
Avoi ! hélas !
Avoirs, biens.
Avoir beu fon fang, être fou, infenfé.
Auques, en ce moment.
Aus, ail. Eux. Avec.
Aufint, auffi bien.
Autre fi, *autre tel*, comme, de même, femblablement.
Auvernois, *auvernats*, efpece de vin à Orléans & à Blois.

Aux, ail. Eux. Avec.

B

BAcheler, jeune homme.
Bajasse, servante.
Bailli, *bien bailli*, bien traité ; *mal bailli*, mal traité.
Baillie, puissance.
Barat, *barate*, embarras.
Barat, tromperie, trahison, complot, mauvais dessein.
Bareil, baril, tonneau.
Bargignier, balancer, varier, être inconstant, marchander.
Baron, mari, homme.
Batel, batteau. Marteau.
Bauçant, de couleur jaune.
Beduyn, hérétique parmi les Mahométans, ceux qui croyent à Haly.
Beer, viser, tendre, aspirer.
Belement, doucement, agréablement.
Bellues, contes en l'air.
Beneoit, béni, saint.
Bennie, *banie*, assemblée.
Bergoigne, Bourgogne.
Berruier, qui est du Berry.

Besoig, *besoigne*, besoin, nécessaire.
Bias, *biaus*, *biax*, beau.
Birer, se réjouir.
Blef, *bleif*, bled, froment.
Blesmir, tacher.
Bliaut, manteau.
Boce, bouche.
Bochet, *bochez*, bosquet.
Boen, bon.
Boir son sens, devenir fou.
Boisdie, tromperie, ruse, finesse, adresse.
Boiser, tromper; d'où
Bois, trompe.
Boise, bois, pour la rime.
Bon oï. Oï, en Basse Normandie, signifie défaut, incommodité.
Borce, bourse.
Bos, bois.
Braies, culotes.
Brehaingne, stérile.
Buef, bœuf.
Busois, orgueil, vanité, grande pompe, équipage brillant.
Buies, chaînes, entraves.

C

CA, en arriere, cy-devant.

Calangage, aller en calangage, aller en maraude, chasser sur les terres d'autrui, usurper.

Calanger, disputer la propriété, s'emparer du bien d'autrui.

Carchier, charger.

Carole, concert, danse, assemblée.

Castoiement, instruction.

Ce cuit, je pense, il m'est avis, je m'imagine.

Cel, ce, celle, cette.

Celeement, en secret.

Celi, celui.

Chaillous, pierres.

Chaille, vient du verbe *Chaloir*, il importe, se soucier, s'embarrasser, s'intéresser.

Chaitif, chaitis, pauvre, malheureux, infortuné.

Challe, Challon, Challos, Charles.

Chaloir, il importe.

Champaigne, campagne.

Chandoile, chandelle. *Devoir la chandelle à S. Arnoul*, être cocu.

Chanu, chauve.
Chapel, chapeau, couronne de fleurs, voile de femme.
Chapeler, couper, briſer, caſſer.
Chapeleis, carnage.
Chartre, priſon.
Chaſtel, *chaſtiax*, bourg, château, biens domaniaux.
Chaſtoier, reprendre, inſtruire.
Chatons, Caton.
Chatoner, ramper, aller à quatre pattes.
Chaut, du verbe *Chaloir*; *il ne m'en chaut*, il ne m'importe.
Cheans, *bien cheans*, heureux; *mal cheans*, malheureux.
Cheir, tomber, arriver.
Chere. Voyez *Chiere*.
Chetif, *chetis*. Voyez *Chaitif*.
Chevalet, petit cheval.
Chevance, biens, richeſſes. Ruſe, expérience, fineſſe.
Chevaucher, *chevauchier*, aller à cheval.
Chice, avare.
Chief, tête. Commencement. Bout, extrémité.

Venir à chief, venir à bout.
De chief en chief, d'un bout à l'autre.
A chief trere, parvenir à ſon but, réuſſir.
Chiere, viſage, mine, réception.
Chiere haucie, viſage levé, gai, content.
Chiere baſſe, viſage abbatu, conſterné.
Chiere morne, triſte.
Chiere mate, abbatu.
Choiſir, appercevoir.
Choſer, gronder, blâmer, accuſer, imputer.
Ci, ici.
Ciax, ceux-ci. Cieux, ciel.
Ciex, cieux, ciel.
Cil, ce, celui, ceux.
C'il, s'il.
Cis, cet.
Citoal, canelle.
Citole, inſtrument de muſique à corde.
Claimer, *clamer*, ſe plaindre, appeller, nommer, demander, crier après quelqu'un.
Clauſichier, attacher avec des cloux.
Clergie, ſcience.
Clers & ſers, gros & menu.

Clers, gens sçavans, instruits, Magistrats, Notaires, Maîtres d'école.
Clostre, cloître.
Coard, lâche, poltron, timide.
Coi, tranquille.
Coiement, tranquillement, sans bruit.
Çoiler, celer, cacher.
Cointe, poli, bien instruit, prudent, sage.
Cointement, prudemment.
Cointoier, instruire, polir.
Coissin, coussin. Cousin.
Coiter, *coitier*, presser, pousser, exciter.
Colées, coups.
Com, combien; quoique.
Comans, commandemens.
Comant, commande.
Compains, camarade, compagnon.
Comparer, payer, couter. *Je l'ai comparé chier*, je l'ai payé cher.
Commun, public.
Communalment, en présence de tout le monde, publiquement, en général, tous ensemble.
Communement, publiquement.
Communaument, ensemble, généralement.

Compains, compagnon, camarade.
Con, comme. Combien, quoique. Qu'on.
Conchier, ſalir, tromper, ſurprendre, jouer d'un tour.
Concile ; tenir concile, jaſer, parler enſemble.
Conciller, conſeiller, prendre conſeil.
Conclure, faire taire, mettre *ad metam non loqui*. Convaincre, perſuader, faire conclus.
Confez, Confeſſeur. Confeſſé.
Conjoier, fêter, bien recevoir.
Conqueſter, gagner.
Conroi, compagnie. Soin. *Prendre conroi*, avoir ſoin.
Conroier, arranger, préparer, diſpoſer.
Conſirée, éloignement, abſence.
Conſirer, éloigner.
Conſuivre, atteindre.
Conte, diſcours. *Tenir conte*, jaſer, parler.
Contens, diſpute.
Contiller, conter, raconter, diſcourir.
Contraire, *contrere*, accident, malheur, adverſité.

Contre mont ; arbres d'un grand contre mont, d'une grande hauteur.

Contre mont, en haut.

Controuveure, menſonge.

Convant, *convenant*, *convent*, convention, engagement réciproque.

Convoier, conduire, accompagner.

Cops, coups.

Corage, cœur.

C'orains que, auparavant que, juſqu'alors.

Corroie, bourſe. Ceinture.

Cors, corps. Court, *brevis*. Cour, *curia*.

Cort, idem.

Cortine, tour de lit, tout ce qui environne.

Coſter, couter.

Cote, corſet.

Cotelle, petit corſet.

Coue, queue.

Coueter, convoiter. Remuer la queue.

Coupe, faute.

Courroie, bourſe, ceinture.

Coutel, couteau.

Coutes, les coudes. Matelas.

Courtine, tour de lit.

Couvertoir, couverture.
Couvine, deſſein, projet, conduite.
Creanter, promettre.
Cremer, *cremir*, craindre.
Crouſtelle, petite croute de pain.
Cui, qui. A qui.
Cuider, s'imaginer, penſer, préſumer.
Cuider, ſubſt. imagination, préſomption.
Cuir, peau.
Cuiʒanbon, ſoin, inquiétude.
C'un, qu'un.
Cure; ſoin, envie, déſir.
Cuſtode, gardien.
Çynele, fruit de l'épine blanche.

D

DAm, *Damp*, *Don*, Seigneur.
Damage, dommage.
Damoiſel, *Damoiſiaus*, jeune gentil homme.
Dangier, peine, retard, difficulté, embarras. *A dangier*, avec peine, avec difficulté, avec retard.
Dan. Voyez *Dam*.
D'ax, d'eux.

Dé, Dieu.
De, que.
Decevoir, tromper.
Dechiez, tombez.
Deçoivre, tromper, ſurprendre.
Déduit, plaiſir, récréation.
Deffermer, ouvrir.
Defois, défenſe, empêchement.
Defors, dehors.
Deguerpir, quitter.
Dehaitié, *dehetié*, triſte, abbatu, découragé.
Dehait, peine, affliction, abbatement.
Dehet, idem.
Dehait & *dehet*, malheur.
Dehurter, pouſſer, preſſer, frapper.
Delaier, différer, retarder.
Delaier, ſubſt. retard.
Delez, à côté, proche.
Delitous, agréable.
Delivre, affranchi, débarraſſé.
Delivrement, ſans peine, ſans embarras, facilement.
Delit, faute. Plaiſir.
Demaine, propre, ce que l'on a en propriété, ce qui nous appartient;

ſa vache demaine, la vache qui lui appartient.
Demainer, agir, ſe comporter.
Demanois, à l'inſtant; cependant.
Demener. Voyez *Demainer*.
Demener joie, ſe réjouir.
Demener dolor, être triſte.
Demenriemes, menerions.
Dementer, ſe plaindre.
Demie, la moindre choſe.
Demorée, *demorement*, retard, abſence.
D'en chiez, de chez.
Denrée, meſure de pinte, forme.
Deporter, ſe réjouir, ſe récréer, ſe délaſſer; ſe tirer d'affaire; ſoulager.
Deputaire, méchant, cruel, de mauvaiſes mœurs.
Dereze, uſée.
Deroute, rompue; déchirée.
Deſcachier, pouſſer, preſſer, perſécuter.
Deſcombrer, débarraſſer, élaguer.
Deſconſeillie, abandonnée, qui ne ſçait à qui avoir recours.
Deſerte, récompenſe.

Deservir, mériter.

Desleal, *desloial*, infidéle, traître.

Desloer, désapprouver.

Desmesure, outrance, outrage, excès; *à desmesure*, extraordinairement, hors de regle.

Desoivre, *desovoir*, tromper, surprendre.

Despendre, dépenser.

Despris, vil, abject, mal habillé.

Desreson, tort, injustice.

Desroi, déréglement, injustice, faute, crime.

Desroier, faire sortir de la droite voie, détourner du bon chemin, corrompre.

Destort, détourne.

Destrier, cheval de parade, dressé au manege.

Detriement, longueur, retardement.

Devant, sur-tout, principalement.

Deuil, peine, chagrin.

Deviser, parler, s'entretenir, expliquer.

Devis, *devise*, plaisir, volonté; *à sa devise*, à son gré.

Dex, *Diex*, Dieu.

Dis, jour. Dix.
Dis tans, dix fois.
Ditié, piece de Poëſie.
Divers, fâcheux, déſagréable.
Doint, donne.
Dois, dès. Dais.
Doloir, ſe plaindre.
Dols, *dolx*, doux.
Dondelle, maîtreſſe, donzelle.
Donoier, *doſnoier*, faire l'amour.
Donoïer, *doſnoier*, ſubſt. galanterie.
Donion (lire *Donjon*) forteresſe.
Dont, d'où.
Doques, ſortes de drogues. Voyez *la vieille truande*.
Dou, du.
Dous, deux.
Douter, *douteir*, craindre.
Dras, habits, hardes, nippes.
Drois, juſtice, équité; *drois eſt*, il eſt juſte.
Dru, *drue*, galant, amant.
Druerie, galanterie, amour.
Duel, peine, ennui, chagrin, triſteſſe.
Deveureur, dévorer.
Dui, deux.

Duire (se), se parer, se conduire, agir.

Duit, instruit, ajusté.

D'un & d'el, d'un & d'autre, de chose & d'autre.

Durement, fortement, violemment.

Dusques, jusques.

E

E Banoi, divertissement, plaisir.

Ebanoier, se réjouir, se dissiper.

Egite, Egypte.

Eisvos, voici.

El, au; dans. Rien. Contraire; *d'un & d'el*, de chose & d'autre.

Eles, *ailes*, à l'instant.

Embattre, se fourrer, se précipiter.

Embler, voler, dérober, se soustraire, s'esquiver.

Empenné, garni de plumes.

Emplus, mouillé.

Emprendre, entreprendre.

Emputer, *emputeir*, imputer, accuser, calomnier.

Emputeis, accusé, calomnié.

En, on.

Enamer, aimer.
Encliner, saluer en se courbant, se baisser.
Encenble, ensemble.
Encontre aller & venir, aller au devant.
Enfançon, petit enfant.
Enfer; infernus, enfer.
Enfers, infirme.
Enfés, enfant. Infect.
Enfoïr, enterrer.
Enfrume, avare, chiche; désagréable.
Engelez, gelé de froid.
Engrés, empressé.
Engignier, surprendre, tromper.
Engin, esprit, malice, art, ruse.
En mi, au milieu.
Enpenné. Voyez *Empenné*.
Ens, dedans.
Enseignie, instruite.
Enseler, mettre une selle.
Ensuir, *ensuivre*, imiter, obtenir.
Entailler, sculpter, graver.
Entaillere, Sculpteur, Graveur.
Entendre, comprendre.
Entrax, entre eux.
Entremettre, tenter, entreprendre.

Entresait, cependant, à l'instant.
Entir, entier.
A estris, à propos, à l'instant.
Envis, malgré soi, à peine.
Envoiser, se réjouir.
Envoisie, gaie.
Erodes, Herodes.
Ert, étoit. Sera.
Esclers, dans le fabliau de *la femme pour cent hommes*, semble être une Nation : je n'ai pu découvrir quelle elle étoit. Je pense que c'est en général, infidéles, hérétiques, idolâtres.
Escout ; estre à escout, écouter, épier.
Esmeré, précieux, inestimable.
Especes, épices.
Esperdus, étonnés.
Esperit, Esprit.
Esperitable, spirituel.
Espie, espion.
Espinois, lieu entourré & planté d'épines.
Esploitier, agir, opérer, marcher.
Espoir, peut-être.
Esprovance, épreuve.
Esraument, promptement.

Eſſoigne, *eſſoine*, excuſe, empêchement.

Eſſorer, *eſſoreir*, ſécher.

Eſſos, déſoſſé, les os rompus.

Eſſil, ravage, deſtruction.

Eſſiller, détruire, ravager, briſer.

Eſcroele, haillons.

Eſtage, place, dégré.

Eſtal, combat; *prendre eſtal*, combattre, batailler, diſputer.

Eſtanchier, ſupprimer.

Eſtant, debout.

Eſtaucer, prendre un état.

Eſtauceure, ſtature.

Eſtavoir, bienſéance, convenanee; néceſſaire, néceſſité.

Eſtele, étoile. Bâton, éclats de bois.

Eſtelé, étoilé.

Eſter, *eſteir*; *laiſſer eſter*, laiſſer reſpirer, ſuſpendre.

Eſtor, combat, choc.

Eſtordir, *eſtordre*, maltraiter, tourmenter.

Eſtornel, étourneau, oiſeau.

Eſtout, fou, étourdi.

Eſtrait, retiré.

Eſtre, état, lieu, place. Excepté.

Estrif, *estris*, combat, choc, dispute.
Estriver, disputer, contrarier.
Estrous; *à estrous*, certainement.
Estuet, convient.
Esvos, voici.
Eur, bonheur.
Eure, heure. Bord.
Eue, [lire *eve*] eau.

F

FAçon, figure, visage.
Fasellues, contes en l'air pour surprendre, tromper.
Faille, faute; *sans faille*, sans faute, indubitablement.
Faire, dire; *fait-il*, dit-il.
Faire confesse, se confesser, entendre la confession.
Faire, agir, se comporter; *faire que sage*, agir sagement; *faire que fol*, agir en fou.
Faire, être; *cela ne fait point à dire*, cela ne se doit dire.
Faire savoir, faire, agir sagement, prudemment.
Fais, fois; *vice*.

Fais, fardeau, quantité.
Fallis, faux, traître.
Faucer, manquer, tromper.
Fel, *felons*, cruel, traître, méchant, capricieux, brutal.
Felonie, trahiſon, cruauté, caprice, brutalité.
Fere, faire. Voyez *Faire*.
Ferir, frapper.
Ferreis, coups, bruit des armes.
Fez, faix, fardeau.
Feus, cruel, traître, brutal.
Fi, foi; *de fi*, ma foi.
Fiance, foi.
Fiere, *fiert*, frappe.
Finer, ceſſer.
Fil, fils.
Fis, aſſuré, certain.
Fiſicien, médecin.
Fiſique, l'art de la médecine.
Fius, fils. Certain.
Flabel, *fabliau*, conte.
Flatir, jetter avec fureur, avec emportement.
Foillez, feuilles.
Foïr, fuir.
Foirier, chomer, ceſſer, ne point travailler.

Folier, *foloier*, s'amuser, folâtrer.
Fontenelle, petite fontaine.
Forment, fortement. Froment.
Fors, dehors. Excepté.
Fos, *fox*, fou.
Forsener, sortir, être hors du sens, de raison.
Fouc, troupeau.
Fremaille, gageure.
Frire, frémir.
Frume faire, faire mauvaise mine.
Fuer, dehors. Prix. Fois; *vice*.

G

GAber, railler.
Gabs, raillerie.
Gagier, saisir, engager.
Gagner, venir à bout.
Galoie, mesure.
Ganelons, traître.
Garder, regarder.
Garir, garantir. Avoir soin.
Gars, *garse*, gens de néant, gens à tout faire, comme *Ribaus* & *Pautoniers*.
Gars, *garse*, garçon.

Garſon, *garçon*, mauvais ſujet.
Laiſſer garir, laiſſer en repos.
Gariſon, réfection, repas.
Gart, garde.
Gaſte, vaſte, déſert, abandonné.
Gavai, *gavion*, goſier.
Gaut, joyeux.
Gens, *gent*, joli, poli, agréable, gracieux.
Gent, nation.
Geſir, coucher.
Geſte; *gens de geſte*, de conſéquence.
Geu, Juif. Couché; *geu à home*, couché avec un homme.
Geu, jeu; *partir le jeu*, donner l'alternative.
Geuſt, coucha.
Glaiolai, glayeul, plante; eſpece d'iris.
Gloutoier, manger avidemment.
Graigneur, *greignor*, *graindre*, plus grand.
Greſſe, Grece.
Grever, incommoder, fâcher.
Gras humé, bouillon.
Griever, incommoder.
Gronſoner, *gronſoneir*, murmurer, gronder.

Grous, chien.
Guarir, avoir ſoin, garantir.
Guanches, *guenches*, détours, fineſſes, tours d'adreſſes.
Guenchir, pencher; détourner.
Guerpir, abandonner.
Guerredon, récompenſe.
Guerredoner, récompenſer.
Guile, tromperie.
Guiler, tromper.
Guis, *gui*, *guiſſe*, façon, maniere.
Juif.

H

HAiter, *haitier*, réjouir, rendre joyeux, donner du courage, efforcer.
Haitié, *hetié*, gai, joyeux, alerte.
Haligote, robe, habit déchiré; lambeaux.
Haligoté, déchiré, en lambeaux.
Haoir, haïr; d'où
Haoïe, haïſſois; *haoit*, haïſſoit.
Haſchie, morſure.
Hauber, cotte de mailles.
Herberger, loger.
Herbergerie, logement.

Heraudie, souquenille, mauvais habit.

Ho ne jo; ne pouvoir ne ho ne jo, n'en pouvoir plus, être abbatu.

Hom, *hon*, *hons*, homme.

Hourt, finesse, adresse; *savoir du hourt*, être rusé, fin, adroit.

Houseaux, *housiaux*, bottes, bottines où le soulier tient.

Huche, coffre.

Hucher, appeller, crier.

Huesèr, *huesèir*, se botter.

Hui, aujourd'hui.

Huis, porte.

I

JA, soit, ce que, quoique. Jamais, pas, point, déja.

Jajole, geole, cage.

Jurle, vaisseau de bois à deux oreilles trouées, par lesquelles on passe un bâton, un tinel en Bourgogne, une tine.

Ice, celui, ce.

Icel, celui, ce.

Icest, ce, celui.

Jel, je le.

Jes, je les.

Iere, *iert*, étoit, ſera, ſerai.
Iex, yeux.
Ilęc, *illec*, *illekes*, *illeques*, *illuec*, là; *illac*, *illic*.
Joe, joue. Joye.
Joie, jouiſſe.
J'oi, j'entendis.
Jones, *joſnes*, jeunes.
Jouchier, coucher.
Jovent, jeuneſſe.
Iriez, en colere, fâché.
Iſnel, prompt, actif; *iſnel le pas*, promptement.
Iſſir, ſortir.
Iſt, ſort.
Iſtrez, ſortirez.
Itant, autant, de même.
Iteis, *itel*, tel, ſemblable.
Juiſe, jugement.
Juſtiſe, juſtice. Juge, Gouverneur, Maître, Roi.
Juſtiſer, maîtriſer, conduire, gouverner.

K

KAlendre, cigale, oiſeau.

Keus, *Kex*, celui qui a ſoin du feu, cuiſinier.

Kex, *Keus*, pierre à aiguiſer; caillou.

L

LAid, offenſe, inſulte.

Laidanger, *laidangier*, inſulter, offenſer.

Laidir, offenſer, inſulter, maltraiter.

Laignes, bois, buches.

Lais, inſulte. Laiſſe. Legs.

Laiſſe, diſcontinuation.

Laiſſer, ceſſer, diſcontinuer, manquer.

Lande, terre inculte.

Lanier, lent, pareſſeux.

Larguece, libéralité.

Las! hélas!

Las, malheureux.

Laſſe, malheureuſe.

Le, du.

Lé, large. Côté.

Leans, là dedans.

Leauté, fidélité.
Lecheur, luxurieux.
Lecheresse, luxurieuse.
Ledengier, insulter, maltraiter.
Leens, là dedans.
Legier, facile; *de legier*, facilement.
Legierement, facilement.
Leiz, près, à côté.
L'en, lui en. L'on.
Lesser. Voyez *Laisser*.
Lest, laisse.
Let, insulte. Laisse.
Leu, loup. Lieu.
Lez, près, à côté.
Li, lui. Les. Elle.
Lié, joyeux, gai.
Liement, joyeusement.
Liquex, *liquiex*, lequel.
Livroison, portion.
Liues, lieues.
Loial, fidéle.
Loiaument, fidélement.
Loier, lier.
Loier, subst. récompense.
Lor, leur.
Los, conseil, louange, approbation.
Losenger, *lozengier*, railler.

Lozengier, subst. railleur.
Lues, aussi-tôt.

M

MAignée, *maignie*, famille, domestique, maisonnée.
Main à main, à l'instant.
Main, matin.
Maindre, moindre.
Maingue, mange.
Mains, moins.
Maint, plusieurs. Demeure.
Maintenir, cultiver, entretenir, fréquenter.
Maire [rime], mere; maître.
Mais, jamais, lorsque, quand, pas, point; pourvu, à condition, excepté, à l'avenir, plus, dès que, sinon..
Maiselle, joue, machoire.
Maisiere, muraille.
Maisnie. Voyez *Maignée*.
Mal, mauvais.
Mal bailli, mal ajusté, mal traité.
Malement, méchamment, mal.
Maleois, maudit, maudite.

Mal talent, mauvaiſe volonté, dépit, rage, fureur.
M'ame, mon ame.
M'amie, mon amie.
Manans, remplis de biens.
Maner, demeurer.
Manoier, manier.
Manoir, ſubſt. demeure.
Manoir, demeurer.
Mantelet, petit manteau.
Mar, mauvais, méchant, mal.
Marvoié, fou, enragé.
Mas, matelas.
Maſange, méſange, oiſeau.
Maſter, manifeſter.
Mauſez, les diables.
Maugré len, malgré lui.
Maus, mal, mauvais.
Mautalent, dépit, fureur, rage; mauvaiſe volonté.
Mautalentis, de mauvaiſe volonté, plein de dépit.
Mauvis, eſpece d'alouette.
Mecine, médecine.
Meſfait, *meſfet*, crime, mauvaiſe action.
Mehain, bleſſures, contuſions, coups.

Mehaigner, bleſſer.
Mei, mes.
Meiſt, eut mis. Eut demeuré.
Melle, merle, oiſeau.
Mendre, moindre, plus petit.
Meneſtrel, *meneſtreil*, *meneſtrex*, *meneſtreus*, meneſtriers, valets anciens, gens de bas état prêts à tout faire, comme les *gars*, *garſons*, *ribauts*, *pautoniers*.
Meneur, mineur; *frere meneur*, Cordelier.
Menjue, mange.
Menoir, demeurer.
Menre, moindre, plus petit.
Menrois, menerois.
Menu vair, étoffe à petites fleurs.
Merir, récompenſer.
Merrai, menerai.
Mervoille, merveille.
Mes, mon.
Meſaeſmer, mes-eſtimer.
Mes ſire, mon ſeigneur.
Mes mais. Voyez *Mais*.
Meſcheançe, mauvaiſe, fâcheuſe aventure.
Meſcheans, malheureux.

Meschin, jeune homme.

Meschine, fille en général; servante jeune.

Mescreans, infidéles, hérétiques, idolatres.

Mesgnie, *mesnie*, famille, domestique.

Mesler, brouiller quelqu'un.

Mesnil, maison dans les champs, ferme seule.

Mesprendre, se tromper, manquer à ce qu'on doit; mentir.

Mespresure, surprise, faute; *sans mespresure*, sans mentir.

Mesprison, faute, délit, crime.

Mesque, lorsque.

Mestiers, néceſſaire, utile, besoin; *mestier Dieu*, service de Dieu.

Mettre avant, exposer aux yeux, faire voir, déclarer, révéler.

Mettre sus, imputer, accuser.

Mez, arbriſſeaux.

Mi, mes, mon, moi.

Mie, pas, point.

Mielz, mieux. Miel.

Miennuit, minuit.

Mieudre, meilleur.

Mire, Chirurgien, Médecin.

Moie, tas de gerbes de bled que l'on fait aux champs, lorſque les granges ſont trop pleines.
Moies, miennes.
Moillier, femme.
Moiſſon, moineau.
Moller, s'efforcer.
Mont, monde. Montagne.
Monſtier, Egliſe.
Monteiz, élevé en honneur & richeſſes.
Morel, noir.
Morcel, *morſel*, morceau.
Moult, *mout*, beaucoup, pluſieurs.
Mucer, *muchier*, cacher.
Mueble, mobilier.
Muer, changer.
Muir, mugir. Que je meure.
Mus, muet.
Muſage, amuſement, diſſipation répréhenſible, libertinage. Mon uſage.
Muſarde, de mauvaiſe vie.

N

NEis, pas même.
Nel, ne le.
Nellui, nul.

Ne mais, pourvu que.
Nennil, non.
Ne que, non plus que.
Nes, ne les; *nes même*, pas même.
Nes, net.
Nevous, neveu.
N'iere, n'étoit; ne sera.
Nigromance, magie.
Nil, ni lui.
No, notre.
Noiant, *neant*, rien, inutile.
Nonchaloir, indifférence, abandon.
Non pourquant, cependant.
Nou, ne le.
Novian, nouveau.
Nuef, neuf; *novus*.
Nuef, neuf; *novem*.
Nuisance, peine, ennui, chagrin.
Nuns, *nus*, nul, personne; *nuns nez*, nul homme vivant.

O

O, *Avec*.
Ocoison, sujet, prétexte.
Octroier, accorder, consentir.
Oes, œufs. Plaisir.

Oevrir, ouvrir.
Oi, j'eus. J'entens, j'entendis.
Oie, entendue. Oreille.
Oige, ai-je, entens-je.
Oil, oui.
Oirre grantoirre, grand train, promptement.
Oisels, *oisillons*, oiseaux.
Om, *ome*, *on*. homme. On.
Onnis, uni, semblable.
Onques, jamais; avant; autrefois.
Ontes, honte.
Orbes, coups, contusions.
Or endroit, directement, à cet instant.
Orent, eurent. Entendirent. Prient.
Orer, prier.
Ores, à présent.
Orez, orages, bords.
Orine, origine. Urine.
Orront, entendront.
Os, entens-tu.
Os, *ost*, armée; *ost bennie*, armée assemblée.
Ostages, gîtes, logemens.
Ot, eut. Entend.
Ottroier, *ottrier*, accorder, consentir.
Oues, oyes. *Anser*.

Ourer,

Ourer, prier, adorer.
Ouvreoir, boutique, âtelier d'ouvrier.

P

PAlefroi, cheval de maître, de parade, élevé au manege.
Paor, *paour*, crainte, peur.
Par, ſuperlatif, très.
Parant, parent, paroiſſent, évident.
Parcevance, action d'appercevoir, découverte.
Parcloſe, fin.
Pardoint, pardonne.
Parfurnir, accomplir.
Parlement; tenir parlement, conférer, tenir converſation.
Paroille, égal.
Paroler, parler.
Parrer, paroître; *parra*, paroîtra.
Parſovance, découverte, action de s'appercevoir.
Partie, patrie, contrée.
Paume, la main.
Pautonier, *pautoniere*, gens d'état vil, gens prêts à tout faire.
Pel, peau. Pieu, piquet.

Penccir, penser.
Penceir, subst. pensée.
Pere, Pierre; *Petrus*.
Perin, *perron*, salon.
Perrer, paroître; *perre*, *pert*, paroît; *perra*, paroîtra.
Pers, étoffe de soie, taffetas.
Pertuis, trou.
Peser, fâcher, chagriner, déplaire, incommoder.
Pesme, très-mauvaise; *pessima*.
Pestel, pieu, piquet.
Pestre le ciel, amuser, tromper le monde.
Peteiller, frapper avec un bâton.
Phisique, médecine.
Phisicien, Médecin.
Piece, espace de tems & de lieu; *piece a*, *piesa*, depuis long-tems en çà, il y a long-tems.
Pis, poitrine.
Place, plaise; *placeat*, *placet*.
Plage, *plege*, caution.
Plaissier, courber, plier.
Planté, *plenté*, abondance, grande quantité, grand nombre; *à grant plenté*, abondamment.

Plenier, entier, grand, abondant.
Plait, plet ; bâtir un plait, former un dessein, préméditer.
Plot, plut ; *placuit.*
Pocon, poconet, pot.
Poi, peu.
Poins, point, du verbe *Poindre*, pique, paroît.
Poins, poing ; *pugnus.*
Poins, point ; *punctum.*
Poirre, petter.
Poiser, fâcher, incommoder.
Poison, potion, bouillon, boisson.
Pol, Paul.
Ponois ; de grand ponois, de grand poids, de conséquence.
Pooie, poois, pooit, pouvois, pouvoit.
Pooir, pouvoir ; *tous les Pooirs*, tous les Saints.
Por, pour.
Porcacher, porchacer, préméditer, entreprendre, former un dessein, chercher.
Porée, les légumes servans à faire la soupe, le potage.
Porpens, réflexion, méditation.

Pot, peut, pût.
Poue, pâte.
Pour, à cause.
Pourpens, perpléxité, en balance, réflexion, délibération.
Pourpenser, réfléchir, préméditer, délibérer.
Pourpris, enceintes, dépendances.
Pourveoir, penser, s'imaginer, aviser.
Preaux, pré.
Priveement, en particulier, secrettement.
Proier, prier.
Proisne, prône.
Proisié, prisé, prisé, estimé.
Provaire, *Provoire*, *Prouvoire*, *Pruvoire*, Prêtre, Curé, *Provisor*; d'où, la rue des *Prouvaires*, près S. Eustache.
Provost, préposé.
Prous, brave, hardi.
Puerri, pourri, gâté, sali.
Pulens, *pulente*, infame, puant.

Q

QUanque, tout ce que.
Quar, car.
Quarole, concert, danse.
Quarriaux, pierres ; traits d'arbalêtres.
Quas, cas ; *casus*.
Quas, cassé ; *quassatus*.
Que qu'ainsi, dans le tems que.
Queque, pendant ; quoique.
Qui que, à qui il, à quiconque.
Querir, chercher ; d'où
Quist, chercha.
Quistrent, chercherent.
Qoi, *quoi*, tranquile.
Quoisier, tranquillifer ; *quiescere*.
Qu'ot, qui eut.

R

R'A, a encore.
Raciet, replace.
Raençon, rançon.
Rachapt, rachat.
Raines, grenouilles.

Rainsel, petit rameau, branche, brin d'herbes.

Ramposne, correction, représentation.

Ramu, branchu, épais.

Randon, *randonnée*, force, violence, rapidité, secousses rapides.

Rapaier, appaiser, satisfaire, contenter.

R'arez, aurez encore, récupérerez.

Ray, rayon.

Rebondie, secousse.

Recoi, cachette; *en recoi*, en secret, en cachette.

Reçoif, reçoit.

Recoillir, ramasser, assembler.

Recort, rapporte, vous fait souvenir, rappelle, souvenir.

Recroire, se lasser, s'abstenir.

Recrut, se lassa, s'abstint.

Refretoirs, réfectoirs.

Reiz, rase.

Remaigne, reste.

Remaindre, rester, demeurer.

Remaint, demeure, reste.

Remanant, le reste.

Remeir, rester, demeurer.

Remest, demeure.
Remese, restée.
Remez, resté.
Remposner. Voyez *Ramposne*.
Rendu, moine, ermite.
Renuef, renouvellé.
Renvoisiement, joyeusement.
Reoigner, couper les cheveux, raser.
Repairier, retourner.
Repairier, subst. logis, maison; retour.
Reperer, retourner.
Repere, logis, maison.
Repost, caché, embuscade; *en repost*, en cachette, en secret.
Reprovier, proverbe.
Requoi. Voyez *Recoi*.
Rescous, délivré.
Resbuvoir, recevoir.
Respiter, différer la peine, le supplice.
Restancher, sécher.
Retornée, *retournée*, retour.
Retraire, *retrére*, réciter, raconter, rapporter, se retirer, différer, refuser, s'abstenir.
Retrais, rapporté, raconté, récité, empêché, qui s'abstient.
Revait, *revet*, retourne.

Revel, orgueil, rebellion.
Reveler, se rebeller.
Revertir, retourner.
Revois, retourné.
Rez, rasé.
Rien, chose; *res.*
Riens née, ame vivante.
Rioter, *rioteir*, disputer.
Roe, roue.
Roietel, roitelet.
Roit, roide.
Roncin, cheval de service, à tous usages pénibles; porte-malle.
R'ont-il, ont-ils encore.
Roonde, le bas du capuchon du moine, manteau.
Rotruhenges, refrains de chansons.
Rouelle, fortune, roue de fortune.
Rouer, *rover*, prier.
Rouvaisons, Rogations.
Rouver, *ruever*, prier.
Ruher, *ruer*, se jetter.

S.

S*Acher*, tirer, secouer.
S'abaie, son abbaye.

Sachant, ſavant.
Sachelet, petit ſac.
Sage, ſenſé, prudent, ſçavant.
Saigner, ſe ſaigner, faire le ſigne de la croix.
Sajette, flêche.
Saillir, ſauter, ſe lever, ſe jetter, ſortir, paroître.
Saine, la riviere de Seine.
S'ambler, ſe dérober, s'eſquiver, ſe ſouſtraire.
S'amie, ſon amie.
S'ame, ſon ame.
S'amors, ſon amour.
Sans ſejòr, ſans relâche, ſans délai.
S'aſoreiller, ſe chauffer au ſoleil.
S'atant, ſi à préſent.
S'aumuce, ſon aumuce.
S'avoine, ſon avoine.
S'avoit, ſi avoit, & avoit.
Saut, ſauve, ſaute.
Sautier, Pſeautier.
Seignor, ſeigneur, mari.
Sejor, ſéjour; *eſtre à ſejor*, être libre, en repos, ſans embarràs, ſans affaire.
S'elle, ſi elle.
Semetiere, cimetiere.

Semondre, *semoner*, inviter, mander.
Semons, invité, mandé.
Senez, *senés*, prudent, sensé.
S'entente, son intention, son application, son affection.
Serf, esclave, serviteur; *servus*.
Sergent, *serjans*, *serviens*, serviteur, domestique.
Seri, *serie*, doux, tranquille, agréable.
Serrez; *huis serrez*, fermé à la serrure.
Sers, *serf*, serviteur.
Sers gros. Voyez *Clers*.
Servage, servitude, esclavage.
Ses, son.
Ses, *secs*; *deniers secs*, deniers comptans.
Ses sire, son mari.
S'escole, son instruction, ses remontrances.
S'esgoeler, recoudre ses hardes.
Sesone, saison, à son tour.
S'estudie, son étude, son application, son attention.
Seue, sienne.
Seuil, le pas de la porte; *solium*.
Seult, *seut*, coutume, du verbe *So-*

loir & *Souloir*, cy-après.

Seux, ceux. Seul.

Si, Son. &. Ses.

Siecle, monde.

Siecler, plaire au monde, vouloir paroître jeune.

Siet, convient, plaît.

Siet, situé, assis.

Si fais, *si fês*, ainsi faits, faits de cette maniere.

S'ira, s'en ira.

S'ire, sa colere.

Sire, mari.

Soe, sienne.

Soef, doux, agréable; *suavis*.

Soel, il a coutume, j'ai coutume, du verbe *Soloir*.

S'oi, si entendis, & j'entendis.

S'oi, & si j'eus.

Soi, je sçus, je pus.

Soignans, *soignante*, concubine.

Solacer, *solacier*, consoler.

Solas, consolation, satisfaction, contentement.

Solasser. Voyez *Solacer*.

Soloir, *souloir*, avoir coutume; *solere*.

S'om, si on.

Sommeçon, haut, extrémité, surcharge.
S'onques, si jamais.
Sor, sur.
Sorcot, *sourcot*, habit, robe qui se met sur la cote, la veste, corset.
Sorfaire, augmenter, amplifier.
S'oronder, abonder, regorger.
Sotie, folie.
Souatume, douceur, suavité.
Soue, la sienne.
Souef, doux, agréable ; il est aussi adverbe.
Souffreteus, *souffretous*, qui est dans la peine.
Souliens, avions coutume.
Souloil, soleil.
Soupe en vin, du pain trempé dans le vin, que l'on appelle en Bourgogne une trempée.
Souvin, *souvine*, couché le visage en l'air ; *supinus*.
Subvention, secours.
Sue, sienne.
Suen, sien.
Suer, sœur.

T

Tai, boue, bourbier, fange.
Taille; mettre en taille, compter, nombrer.
Tailler, compter.
Tains, pâle, défait.
Taisir, se taire.
Talent, envie, bonne volonté, plaisir.
T'ame, ton ame.
Tançons, * *tanchons*, débats, querelles, disputes.
Tant nequant, nullement, en nulle façon.
Tant que, jusqu'à.
Targer, *targier*, différer, tarder.
Targer, *targier*, subst. délai, retard.
Taut, enleve.
Teches, taches, défauts; marques distinctives. On a dit dans les siécles passés, bonnes taches, & mauvaises taches.
Teil, tel.
Tempre, tôt.
Tencer, *tenchier*, disputer, quereller.
Tençons, disputes, querelles.
Teneures, domaines, biens immeubles.

Tens, fois, *cent tens*, cent fois; *quatre tens*, quatre fois.
Tere, taire. Silence.
Terres, biens.
Tessus, rubans.
Test, taît; *tacet*.
Tex, tel.
Ti, tes. Ton. Toi.
Tiné, *tinel*, gros bâton à porter des tines, vaisseaux de bois à oreilles.
Toaille, voile, serviette, nappe, essuie-mains.
Toille, [rime] Tu les.
Toitiaus, petit toit, petite étable.
Tolir, *tollir*, enlever.
Tolte, *tollue*, enlevée.
Tolte, levée de deniers, d'où *maltote*, *concussion*.
Tor, tour.
Torte, tortue.
Tos, *toz*, tous.
Tos dis, tous les jours.
Tos tans, *tos tens*, toujours, en tout tems.
Tot, enleve.
Touaille. Voyez *Toaille*.
Toz dis, tous les jours.

Toz tans, *toz tens*, en tout tems.
Traime, trame, fil pour ourdir la toile.
Trametre, envoyer.
Traveiller, tourmenter.
Trépas, passage d'un endroit à l'autre; & *Trépas*, violement de la loi, transgression.
Trépasser, passer outre, contrevenir, transgresser.
Trere, *traire*, tirer; *avoir trere*, souffrir; *tret eu*, avoir souffert.
Tresses, cheveux.
Tres toz, *tres tuit*, tous en général.
Trouveur, *trovor*, inventeur.
Troussel, trousseau, valise.
Truage, tribut; *estre en truage*, être en prison faute de rançon.
Truand, gueux, mendiant, qui demande son tribut; *robe truande*, mauvaise, déchirée.
Truever, trouver.
Truffes, mensonges, choses controuvées.
Truis, je trouve.
Tuit, tous.

V

Vain, foible, abbatu, ſans force.
Vair, de différentes couleurs; *varius*.
Vairon, *veron*, idem.
Vait, va.
Vallos, pour valet. Ce terme étoit anciennement bien éloigné de la ſignification d'aujourd'hui; c'étoit le fils du Roi, ou d'un Seigneur. *Vallos* eſt ici pour la rime.
Vauciſt, auroit valu.
Vauroit, vaudroit; voudroit.
Vauſſiſſe, j'aurois voulu, & valu.
Vauſſiſt, il auroit voulu.
Veir, voir.
Vendue, vente.
Venir mieux, convenir mieux.
Vergoigne, pudeur, honte; *verecundia*.
Veron. Voyez *Vair*.
Veſpre, *veſprée*, le ſoir.
Veskes, *Veſques*, Evêque.
Vet, va.
Vevée, viduité.
Vezci, voici, voilà.
Vez moi ci, me voici.

Viaut,

Viaut, veut.
Vicenes, Vincennes, château Royal.
Viex, *viez*, vieux.
Vilain, payſan, de village, village; *villanus*.
Ville, village.
Viloinie, *vilonie*, action baſſe.
Viltance, mépris.
Vint, vingt.
Virge, vierge. Verge.
Vis, viſage. Vile, abject. Vivant. Porte. Avis. *Il m'eſt vis*, il me ſemble.
Viſte, allerte, prompt.
Umle, humble.
Umelier, humilier.
Vo, votre.
Voiant toz, en préſence de tout le monde.
Voidie, fineſſe, ruſe.
Voir, *voire*, vérité.
Voïre, verre.
Voiſdie, fineſſe, ruſe.
Vois, je vais.
Voiſt, aille.
Voit, va.
Vorroie, voudrois.

Voussisse, *voussissiez*, j'aurois voulu; *voluissem*.
Vout, veut, voulut.
Veus, vœu. Visage.
Wet, veut.
Vuevre, œuvre.
Vuis, vuide, débarrassé.

Y

Yerre, lierre; *hedera*.
Yaze, couleur bleue.
Ypocras, Hippocrate.

Z

Za, en arriere, cy-devant.

Fin du Vocabulaire.

2000,- (1-3) 25.3.83

